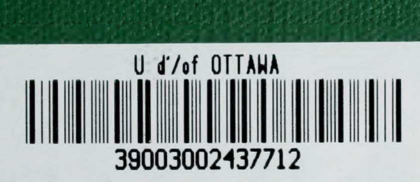


2-5-69

MÉLANGES POSTHUMES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JULES LAFORGUE

Poésies : *Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune. Le Concile féerique. Fleurs de bonne volonté. Derniers vers* . 1 vol.

Moralités Légendaires, six contes en prose, suivis des Deux Pigeons . . . . 1 vol.

Mélanges Posthumes : *Pensées et paradoxes. Pierrot fumiste. Notes sur la femme. L'art impressionniste. L'art en Allemagne. Lettres* . . . 1 vol.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Jules Laforgue

—

Mélanges posthumes

—

PENSÉES ET PARADOXES — PIERROT FUMISTE
NOTES SUR LA FEMME — L'ART IMPRESSIONNISTE
L'ART EN ALLEMAGNE — LETTRES

—

PORTRAIT DE JULES LAFORGUE

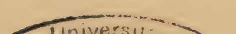
PAR THEO VAN RYSSELBERGHE



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIII



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Quinze exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 15.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

9

PREMIÈRE PARTIE

PENSÉES ET PARADOXES.

PAYSAGES ET IMPRESSIONS.

SUR LA FEMME *(Aphorismes et réflexions. — Impressions. — Dragées. — Fragments de nouvelles).*

PIERROT FUMISTE.

PENSÉES ET PARADOXES

> Je voudrais trouver des pensées belles comme des regards. Malheureusement ma nature répugne au mensonge, qu'il doive être bleu ou noir.
>
> J. L.

Mes livres. — Œuvre de littérature et œuvre de prophète des temps nouveaux.

Un volume de vers que j'appelle philosophiques. Sans prétention. Naïvement. Je croyais. Puis, brusque déchirement. Deux ans de solitude dans les bibliothèques, sans amour, sans amis, la peur de la mort. Des nuits à méditer dans une atmosphère de Sinaï. Alors je m'étonne que les philosophes qui exécutent quotidiennement l'idée de la justice, les idoles religieuses, et métaphysiques, et morales soient si peu émus, à croire qu'ils ne sont pas persuadés de l'existence de ces choses.

Puis, étonnement qu'il y ait dans notre génération de poètes si peu qui aient fait ce livre. Leconte de Lisle pas assez humain, trop élevé au sens bourgeois, Cazalis trop dilettante, Mme Ackermann pas assez artiste, pas assez fouillée, Sully-Prudhomme trop froid, trop technique, et les autres l'accidentel, seulement. Et alors je fais naïvement ce livre — cinq parties — *Lamma sabachtani, Angoisses, Les poèmes de la mort, Les poèmes du spleen, Résignations :* l'histoire, le journal d'un parisien de 1880, qui souffre, doute et arrive au néant et cela dans le décor parisien, les couchants, la Seine, les averses, les pavés gras, les Jablochkoff, et cela dans une langue d'artiste, fouillée et moderne, sans souci des codes du goût, sans crainte du cru, du forcené, des dévergondages cosmologiques, du grotesque, etc.

Ce livre sera intitulé : Le Sanglot de la terre. Première partie : ce seront les sanglots de la pensée, du cerveau, de la conscience de la terre. Un second volume où je concentrerai toute la misère, toute l'ordure de la planète dans l'innocence des cieux, les bacchanales de l'histoire, les splendeurs de l'Asie, les orgues de barbarie de Paris, le carnaval des Olympes, la Morgue, le Musée Dupuytren, l'hôpital, l'amour, l'alcool, le spleen, les massacres, les Thébaïdes, la folie, la Salpêtrière.

Puis un roman, tout d'analyses et de notules

psychologiques. Un personnage et quelques comparses. C'est une autobiographie de mon organisme, de ma pensée, transportée à un peintre, à une vie, à des ambitions de peintre, mais un peintre penseur, Chenavard pessimiste et macabre. Un raté de génie. Et vierge, qui rêve quatre grandes fresques : l'épopée de l'humanité, la danse macabre des derniers temps de la planète, *les trois stades de l'Illusion*. Vie malheureuse, pauvre, sans amour, spleen, tristesse incurable de la vie et de ses saletés, s'analyse pour se trouver des symptômes de folie et finit par le suicide.

Et alors mon grand livre de prophétie, la Bible nouvelle qui va faire déserter les cités. La vanité de tout, le déchirement de l'Illusion, l'Angoisse des temps, le renoncement, l'Inutilité de l'Univers, la misère et l'ordure de la terre perdue dans les vertiges d'apothéoses éternelles de soleils.

On désertera les cités, les hommes s'embrasseront, on ira sur les promontoires vivre dans la cendre, tout à la contemplation des cieux infinis, tout au renoncement. On organisera des Concerts infinis d'orgues vastes comme des montagnes qui souffleront des ouragans de lamentations avec leurs tuyaux montant, énormes comme des tours, dans les nuées qui courront, bousculées par ces lamenta tions. Et la planète en deuil laissera dans l'azur comme un sillage de lamentations.



Le Sage de l'humanité nouvelle. Catéchisme pessimiste. — Absurdité des remèdes. Deux solutions proposées : Bouddha, l'Inde vénérable — Shopenhaüer, Hartmann.

Pas de remède absolu, universel, qui supprime le mal universel. Rêves de dilettantes : l'atrophie du vouloir, l'insaisissable présent partout sous les mille variétés de l'illusion, désir, appétit sexuel, etc.

Jamais on n'atteindra l'essence même de la Volonté, le principe mystérieux, insaisissable qui circule partout. Il faut se contenter du suicide matériel et du renoncement.

Tuez votre existence individuelle, matériellement ou intellectuellement mais ne songez pas à tuer le Vouloir universel. Travaillez à l'art et à la science, multiplication des moyens d'extase, de contemplation, la seule trêve au supplice de l'Être.

Le grand bienfait des religions est d'avoir bercé la douleur et les effrois de l'homme d'un au delà d'éternelle douceur. Aujourd'hui, qu'on y fasse attention, cet espoir s'en va, on ne croit plus. Cela peut amener la révolte des malheureux, tous les bouleversements. Il faut se hâter de multiplier le remède du renoncement, entretenir l'homme de l'éternel pour qu'il ne fasse pas attention à sa misère éphémère.

Par la contemplation sereine, esthétique, scientifique ou philosophique (ces deux dernières sont les plus sûres de quiétude) on échappe à soi, on est affranchi pour un instant du Temps, de l'Espace et des Nombres, on meurt à la conscience de son individualité, on monte, on atteint à la grande Liberté : — sortir de l'Illusoire.

Le vouloir objectivé et vivant par chaque individu : une chaîne. On tue pour un moment le vouloir individualisé qui est en nous. On meurt au vouloir. Le vouloir est souffrance ; trêve à la souffrance, non-être, Dieu.

Il n'y a pas de pauvre ni de riche, de phtisique, ni d'hypertrophique, de soucis, d'estomac, ni d'esclave du génie de l'Espèce, de cerveaux en mal d'absolu, d'extase, de Dieu.

Ce remède, je ne le sais que trop, ne peut être, du moins encore, qu'à la portée d'une élite. Pour les autres, la charité, l'amour, l'instruction, l'émancipation, maintenir doucement dans l'illusion, ne provoquer le déchirement que lorsqu'on sait que l'individu peut être mûr pour cet état et peut arriver au renoncement « η ιερα νοσος ».

Avant d'arriver au renoncement, il faut souffrir au moins deux ans : jeûner, souffrir de la continence, saigner de pitié et d'amour universel, visiter les hôpitaux, toutes les maladies hideuses ou tristes, toutes les saletés, se pénétrer de l'histoire

générale et minutieuse, en se disant que cela est réel, que ces milliards d'individus avaient des cœurs, des sens, des aspirations au bonheur ; la lire avec *sympathie* (le premier don du sage) comme Carlyle ou Michelet.

Voir toute la douleur de la planète, éphémère et perdue dans l'universel des cieux éternels, inutile, sans but et sans témoin, se pénétrer de l'inutilité du Mal et de la vanité de tout, de la Réalité universelle. Désirer l'Illusion. Arrivés là, les uns jouissent, hommes par excellence, ou ont recours au suicide matériel ; les autres, sages, philosophes, artistes, curieux, vivront et arriveront au renoncement. Nous laissons les indifférents de côté comme des cailloux, les félicitant de leur grâce d'état, en passant. Pitié, sans oublier que le plus haut degré de souffrance est au plus haut degré de sensibilité.

Arrivé au renoncement, le sage devra éviter le grand écueil : se cristalliser dans son égoïsme d'émancipé de l'Univers. Il devra jeûner, observer une rigoureuse continence, travailler, partager son cœur, saigner pour toute l'Humanité. A certaines heures, méditation : se représenter vivement par l'imagination toutes les souffrances qui crient en ce moment sur la terre.

Résignons-nous à ne rien savoir, à ne rien pouvoir sur l'essence universelle, sur la nécessité ;

résignons-nous à nos misères, soulageons-les comme nous pourrons, et arrivons au renoncement par la conscience de la vanité éphémère de notre planète et la contemplation de l'affolement solennel, universel, éternel et sans cœur des torrents d'étoiles.



Le bonheur. — Le bonheur — tous nous le voyons réellement dans l'avenir et nous en rappelons réellement des échappées dans le *passé*, on n'a jamais entendu personne, nul n'a jamais pu se dire : « le voici, j'en ai, en ce moment *dans le présent* ». C'est le contraire de la sensation de vivre. Et en fin de compte nous n'aurons pas été heureux ; nous n'aurons pas vécu.



Le point culminant. — Nous n'avons pas, même malades, c'est-à-dire par définition en voie de mourir, la moindre idée du temps qui nous reste à vivre. Et cependant, il est certain que notre fond inconscient en a le sentiment, et cela depuis notre premier jour, puisque tout est fixé d'avance, et pour cette conscience qui veille et sait, notre existence se divise en deux moitiés : celle où elle voit l'avenir, celle où elle a une moitié de passé — Oh ! le jour, l'heure *summum* de cette moitié !

Que chacun de nous songe aux êtres chers et connus près, et fasse le calcul et cherche ce qui se passa le jour où il eut sa moitié, le sommet — il verra !



Le choix de la vie *(nirvanâh ou amour)*. — En fait de religion, de vie organisée, systématique, il n'y a de choix qu'entre deux : ou bien vous voulez le néant, le repos — ou la vie. Le Repos — ou la bataille aveugle, substratum du Progrès indéfini sans but ni sanction, par la vertu de la Sélection naturelle. Si votre religion est le néant, la voie est toute tracée, — nirvanâ — opium de la marmotte — suicide — Platon Karataïeff. — Si votre religion veut la vie, elle doit avant tout prendre son centre, sa clef, sa lumière dans ce qui est l'essence de la vie, de sa continuation — etc. : l'amour des sexes.

Or l'amour est chose inconsciente, universellement imprévue et inenregistrable en tragique, seconde-vue, etc... Donc laissez le faire, laissez le passer ; l'Amour inconscient souffle où il veut. « Aimez et laissez faire le reste. »



Peur et respect de la mort. — Cette frousse réflexe, devant la Mort — qui fait que nous sanglo-

tons, secoués de pardons, devant un ennemi agonisant, que nous trouvons génial un artiste qui vient de trépasser, et notre mère une sainte, etc. — Quand est-ce que nous nous montrerons adéquats à la *valeur des phénomènes*, et vivrons-nous *justes de ton ?*



La pensée de la mort et la vie courante. — Je cesserai de vivre :

aussi carrément que ce moustique qui vient de se brûler à ma lampe,

Aussi à mon tour que ma mère,
Aussi à mon tour que mon père.

Je cesserai de vivre aussi carrément que vient de commencer à vivre ma nièce Juliette née la nuit dernière.

— C'est étonnant comme ça me laisse froid.

Cent cinquante francs pour payer mon terme demain me toucheraient davantage.

Ce qui prouve que la créature humaine a beau se monter le coup, elle est organisée pour le bonheur, d'autres disent l'Illusion.

Quoi qu'il en soit,
O Maïa,
Tout pour toi,
Alléluia !



L'ENNUI. — L'action est le débouché naturel de l'être. — Le rêve, même non teinté d'espérance, est encore de l'action. — Mais quand tout vous répugne excepté vous pelotonner en vous-même un dimanche, en écoutant le bruit de la rue (gens revenant de vêpres !) et que pelotonnés en vous-mêmes, vous n'avez plus de vie que pour ne pas voir le seul hôte que vous y trouvez c'est-à-dire la Mort... alors c'est l'ennui. Nous n'avons pas de goût à vivre — et nous ne pouvons pas vivre de l'idée de la mort, bavarder avec cette idée, la considérer comme l'égale universelle de la vie en intérêt et distractions et même indigestions.

O Ennui ! cinquième saison ! steppes désertes comme le temps (la durée). — Horloge dans une gare désertée... *Célibat* irrémissible !

Le temps ! le temps ! et le reste est sillages...

O donjons de l'ennui, tout un monde dans la mousse des créneaux.

Ennui, célibat de la Terre.



A LA DÉRIVE. — S'abandonner à cette force unique, toujours veillante, à la grande vertu curative, inconsciente, maternelle, présente partout ! (voilà l'ange gardien détaché pour chacun de nous du grand ange de l'Histoire et délégué de l'évolution

terrestre détaché lui-même de celui de l'omnivers) qui fait tout sans bruit, qui m'a fait croître selon un certain type élu au moral et en forme, qui me guide, me suggère des instincts inconnus et précieux qui nous sauvent, raccommode ma chair quand je me suis blessé, qui présida aux unions bien trouvées de tous mes ascendants en vue de moi, qui donna le divin amour maternel à maman, qui me poussa à la puberté vers la jeune fille adorable, élue, me donna le sens esthétique, la moralité, l'harmonie préétablie, me garde mélancolique et attendri le long de la vie parmi les loups, et enfin qui m'a en si spéciale dilection, moi pourtant si jeune, qu'elle m'a permis de la contempler, qu'elle a soulevé un peu son voile et s'est distraite de son Œuvre éternel et infini pour se donner SPONTANÉMENT ! à moi, atome et minute et dans ce baiser de la bonne Loi m'a ravi du monde de la réflexion, du raisonnement, du calcul, des préméditations pour l'en allé à la dérive sur les jourdains de l'Inconscient où fleurissent les lotus de la Vraie moralité.

l'Univers, la historia farà da se.



FATALISME. — Comme on est bien, quel état délicieux d'existence, quand on s'est bien pénétré de la nécessité de la Fatalité universelle et minutieuse,

inexorable, sans entrailles, torrent souverain des soleils, des choses, des idées, des êtres, des sentiments, des effets et des causes, étouffant sans les entendre, sans conscience sous sa clameur unique et souveraine, les plaintes de l'individu éphémère. — Berce-moi, roule-moi, vaste fatalité ! — On se laisse aller. — Votre mère meurt, vous perdez au jeu, un ami vous lâche, une femme vous accable de son indifférence, etc., vous tombez malade, la mort, est là peut-être. Tout est écrit, — à quoi bon se remuer ? — Toutes vos joies, toutes vos peines, toutes vos actions, votre santé, vos chances, tout cela sera déterminé par des causes, des circonstances. L'armée des circonstances est en marche à travers la vie ; me heurterai-je à des circonstances défavorables, saurai-je m'emboîter aux circonstances favorables ? — Rien ne dépend de moi, tout est écrit, je me laisse aller. — Je suis un brin d'herbe dans un torrent qui roule des quartiers de rocs, des arbres, des troupeaux, des toitures, etc... Je suis l'atome dans l'infini, l'atome dans l'éternel, le soupir dans l'ouragan déchaîné, une force équivalente à un souffle dans les puissances formidablement brutales du mécanisme universel. — Je ne suis rien. — Je me laisse porter, — rien ne m'étonne.

★

Incertitude. — C'était un caractère cousu d'incertitudes. Il ne se décidait jamais. Ira, ira pas. L'aimera, l'aimera pas. Ceci est sans doute la marque d'une organisation supérieure, d'un être qui, *dédomestiqué* des ambiances, n'est influencé en aucun sens, ne se décide à rien et est, par conséquent, un être sur le seuil du libre arbitre.



Le mal, destinée du monde. — Une preuve que le Mal est, plutôt que le Bien, la destinée de notre monde, c'est que le bien ne se montre que par l'effort (la douleur) vers le bien, tandis que le mal arrive tout seul et le plus souvent malgré les efforts pour le prévenir. Et quand le mal et le bien se sont produits, le bien s'en va si l'on cesse un moment de l'activer, tandis que le mal est indéracinable, s'accroît si on ne le combat pas (pour l'atténuer, l'enrayer) et submerge tout — Ce monde est destiné au mal et il régnerait absolument sans la lutte incessante de l'homme, il se développerait suivant sa fatalité éternelle. Le bien est un accident produit à grand peine par l'homme et il est si peu fait pour vivre, pour régner, qu'il disparaît aussitôt, dès qu'on ne l'entretient pas. — Un mot d'une femme célèbre (?) : Que de peine pour avoir un peu de plaisir ! — Réflexion : Dès qu'un homme

cesse d'emplir son estomac il ne peut plus penser, être vertueux, avoir de grandes conceptions, s'élever à l'idéal — Et il n'a pas besoin de penser pour manger. Si l'on ne mangeait pas, on ne penserait pas, mais l'on peut manger sans qu'il soit nécessaire pour cela de penser. — Cela ne prouve-t-il pas quelque chose ? Que la raison ne gouverne pas le monde ?



Solitude de la vie. — Aux Indifférents.

Un homme pendant son sommeil est transporté rapidement dans une île au milieu de la mer vaste, sous le grand ciel, seul. Le lendemain il se réveille, il se voit seul, sous le ciel au milieu de la mer bleue... Il se demande avec angoisse : où suis-je ? il court, il cherche, il réfléchit, il n'a pas de repos qu'il ne sache où il est.

Eh bien, l'homme naît, grandit ; il regarde, il se trouve sur un îlot isolé dans l'azur et emporté : cependant, il vit, mange, se reproduit, etc., et meurt, sans se demander : où suis-je ? sans s'étonner de rien.

Je vais souvent dans le monde — J'ai observé des dizaines de jeunes filles en toilette, en beauté, en leur mieux — J'en compte bien cinq, six, qui m'ont paru idéales, uniques, inaccessibles. Eh bien ! ceci va paraître un pavé d'une naïveté colossale

— mais j'avais un criterium infaillible, une pierre de touche divine pour savoir si tout cela n'était que faux dehors dont elles n'étaient ni dignes ni responsables. — Je ne suis point un jeune homme beau, ni remarquable d'aspect sous aucun rapport, je ne m'étale pas ni comme manières ni comme conversation, je suis même un peu ours, et je ne m'amuse pas à rencontrer et à intriguer des regards de jeunes filles. En somme je ne suis pas remarquable ni ne fais quoi que ce soit pour être remarqué — pour qu'on me distingue il faut avoir la vue profonde, s'ennuyer des majorités, et me chercher... Eh bien ! si la jeune fille en question après avoir vu mon air et entendu ma voix ne devine pas que je suis moi, c'est que c'était une fausse alerte et qu'elle n'est pas *elle*. Si on ne saisit pas, tant pis.



MÉLANCOLIE ATAVIQUE AU CRÉPUSCULE. — Ce sentiment de *mélancolie* qui nous prend au crépuscule, — *surtout en pleins champs* c'est-à-dire avec pas sous les yeux et à nos côtés les bruits rassurants de la ville, de la tribu sociale.

L'atavisme de ce sentiment qui fut le plus fort, de l'homme primitif notre ancêtre — le sentiment de faiblesse devant le jour qui s'en va, de l'être

nu qui a traqué et a été traqué tout le jour, et que l'obscurité épeure et envisionne.

Aujourd'hui c'est l'antique sentiment d'effroi, de faiblesse, de créature dépendante de quelque chose de plus fort là-haut : la lumière, la nuit — et la nuit est le frère (alléchant, transitionnel) de la *mort* — ce mystère. — C'est l'effroi qui, mêlé à l'autre sentiment de la sécurité sociale et du savoir du fond de ces choses, se change en douce mélancolie.



Le lit. — Heureux ceux qui jouissent du lit, qui peuvent abandonner leur corps éreinté dans la fraîcheur des draps, qui dorment, qui rêvent éveillés des rêves d'amour, de gloire, de fortune, de vengeance. — Mais celui qui est seul, qui souffre, qui songe à la mort, bourrelé d'angoisse ! — et qui se lève à deux heures, qui s'en va par les rues aux maisons endormies, sur les quais, sur les ponts, qui pleure dans la Seine et qui fait se retourner les débauchés aux blêmes paupières lourdes ! Heureux qui peut jouir de son lit !



Route abandonnée. — Tu n'es plus là. Et je suis comme une route désertée depuis l'inauguration du

grand chemin à côté plus coupant court et plus propre, et qui n'a plus dans ses ennuis que le bonheur des ornières laissées dans sa peau tendre, mais que les averses et le temps auront bientôt effacées. — Ah ! puisque nul ne veut plus rouler sur moi, que les ronces et les haies de mes marges m'envahissent, luxurient et s'inextriquent et que je vive des petits bonheurs des feuilles, des sarments, des fourmis et des larves.



Rêve d'écriture. — Ecrire une prose très claire, très simple (mais gardant toutes ses richesses), contournée non péniblement mais naïvement, du français d'Africaine géniale, du français de Christ. Et y ajouter par des images hors de notre répertoire français, tout en restant directement humaines. Des images d'un Gaspard Hauser qui n'a pas fait ses classes mais a été au fond de la mort, a fait de la botanique naturelle, est familier avec les ciels et les astres, et les animaux, et les couleurs, et les rues, et les choses bonnes comme les gâteaux, le tabac, les baisers, l'amour.

PAYSAGES ET IMPRESSIONS

Paysage d'été. — Le Soleil torride à son apogée pleure des lingots ! comme des battants de cloche, et assoiffé de brises de prairies, de parfums de cresson, il aspire les sources invisiblement, les sources des paysages ;... elles se tordaient de malaise cherchant leur destinée dans cette atroce journée ; il voit monter ces troupeaux aériens de globules et s'y rafraîchit avec un soupir, de loin, et soulagé, cesse d'aspirer et l'eau plane alors en nappes noires bouillantes de ce baptême spasmodique. En nappes noires pleines d'orage, fécondées de foudres latentes, se tordant comme un

malade sur son matelas, voyageant, s'étirant, se flairant amoureuses les unes des autres, se désirant, se repoussant par peur des catastrophes finales... Les feuilles tournent comme un œil agonisant sur leurs pédoncules, les branches battent comme des artères bouchées par des chaleurs inconnues, les prairies s'assombrissent comme la roue d'un paon en courroux, comme la crête d'un coq aveuglé, comme la face des aéronautes perdus, désorbités de la planète, les vents se cherchent en inventant des prétextes inépuisablement lamentables, la créature se sent en détresse. L'eucharistie du Soleil défaillant d'un air tout somnambule a disparu. Le simoun d'amour fait sa tournée. Les pupilles s'agrandissent, les tempes sont moites et battent aux champs, des supplications s'étranglent dans les gosiers en feu, les mains s'égarent pleines de Foi, les lèvres altérées affolées de soif cherchent et vont s'abattre sur des lèvres plus altérées, plus affolées encore, plus flétries. — O rosée des fraîcheurs corrosives, où te délivrer ? où la bonde que battent tes flots à la faire sauter ? Pauvres mineurs ensevelis, éperdus, sans lampes, creusant le tunnel, on entend les coups de pics des pionniers de l'autre côté, plus qu'une cloison. — Deux éclairs ont sifflé, s'entrelaçant en fulgurantes vipères, la foudre a déchiré le voile du temple et l'éventail de l'averse d'amour s'abat sur les prairies haletantes

comme l'épervier aux mille mailles sur l'océan calé de lingots de fidélité avec un bruit argentin d'averse sur un lac autour d'une barque perdue. Les feuilles et les yeux ruissellent, délayant l'amer des sueurs, noyant les yeux.



Soir d'automne au Luxembourg. — Un crépuscule frileux — les feuilles irrémédiablement brûlées de rouille semblaient s'être ramassées en tas pour se tenir au chaud.

— les fines découpures des futaies squelettées par les brises noires et les averses éternelles.

Le ciel au ras était or pâle, sanguinolences dans des plaques de lilas morne et de violet sourd — vaste ceinture où se découpaient les lignes calmes des toitures à cheminées puis des deux tours St-Sulpice. — Plus haut le ciel était jonquille anémique qui montait se fondre dans du laiteux voilé qui devenait le ciel bleu pâle, et çà et là des fouettages de nuages violâtres, lie de vin, aubergine. Tout était calme, sauf, derrière des troncs entre deux basses échancrures de toits, une place rose laissée par l'agonie du soleil vaincu.

Le bassin moiré d'or tendre, avec des futaies réfléchies brisées, était plein de mille frissons en marche toujours renouvelés, — au milieu, dans la

vasque soutenue de trois angelots, le jet d'eau était mort.

Et l'espace était presque imperceptiblement rempli des rumeurs confuses des rues, voitures, un clic clac de fouet, une trompe de tramway, un aboiement de chien, impression de vie de cité lointaine.

L'heure sonna à l'horloge du Luxembourg.

Oh ! le ciel en quelques minutes était devenu très curieux là-bas à gauche — c'était de l'or comme un grand champ de blé où pleuvait comme une averse, les hachures des nuages à ras d'horizon qu'un coup de bise égarée avait déchiquetés.

Un tuyau d'usine fumassait mollement des paquets violâtres qui montaient, s'étiraient et se fondaient.

En face c'étaient donc là les dernières curiosités, les derniers jeux du couchant royal, mais derrière c'était la nuit qui tombait, pleuvait, estompant tout, les pâleurs des statues —

Et le gaz crépita.

Bon ! voilà que le vent assez aigre ma foi se levait.....



Clair de lune de novembre. — Voyez un clair de lune de novembre dans le plein enchantement d'une brume fine immobile au-dessus du fleuve large qu'on

devine aux feux réfléchis et sa berge effacée d'une ligne de plusieurs lieues de collines avec leurs feux mobiles.

Et là-haut la lune comme la clef énigmatique de cet enchantement immobile et qu'un souffle, semble-t-il, ferait redevenir réel et cru.



Un parc. — Novembre, malgré les ingénieux travaux et mosaïques et rafistolements de fleurs des jardiniers dans les plates-bandes, que ce jardin était dépouillé, hérissé, carcasse, automnal vu de la grande fenêtre du salon !

Tout le long du fond du berceau, fait de poutres à jour sur colonnes espacées, aux poutres rampaient, s'accrochaient les sarments comme des ramifications de gros nerfs noirs, avec çà et là persistant encore une touffe maladive de feuilles d'un jaune serin anémique — Deux merles sautaient, peu gais, c'était visible.

Le sol était mal balayé des tas de petites folioles jaunes des acacias.

Les marches de pierre étaient un brin verdies pour monter à la terrasse sablée où une table de fer avec sa chaise gelait sous un groupe mythologique en grès des plus poreux.

Le jet d'eau du bassin rond n'avait jamais, oh ! ja-

mais joué aux soleils irisants, et le rond d'eau morte et glacée mirait avec une précision d'eau-forte le ciel craie sale et les futaies fines et sèches des grands arbres qui séparaient le parc de la rivière s'en allant comme en été.



Promenade dans une rue. — Et ma liberté d'allures et d'âme! Mais hélas, le dilettantisme n'a son prix qu'en nostalgie. — En fait il est vide, équivoque ou débordant.

Oui, errer dans une capitale, par un fin matin de lendemain de pluie. Aller — regarder les visages de femmes, y déchiffrer la quotidienneté de leur existence et de leur destinée. — Un pensionnat distingué passe, je le regarde passer, ô délices, orgies de berquinades bizarres, mélancolie dont les objets sont tirés à tant d'exemplaires, qu'elle devient monotonie et débonnaire fatalisme.

Quelle est cette rue de province aisée? A une fenêtre, des rideaux, un piano travaille réglé d'un métronome cette éternelle valse de Chopin usée comme l'amour — ô délices poignantes, ô bon fatalisme! et l'on allume un cigare — Des platanes — Une bonne lavant des vitres, le tramway qui passe, — gare! d'une porte cochère sort une calèche découverte avec deux dames en noir se

gantant. Une petite fille qui boite et tient une orange.

Et toutes ces fenêtres comme des yeux condamnées. Et l'on imagine l'ennui de la salle à manger à suspension en cuivre poli, la mesquinerie laborieuse du salon, l'immuable atmosphère de la chambre à coucher.

A une fenêtre là haut une cage à serins.

A une autre de mansarde aussi, accoudé, un jeune homme regardant avec la conscience du terme payé.

Deux bonnes se rencontrent et causent, les bébés regardent par dessus l'épaule, pendant cet arrêt forcé, un chien sans but.

La surprise de trouver son nom fixé à une enseigne de boutique et de bâtir des romans antédiluviens là-dessus.



A Chevreuse. — Le soir par la fenêtre un ciel de violet assez grand deuil, piqué de deux brillants d'argent clignotant sur la même ligne dans l'écartement de deux yeux, juste en face ; et faisant tapisserie la faction, le corps de garde des sept peupliers hauts qui massés par la nuit étaient plus des cyprès noirs que des peupliers. Le bruit était une traînée là-bas, bruit de feuilles continu si égrené, détaché parfois qu'il semblait être plutôt le bruis-

sement métallique mais éteint des grillons, puis redevenant si feuillu qu'on opinait décidément pour le frisement perpétuel des futaies sous le lancinement des brises diverses ; oui, à preuve que ça devenait parfois presque les rumeurs des sources lointaines — cet accompagnement seul etc. En bas les piaulements très doux méconnaissables des canards semblant ou rêver ou se bécoter.



Soir de printemps sur les boulevards. — Un soir de printemps sur un banc, grands boulevards, près des Variétés. Un café ruisselant de gaz. Une cocotte toute en rouge allant de bock en bock. Au premier, tout sombre, recueilli, des lampes, des tables, des crânes penchés, un cabinet de lecture. Au second, éblouissement du gaz, toutes les fenêtres ouvertes, des fleurs, des parfums, un bal. On n'entend pas la musique dans le grand bruit qui monte de la chaussée grouillante de piétons et de fiacres avec les passages qui dévorent et vomissent sans cesse du monde et la criée du programme devant le péristyle des Variétés. — Mais on voit danser, le long de ces dix fenêtres, des hommes en frac noir, devant blanc, tournant en cadence, tenant une femme bleue, rose, lilas, blanche, la tenant à peine embrassée, très correctement, on

les voit passer, repasser, sérieux, sans rire (on n'entend pas la musique qui les fait danser). Un groupe de souteneurs passe ; l'un dit : « Mon cher, elle a fait dix francs. » — Aux Variétés, une cohue sort pour l'entr'acte ; et toujours l'enfer du boulevard, les fiacres, les cafés, le gaz, les vitrines, toujours des passants. Ces cocottes qui passent sous les clartés crues des cafés. — Près de moi un kiosque de journaux — deux femmes causent ; l'une dit : « Pour sûr, elle ne passera pas la nuit, et son môme qui a donné la gale au mien. » Les omnibus chargés des deux sexes tous ayant leur cœur, leur soucis, leur fanges.

En haut les étoiles douces et éternelles.



Paysage parisien. — Boulevard Bourdon — le long du canal aboutissant par un étranglement noir souterrain à la Seine fourmillante — venant par un boyau sombre aussi au-dessous là-bas de la place de la Bastille ; — des maisons se dressant isolées avec leurs cinq étages et leurs rangs de six fenêtres — au bas marchand de vin traiteur et une boutique poussiéreuse volets clos, sans indication — à vendre ? Sur le flanc droit de la maison vers le vide de l'horizon avec les éternels chantiers de bûches empilées et rangées — une vaste fresque-

réclame sur fond bleu des lavoirs : un énorme et farouche hébété mousquetaire embrasse du bras droit un flacon d'insecticide Vicat et de l'autre d'un soufflet au jet palpable occit des poux, des punaises, des puces énormes vues au microscope.

En face, de l'autre côté du canal, aussi des maisons se dressant en détresse isolées cerclées de balcons avec sur un flanc du haut en bas comme montré dans une figure section verticale reliée de deux ponts vénitiens le boyau de la cour avec les fenêtres grises des cuisines couleur torchon.

Et des fabriques, des fumées lentes et noires ou fusées par jets blancs — Et le grand ciel houleux sur lequel était plus tragique une femme là-bas à un sixième venant secouer un tapis à l'angle d'un balcon.

Et la vie du canal — sur le chemin du halage, des casemates de douaniers, des tas de barriques et tonneaux — des camions qui attendent — d'autres qui arrivent, d'autres qui partent, un fouet claque.

Puis à gauche une enfilade comme une série d'accents circonflexes de dix hangars à jour continus, et dessous, dans l'eau-forte enchevêtrée des charpentes, la vie des tonneaux, des débardeurs un sac gris en capuchon, des gens qui chargent des péniches amarrées.

Il ne passait sur ce boulevard que des camions,

des camions pas encombrement mais la sensation de l'encombrement car ils allaient, allaient au pas et le pavé sonnait creux à donner des coups dans l'estomac.



A l'aquarium de Berlin. — Devant le regard atone, gavé, sage, bouddhique des crocodiles, des pithons (les ophites) etc. Comme je comprends ces vieilles races d'Orient qui avaient épuisé tous les sens, tous les tempéraments, toutes les métaphysiques — et qui finissaient par adorer, béatifier comme symbole du Nirvâna promis ces regards nuls dont on ne peut dire s'ils sont plus infinis qu'immuables.

Mais l'idéal c'est ces éponges, ces astéries, ces plasmas dans le silence opaque et frais, tout au rêve, de l'eau.



Crépuscule de mi-juillet, huit heures. — Après un temps d'averse pas trop épaisse, l'eau d'un boueux verdâtre laisse aller du même train ses rides et ses moires.

Il y a trois notes uniques et monotones dans l'espace, les sifflets de la gare, les flûtis éveillés d'un merle, dans les bas feuillages de la terrasse, et des clochettes de vaches qui passent.

Tout le reste est masse immobile de coteaux, espace et ciel blafard.

Fin de journée en province. — Passé une fin de journée en province.

Ville grisâtre, soigneusement pavée, paisible.

La fenêtre d'hôtel donne sur la grande place. Je regardais une lune bête monter là-bas, éclairant spécialement cette ville comme pour me jurer que cette ville existait vraiment, dans son insignifiance.

Un allumeur de réverbère portant un bébé dans ses bras et suivi d'un chien qui avait l'air habitué à tout, et flairait les pavés comme de très vieilles connaissances.

Le réverbère ne voulait pas s'allumer.

Aussitôt, deux, cinq, six personnes s'attroupent et conjecturent ; le réverbère s'allume, les gens constatent qu'il est allumé et s'en vont à pas lents. Un seul reste. Il contemple une minute le réverbère, puis s'en va.

Oh ! vivre dans un de ces bancs de mollusques !

Mourir !... mourir.

Et la lune est ici la même qu'à Paris, que sur le Missisipi, qu'à Bombay.



Dimanche de février en province. — Ces dimanches de février en province qu'aucun soleil de demain ne rachètera pour nos cœurs pleins de rancune.

Ciel de cendre opaque distillant une pluie monotone grisâtre, qui moitié retombe et enflaque le sol, moitié imprègne la grosse atmosphère comme un invisible buvard qui vous pénètre.

6 heures. — On allume le gaz dans les maisons, pas encore les réverbères, les deux ou trois cafés sont pleins, étouffants de cigares économiques, on s'y arrache les journaux illustrés.

A 6 heures 1/2 les gens vont au théâtre. Les monuments découpant à leurs terrasses des statues trophéïques, prennent dans le crépuscule crotté, le ciel définitivement gâché (dimanche raté), prennent des tristesses de cheminées. Voilà qu'on entend quelques cloches d'après les vêpres disant la province bloquée sans espoir et les dimanches de vieilles filles. On a froid aux pieds. Puis la cloche impertinente d'un tramway. — La pluie devient de l'averse, l'atmosphère étant trop saturée. Les amateurs de dimanche quand même vont patauger en famille toute la nuit et rentrer n'osant supputer les avaries de leurs toilettes, et demain repeupler leurs bureaux, leurs comptoirs, leurs ateliers.

Un lundi matin blafard. Le livide sec (après la ventée furibonde de la nuit) ricane blanc au ciel où courent des nuées noires et monotones comme des huissiers. Des gens recommençant la semaine — hélant un fiacre — portant des paquets que fatigué on remonte sous le bras. — Des parapluies

en réserve — Un bébé qui court contre la grille du square balottant son petit manchon bleu sur son ventre comme une breloque maternelle.

Un couple se racontant quelque chose. — Des solitaires qui ruminent ce qu'ils viennent de vivre ou l'affaire où ils vont, les uns avec des faces optimistes, les autres ennuyées, dures, giflées. Toutes les femmes ont l'air battues à la maison, ou uniquement heureuses pour le quart d'heure de leur mise, de leur chapeau, d'une plume, d'une tournure, de leurs gants. Les cochers de fiacre ont encore les têtes les plus sages, adéquates au piétrisme de l'existence (à la situation). Tous sont non pas gifleurs *ou* giflés, mais les deux comme causes et effets.



Après-diner torride et stagnante. — Les pieds cuisent, on sent battre ses artères aux chevilles, sous le menton, au cœur, aux poignets, on doit tenir en l'air à des embrasses ses mains déjà trop gonflées et moites, le moindre dîner vous pèse, il faut défaire sa cravate, on souffle si profondément, la cigarette qui ne quitte pas le coin de votre bouche est consumée en douze bouffées, la peau trempe. — Que je serais malheureux si j'avais des seins, et étais nourrice ! Ou si, un de ces musiciens militaires, je devais, sanglé dans un uniforme, souffler

dans un trombone des Danaïdes, au jardin public. Ah ! être une mouche dans une cuisine au carrelage arrosé, en province ! Ou plutôt une éponge passive, un corail au fond de la mer, incrusté à la même place, voir le défilé de la nature sous marine ; ou un bluet bleu, sur une faïence de Delft au-dessus d'un empilement d'étoles, dans la fraîche et toujours obscure arrière-boutique d'un bric-à-brac sur les bords de la Séquane ! ou une fleur de rideau dans le salon propret et nu d'une vieille fille à Quimper — ou un héron...



Matins vannés. — Les matins d'éreintement, de vanné de partout.

On essaie en vain de fermer énergiquement les poings, une volupté coulant dans le pouls s'en rit. — On ne sent ses jambes que dans un confus bain de lassitude, jambes s'évaporant, muscles assassinés et somnolents, on respire pesamment, comme dormant encore, les yeux clignant dans le vide.

Tout mort, tout mort et s'évaporant ; sauf le cœur qui cogne, cogne. Comme un oiseau encore tout palpitant de la mêlée sauvage. La main se refuse à tenir la plume qui festonne comme un homme ivre le long des phrases, sur les plates-bandes des marges. On va

chercher ses estampes et on s'abêtit là-dessus, tout le long, le long de dix cigarettes.



Mufles des gens. — Les yeux souffrent derrière des lorgnons, des yeux criblés de dettes — à tous les points de vue ; des moustaches cavalières ou blasées trempées des soupes quotidiennes.



Enfants. — Des bébés qui feignent de prendre au sérieux les caresses au menton, les chatouilles sous le cou, et qui vont de chaise en chaise, les narines grandes ouvertes, les yeux, insomnies d'avenir. Gaston, venez, c'est l'heure de votre quinquina !...



Coup de foudre. — J'aime, j'aime : j'ai bu un bon coup de vertige. Moi si analyste, d'une âme si myope, je me sens tout solennel. — Et je vais par les rues. Le Luxembourg est plein d'une grande allégresse des cloches. Si elle ne m'aime pas, si je ne dois pas l'avoir absolument, qu'importe ? J'aime, cela me suffit, je me sens généreux, céleste, humain,

palpitant, si plein de choses que je n'ose me regarder entre quatre-z-yeux. Et tout ça sans blague.



Le linge fin. — Dans le roman. — O linge fin ! nul ne t'a chanté. — Vivre n'importe comment, être tragique ou sceptique, aller ici et là, voyager, s'éterniser dans des trous, faire des scènes ou en supporter, etc... et l'on sort un mouchoir de batiste, souple et câlin aux doigts, et le soir on rumine sa journée sur l'oreiller de fine toile vergée, dans les draps fins — mousseline rude — comme du papier et qui ne servent pas assez pour perdre leurs plis en carrés de l'armoire, — et la couverture capitonnée à multitude de fleurettes jonquille...



De Bordeaux a Paris. — 10 heures du soir (octobre 1885). Après le dîner. Coupé. — Sept messieurs en noir plongés dans sept journaux blancs arrivés de Paris tout à l'heure et les y rapportant à toute vapeur.

★

Central hotel. — Les grooms en ligne se chauffant le dos en causant à la vaste cheminée du hall, — les langues étrangères se croisant.

Et en montant l'escalier somptueux à tringles de cuivre, on se croit obligé de prendre une démarche vraiment accablée de gens très gâtés depuis des temps, — des temps, vous savez!...



Un cabinet de travail. — Quelque chose comme la cage d'un ascenseur.



Fiacres de nuit d'automne. — Les fiacres pris en automne au milieu de la nuit; — boulangeries s'entr'ouvrant comme des mauvais lieux; la traversée de Paris s'éveillant. — Le lever vinasse des quais, les gares déjà grouillantes scandées de pulsations chaotiques...

Le départ : dans l'air vif — les ponts noirs; la banlieue, comme une laque charbonnée en eau-forte avec des salissures de génie. Les premiers arbrillons, des fumées noires, des équipes de manœuvres regardant passer, les bras croisés, du vent dans leur figure terreuse qui clignote aux espaces.



Une gageure. — Je viens de gagner une gageure.

En plein Paris j'ai passé trois journées sans adresser la parole à mes semblables, sans ouvrir la bouche, seul. Essayez, vous m'en direz des nouvelles.



Crépuscule. — Voici le crépuscule... Des maisons que je longe s'échappent des odeurs de friture et des bruits de vaisselle. On se prépare à dîner puis on ira dormir ou au théâtre. — Ah je me suis assez roidi contre mes larmes ; je peux être immensément lâche en face des étoiles !

— Et tout cela n'a pas, n'a pas de destinée.

— Dans la rue, des chevaux résignés traînent de lourds camions — des femmes errantes — des messieurs s'abordant d'un sourire poli... Et la terre vole.

Midi.

— Une moitié, éclairée par le soleil, l'autre noire et piquée de feux, gaz, résine ou chandelle. — On se bat quelque part, massacres, quelque part une exécution capitale, quelque part viol. — Sous nous on dort — des agonisants, le ruban funèbre des convois vers les ifs — et sans cesse. Et tout cela sur le dos la terre énorme roule par l'azur éternel avec la rapidité froudroyante d'un éclair ?

★

Chanteur des cours. — Type de chanteur dans les cours.

Un vieux, un peu chauve, très bien, charmant, correct, galant — sait une foule de chansons du vieux temps — et jadis a dû avoir une petite réputation aux desserts. Il fait des gestes. Dans les passages pathétiques tend les bras, se penche, en avant, avance un pied, hésite, la voix tremblante, recule, les mains sur son cœur, les yeux levés et finit le couplet en écartant les bras, lentement, et levant la main droite comme pour donner la volée à un dernier soupir arraché du cœur — toujours découvert respectueusement. Une tête de femme paraît derrière une persienne, il fait un salut gracieux sa main grassouillette sur son cœur, un bon vieux de Béranger. On lui jette un sou — il s'incline, fait son geste et ramasse dignement — il n'est certes pas talonné par la faim, il n'a pas une famille qui demande du pain, il vient chanter pour se distraire et parce qu'il croit bien chanter et être encore aux succès de jeunesse. Il a fini, il se retire, il remercie les dames en embrassant d'un beau geste les trois façades des maisons, et débite d'une voix chevrotante un compliment éteint qu'on devine aux gestes galants et aux sourires ; — Mesdames je vous chanterai bien autre chose encore, mais je suis un peu grippé, mon Dieu, oui ; je vais de ce pas acheter une boîte de réglisses. Dans la cour, des

gamines de concierges s'amusent à des dînettes, se sont disputées, il s'informe, les réconcilie, leur tapote les joues, fait un dernier salut et disparaît le dos tout guilleret.



Complainte du faux convalescent. — Copie conforme. — A huit heures et demie, montre en main, commença le délire.

Il disait que :

Ça lui convulsait la santé, laquelle il tenait en dépôt sacré de sa sainte mère, que, grâce à cette regrettable histoire de canapé, la conversation eût alors pris une autre tournure, et qu'il y avait une chose qu'il ne lui pouvait pardonner, bien que ce fût pas sa faute, hélas ! c'est qu'on eût pris justement ce prétexte pour contrarier, du moins en apparence, le cours de sa vocation et que c'était sous toutes latitudes une chose digne de remarque qu'il est malaisé de juger la conduite de son semblable ; donc que c'était là enfin des procédés exorbitants.

Il continua que :

C'était simplement déplacer la question que faire venir ce médecin de la Faculté de Paris, alors qu'il était prêt à réintégrer les traditions de sa famille, que c'était une individualité sans mandat de droit

divin, que pour un observateur impartial on l'avait, lui, Pierre, pris en traître et que d'ailleurs avant de s'ériger en juge d'une situation on ne peut plus contagieuse il allait faire preuve d'un charme effréné, quitte à inventorier ensuite la chose qu'est la chose, dès que sur cette province triste comme un bureau d'expédition, le temps se remettrait au beau-fixe, élevé à la hauteur d'un principe.

Ses adolescences ayant été insuffisantes, sa rare faculté d'assimilation lui aurait du moins permis dès le début d'enrayer les foules et les sergents, puisqu'on y tenait et qu'il aurait vite atteint le nommé Bien-Être ; qu'en tout cas le souvenir de ses yeux, malgré leurs lacunes bleues, lui serait, où qu'il allât, un oreiller d'indulgence pour toutes les créatures, et qu'il était depuis la veille décidé à jouer son va-tout, en d'autres termes puisqu'on l'absolvait sans l'entendre de l'accusation d'être trempé pour l'accomplissement de grandes choses, à aller s'enquérir de certaines histoires aux Environs de l'au-delà.

A huit heures quarante, montre en main, ce n'était plus du délire, mais un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue, comme dit Marmontel de Pompignan, surtout dans notre belle langue française, cette « gueuse fière » comme a dit Voltaire, notre maître à tous.

SUR LA FEMME

Au fond la femme est un être usuel.

—

Les femmes, ces êtres médiocres et magiques.

J. L.

APHORISMES ET RÉFLEXIONS

Fraternité. — Nous disons : humains, et qu'on est tous frères ! Non, la femme n'est pas notre frère ; par la paresse et la corruption nous en avons fait un être à part, inconnu, n'ayant d'autre arme que son sexe, ce qui est non seulement la guerre perpétuelle, mais encore une arme pas de bonne guerre — adorant ou haïssant mais pas compagnon franc, un être qui forme légion avec esprit de corps, franc-maçonnerie — des défiances d'éternel petit

esclave. O jeunes filles, quand serez-vous nos frères, nos frères intimes sans arrière-pensée d'exploitation ! Quand nous donnerons-nous la vraie poignée de main !



Le mirage. — Mannequins de la mode. Elles font ce qu'elles veulent avec leur corps (ce corps qui doit dire l'âme !), changent en un tour de main par la coiffure — bandeaux virginaux, à la chien canaille, à la titus équivoque et noble, en tour, en bacchante avec des fleurs, en tresses, accroche-cœur andaloux — changent d'âme leur visage. Une mèche folle près de l'œil ! des bandeaux plats. Et tout de suite leurs yeux, leur air prend l'expression de leur coiffure — baissés avec les bandeaux et les tresses, etc...

Et des paniers, ou des fourreaux, des draps équivoques, des vertugadins, des décolletages, des cols carcan. Et du bleu ! ou du noir digne, etc...

Mirage ! mirage ! il faut les tuer puisqu'on ne peut les saisir ; — ou bien les rassurer, les reformer, leur faire passer le goût des bijoux, en faire véritablement nos compagnes égales, nos amies intimes, des associés d'ici-bas, les habiller autrement, leur couper les cheveux, leur tout dire.

— Cette chose énorme, cette révolution, n'être plus vierge, savoir ! Est-ce que ça les change ? non !

Voyez dans les rues. Quelles sont les intactes et quelles les blessées ? les yeux, l'air sont les mêmes.

Toutes ce petit air délicat et Sainte N'y Touche accumulé par tout un passé d'esclavage sans autre arme de salut et gagne pain que cet air séduisant sans le vouloir qui attend son heure.



Une jeune fille. — Sa poitrine est remarquable, mais on ne songe à rien de la possession.

Ecarter, caresser ces fins cheveux châtain-blond coupés court à la Russe, déranger ses cheveux d'une main tremblante. Est-ce possible ! la Nature n'en tressaillera pas ? Ça pourrait-il arriver ? (Je ne songe pas à moi), mais quelqu'un ? Celui-là elle l'aimerait, et le laisserait faire comme une chose naturelle en lui souriant des lèvres, des dents et des yeux, en face.

La physiologie dit que tout arrive. Il m'est impossible — plutôt admettre l'existence de Dieu, — qu'elle désire être possédée, qu'elle rêve de çà. Elle, cette jeune fille ! au teint créole diaphane ! aux yeux si francs, si purement lumineux. L'idée qu'on pourrait lui titiller les amandes des seins...

Et cependant elle vieillira ! C'est sûr ! que dis-je ? elle est quotidiennement soumise aux abjections

de la petite créature animale (tableau connu ! tableau connu ! tableau connu !) C'est sûr et visible comme deux et deux font quatre. Et cependant elle vous regarde en face souriante et lumineuse ! Donc elle est superficielle...

Et cependant me l'imaginer pleurant, parce que je lui aurais fait une peine de cœur, pleurant, les yeux rougis, son petit mouchoir en boulette crispé dans la main, la bouche tirée prête à recommencer à pleurer, la voix tremblante encore et étranglée de sanglots !...



Tête vide. — Elle est délicate et frêle comme un Greenaway de théière, de fine culture — mais quoi de plus ? Elle a la tête vide, elle n'est ni tragique, ni mystique, ni canaille ! Ah ! misère ! elle a une fleur à la place du cœur, un joli œillet dans un joli vase de Sèvres, pâte tendre ! Mes larmes d'angoisse, mes larmes des nuits de vide tragique n'en effeuilleront pas un pétale, n'en endeuilleront pas les couleurs, ni mes dédains ni mes absences n'en gèleront pas le pétiole. O féminiculture, pôle moderne ! Après tout, nous sommes si éphémères !



Attaque et défense. — L'homme n'a qu'un but,

assiéger, en venir à ses fins et voilà. — La femme a à se défendre, attiser, fuir derrière les saules.

Nos dilettantes spleenétiques d'aujourd'hui sont femmes en amour. Ils attaquent, mais dès qu'ils sentent qu'on cède, ils se défendent. — Que la femme continue, étonnée et intéressée à l'encourager — ou à décompliquer un peu ses coquetteries, — ils sèchent sur pied. Ils n'aiment et n'assiègent et ne font l'homme que lorsqu'on les fait souffrir, et que le picador de l'orgueil féminin les larde de blessures.

Il y a dans cette conduite de nos dilettantes beaucoup du besoin littéraire d'avoir une passion (Stendhal, Balzac, Musset).



Les larmes. — Homme ou femme, la preuve la plus forte que l'on puisse donner de son amour ce sont de vraies larmes. Ah ! les larmes devraient être une virginité que l'aimée nous réserverait et que nous crèverions comme l'autre...



L'associée. — La femme est un être vaillant, travailleur, un associé, etc... Nous ne devrions nous occuper d'elle autrement que de nos frères, qu'à

certains moments, une demi-heure, parce qu'elle a un autre sexe, pas avant, pas après — travail, association. Eh bien ! non, comme on l'a laissée dans l'esclavage, la paresse, sans autre occupation et arme que son sexe, elle l'a hypertrophié, et est devenue le Féminin, toilettes, bijoux, faux-derrières ou plates tuniques grecques, romans, drames, décolletages, nus, paquets de lettres parfumées, lunes de miel ; nous l'avons laissée s'hypertrophier, elle est un monde pour nous, nous ne la voyons qu'en amour, et comme la nature de cet amour est de durer à peine une demi-heure, il a fallu, pour remplir les vides et joindre les deux bouts, qu'elle se fît une humanité à part, chaque an, chaque saison une nouvelle mode, un nouvel art de séduction, et des variétés d'amour, tête, cœur, chair, platoniques, amours mûres, etc., etc...

Eh bien ! tout ça est faux et n'a pas de fin et conduit à l'extinction des nerfs. Nous supportons tout le travail de la planète depuis l'histoire. Ce travail nécessairement est stupide et boite, parce que la femme n'y prend pas part. Avec la Femme nous avons jusqu'ici joué à la poupée. Voilà trop longtemps que ça dure.



Le règne de la femme. — C'est la femme qui sauvera le monde. C'est elle qui dissipera de son

sourire terrestre les vapeurs électriques de fin d'été du Pessimisme. L'homme est mort, vive la Femme! Elle croit au *moi*, et n'a pas peur de la mort, et est fermée aux angoisses métaphysiques et au désespoir de l'Inconnaissable. Elle est la vie contente. Sa vocation immuable et inextirpable, sa raison d'être est de perpétuer la vie. Le règne de la femme est arrivé. La fonction de l'homme désormais sera l'art de faire des enfants à sa compagne. Le jour où après des siècles de l'Histoire Féminine, la femme en sera arrivée au pessimisme, la terre pourra se suicider.



La femme, foyer réflecteur. — L'orgueil féminin, l'instinct de caste, Vestales du jeu d'idéal qu'il faut attiser toujours.

La plupart des hommes sont à leur endroit vainqueurs, vulgaires, abusant. — C'est laid. Mais ce qui touche plus la caste est le grain de mépris et de désillusion des hommes. — Et il faut prendre les hommes comme ils sont, plutôt que pas du tout.

Aussi il n'y a guère de grande âme qui n'ait souffert positivement par la femme. Le Génie féminin (inconscient) leur inspire de se venger du petit mépris bellâtre des hommes en général sur cette élite généreuse qui leur apparait comme d'énormes foyers réflecteurs. Leur unique but (inconscient) est

de *profiter* — intérêt vital — de ces foyers pour les attiser, en décupler la force réflective et illusionnante.



Le signe de l'amour. — A quoi reconnaît-on qu'un homme et une femme passant en couple dans la rue ne sont pas mariés : c'est quand ils s'occupent l'un de l'autre.



La femme, étalon esthétique. — Concurrence sélective implique aristocratie. Ce ne sera plus aristocratie de nom, ni d'argent (tous travaillant, héritage restreint), ni purement intellectuelle, mais *esthétique*, c'est-à-dire supériorité d'élection, en soi et en tout domaine, à tout degré. Ici, l'étalon-agent sera la *femme*, l'Amour restant l'agent inextirpable d'idéal et de concurrence.

Il faut donc commencer par faire de la femme, un être non travaillant, mais purement esthétique. C'est là le plus sûr élément de progrès.



Modeste idéal de l'amour moderne. — En général, dans la société moderne, l'homme ne se sou-

cie pas d'être aimé, compris (c'est si difficile à vérifier, si oiseux) ; il aime, fait la cour et possède. Etre aimé, pour lui, c'est *plaire*, n'être pas rejeté. Etre aimé, c'est être préféré aux autres soupirants, gentlemen comme lui.



L'ÉGOÏSME DANS L'AMOUR, CLEF DE L'INTERVERSION DES AGES DES AMANTS. — Nous, poètes, restons des enfants de quinze ans, toujours pubères, ayant besoin d'être adorés de la femme, comme toute jeune fille pubère attend d'être adorée d'un homme. Et comme les jeunes gens de quinze ans savent que les jeunes filles sont toutes à cette attente, en sont pleines et ivres et bornées, savent qu'il n'y a rien là pour eux puisqu'ils sont ivres de la même attente égoïste, ils s'adressent à des femmes de trente ans, plus maternelles, plus sœurs, qui les aimeront comme les hommes faits aiment les vierges.

IMPRESSIONS

La fleur de la terre. — Comme elle est pure, absolue à part !

Rien d'elle ne me dégoûterait. Et je la vois avec plus de sang-froid que l'an dernier, à pareille époque, le sang-froid du dilettantisme qui passe...

Un baiser dans le coin de sa bouche quand elle me sourit avec ses yeux vifs, pleins et bons ; ça ne me rassasierait pas, certes ! mais ce sourire me tiendrait toute ma vie en haleine... je l'aime comme la vie. J'oublierais la vie pour elle, ses mains dans les miennes...

Ce n'est pas un sourire heureux ou optimiste, mais celui d'un ange sage, qui veut faire croire au bonheur quand il se trouve en société. Elle prend même un petit air provincial, d'excentrique retraitée à vingt ans.

Ah ! ce sourire si ouvert, si noblement franc, absout Tout.

Que son cou est doux ! ah ! ses épaules doivent être tout un trésor.

Tout cela est-il vieillissable et mortel !

Elle me ferait sombrer dans des abîmes d'analyse et des problèmes premiers... mais son sourire m'arrête. C'est la fleur de la Terre.



La compagne. — Elle ne me dit ni des voluptés corrosives, ni des ascétismes, ni des héroïsmes, des explosions, des bonds et des scènes de désespoirs sans lendemain.

Non... Elle est le sourire toujours ouvert à la rosée toujours nouvelle, l'Œillet-en-Soi, la compagne, l'amie du chevet, la douce discipline de la Beauté aussi raisonnable qu'inamovible, l'infini qui tombe sous les sens. Ici pas de jeu de dupes.

J'essaie de me la figurer pleurant seule, s'ennuyant, bâillant, prise de la nostalgie d'être autrement qu'elle n'est.



Regard incarné. — *Elle* est la seule race de femme que je ne parvienne pas à déshabiller. Je ne peux pas, ça ne dit rien à mon imagination ardente des dessous. Cette imagination reste stérile, gelée, n'a

jamais existé, *ne m'a pas dégradé. Elle* n'a pas pour moi d'organes sexuels. Je n'y songe pas, il me serait impossible d'y songer, j'aurais beau me battre les flancs. Elle est tout *Regard*, un regard incarné, emprisonné dans une forme diaphane, et s'écoulant par les yeux.



Le prototype. — Elle est belle en soi ! je vais m'y ruer !

Elle est le prototype de mon rêve ! De celui qui naîtra de nous ! Mais il restera tantale virtuel dans les Limbes des latences ; il ne naîtra pas ! et je détournerai dans mon impiété au-dessus des dieux et de l'univers pour mon spleen insatiable de ses fins divines cette fleur en trésor au calice merveilleusement aménagé. Tout pour moi.

J'y dégusterai les plans de la nature dans l'œuf, et à la coque, jusqu'à épuisement. Puis, l'œuvre consommé, j'irai me promener sur les boulevards, les pouces aux entournures de mon gilet !

De toutes les femmes que j'ai vues, c'est celle qui ressemble le plus à la nature, ses yeux, son sourire, son accent qui a la monotonie des cataractes dans les pays inexplorés.

★

Comédie éternelle. — Quand au matin il la prenait, elle le sentait déjà depuis un temps tourmenté à ses côtés ; — alors 1° elle feignait de dormir (avec le bénéfice de pouvoir adoucir le clos de ses paupières et de substituer un sourire à cette bouderie affaissée qu'a notre bouche qui s'oublie dans le sommeil) — 2° puis il la prenait doucement, et sans ouvrir encore les yeux ni déclore la bouche, elle s'y prêtait, s'étirait comme si c'était la première et naturelle pensée de ses journées, et que — abandon réflexe — c'était son corps, toute sa nature qui agissait là, la tête non encore bien consciente — 3° alors, elle saisissait un moment d'étreinte plus profonde de sa part pour ouvrir la bouche et les yeux comme suit : regard effaré, bouche effarée — puis (comme après l'avoir reconnu lui) sourire amical et esclave qui dit : « Ce n'est pas gentil de vous surprendre ainsi ». Et le reste. —

Et voilà à quoi on passe sa vie.



Le montré de la denture. — Le montré de la denture des Anglaises. Les beautés dont les lèvres sont toujours closes sont belles, et vivantes pleinement, sans remords, hardiment terrestres, se donnant et disant : Je te suffis sans avoir besoin de me donner des airs d'idéal, d'au-delà, etc… Le

montré de la denture est la caractéristique des têtes de mort. — Et voyez l'effet dans un visage d'adorable jeune adolescente. C'est tout de suite un rappel de fragilité, de tombe, du sublime martyre de la créature périssable mais révoltée et sanglotant quand même vers le bonheur, — puis l'ouvert de la bouche comme après un sanglot, et cela avec un parfum d'effaré devant un inconnu qui doit venir incessamment et qu'on attend la lampe à la main comme les Vierges sages.

DRAGÉES

Un grain de cachou parfumé
M'a rappelé ta chère haleine,
O Hélène,
Certain jour pluvieux de mai
Où je te dis mon âme humaine.

J. L.

MENUES DRAGÉES AU CAMPHRE

La chevelure. — Une femme aimée qui a la consolation et la distraction d'une magnifique chevelure à soigner, est par cela même moins encombrante dans notre vie, — et cela avec le charme de paraître au contraire si monstrueusement encombrante quand on la regarde circuler par la maison.



« Vos papiers ? ». — Il est des moments en amour où, même à la plus distinguée, à la plus authen-

tique petite amie d'enfance, il faut dire : « A propos ma chère, *d'où* sortez-vous ? »



Les seins. — Remarquez que la plupart des femmes qui ont une poitrine exorbitante sont très imperturbables et même arrogantes. Et, en effet, mettez-vous un instant à leur place, je vous prie. Ne pouvoir baisser les yeux (par timidité ou désœuvrement) sans tomber constamment sur cet en-avant de notre personne, cet en-avant, bien calé et imposant à tout venant, de la demeure de notre cœur et de nos poumons, de notre vie et de notre caractère. Avoir tout le temps cet en-avant sous les yeux, ça finit par tourner la tête aux plus honteuses. Sans noter que ces bastions naturels tiennent toujours un peu l'interlocuteur à distance, et que cet interlocuteur est d'avance intimidé par la seule peur de paraître trop remarquer ces magnificences excentriques, lesquelles tirent d'ailleurs démoniaquement l'œil.



L'amour et la toilette. — Autre remarque, et des plus sérieuses (et qui même, vulgarisée, épargnerait bien des malentendus que nous voyons). Dans un premier tête-à-tête de déclaration, la fai-

blesse ou la résistance de la femme est en raison du « passé de mode » ou de l'« à dernière mode » de la toilette qu'elle a mise. Oh ! oui, si elle vous arrive à la dernière mode, vous n'aurez devant vous qu'une armure de suffisance féminine, rajeunie et d'excellente humeur, dont il sera bien difficile de trouver le joint. Au contraire, ô douceurs ! si elle ne se sent ornée que d'une pelure incontestablement passée de mode, son sentiment sera : « Allons, allons, fanons-nous avec ».



La brise natale. — Elle est très jeune, avec la figure d'un bébé, mais à certains jours un visage très fatigué. Eh bien ? quand elle me disait un *mensonge*, souriante, les yeux grands ouverts, en face, ce visage fatigué rajeunissait soudain comme sous des brises *natales*.

DRAGÉES GRISES

Première entrevue d'aveux. — Dès qu'on s'est bien dit et dûment déclaré « je t'aime », un silence, presqu'un froid. Alors, celui des deux qui est destiné à s'en aller plus tard (c'est fatal) com-

mence ses inutiles litanies rétrospectives : « Ah ! *moi*, il y a longtemps déjà !... Tenez, vous ne saurez jamais !... Oh ! la première fois que je vous vis... etc. » (Et il embellit la chose, poussé déjà à crier à la réalité présente : « Tu as beau faire, tu ne seras jamais à la hauteur de ce que j'avais rêvé ! » — Et elle répond de même et surenchérit pour n'être pas en reste. Ils sentent déjà le vide sous leurs pieds, et les voilà accumulant de part et d'autre les heures d'un passé perdu, qu'ils idéalisent encore pour le rendre plus irréparable, — autant de pelletées de terre jetées sur le cercueil du commun rêve.

L'idéal. — Mariage d'amour, voyage de noce, soirée de Noël, en train express. Impression, pour tous deux, d'exil et d'abandon surhumain en la nature.

Alors, comme aux âges préhistoriques, la Femme frissonne, son premier et dernier instinct est de se blottir contre l'Homme, et ses yeux levés, ne cherchant pas plus haut (n'eût-il que la taille d'un fantassin) que le regard du Vainqueur qui a aménagé la terre et fondé le foyer, se font terrestrement amoureux. Et, comme aux premiers jours aussi, dégoûté de la volupté et repoussant sa petite compagne terrestre, l'Homme fixe tristement les profondeurs toujours si mystérieuses du ciel, et voudrait bien aussi se blottir contre un Vainqueur

qui aurait aménagé l'univers et fondé un foyer supérieur. On connaît le reste.

Certes si l'Homme ne s'était fait des religions, ce n'est pas sa compagne qui aurait eu cure de succédanés de ce genre.

Maintenant elle a pris cette œuvre de l'Homme, et son génie pratique et quotidien en a chassé l'Infini primitif pour y installer un laboratoire d'idéal, de mystère et de remords, à la gloire, à la culture et aux intérêts de son sexe.

En attendant que, avec l'anarchie moderne, ce merveilleux génie pratique si jeune comparé à l'Homme, si vaillant et si également quotidien, chasse l'Homme de la Science et ne lui laisse désormais que le bon vieux rôle de rêveur lanceur d'hypothèses, le rôle de fantaisiste et d'artiste intuitif.



Les ruines. — La femme, merveilleux suppôt du Progrès, reste décidément fermée à la mélancolie des ruines historiques. Elle n'a pas, il est vrai, notre vieille et noble éducation classique, et n'y parviendra jamais car sa précocité passionnelle et sociale ne lui en laisse pas le temps. — En voyage de noce, soyez sûr, et malgré la louable rêverie de ses attitudes, que chaque ruine que vous lui faites visiter, lui suggère, plus ou moins immédiatement,

l'achat de quelque nouvel article d'installation moderne.



HISTOIRES DE FEMMES. — Le jeune B. déclare son fol amour à Mme A. Celle-ci répond par de douces choses d'affection et veut jouer avec lui le rôle connu de la tendre et inaltérable amie. Le jeune B. lui laisse surprendre, et lui fait comprendre, qu'une Mme de C. est déjà pour lui cette amie depuis un an, et que c'est autre chose qu'il lui demande, à elle : de l'amour en action. — Que fait Mme A. ? une sincère et atroce scène de jalousie et de vertu au jeune B. à qui elle fait honte et qu'elle ne revoit plus. Puis elle passe six mois à méditer sur l'horrible complication d'âme de cette Mme de C. qui fait la grande sœur avec cet enfant de B. tout en ayant pour amant un superbe viveur, fatal et discret. — Et le septième mois, elle se trouve avoir enlevé cet amant à Mme de C.



LA FEMME ET L'ENNUI. — La Femme achalande l'Ennui et l'Ennui le lui rend bien. La Femme et l'Ennui attisent la Littérature, et la Littérature le leur rend bien. Et il n'y a pas de raison pour que ça finisse.



Le charme du passé. — Ce qui fait pour moi le charme du passé, me répondait en souriant une toute jeune mère de deux jumeaux, c'est que nous nous sentons son aîné ! Oui, je me sens comme l'aînée de mon modeste passé, comme une grande sœur qui n'aurait jamais qu'un jour de sagesse d'avance sur sa moins expérimentée mais plus jolie cadette.

En rentrant chez moi, je m'interrogeais aussi, le long des murs et je me pris à murmurer : « Le charme que nous trouvons à notre passé, c'est que les témoins en sont dispersés ! » — Et me voilà m'exaltant sur la découverte de cette étonnante aubaine.



La pierre de touche. — Tu reviens de votre voyage de noces : certes, tu ne connais vraiment pas encore ta femme. Mais voici la pierre de touche ; c'est la façon dont elle va comprendre et goûter tes amis, tes chers amis choisis et éprouvés à loisir, — ceux-ci ne sont-ils pas, en effet, autant d'exemples de ce que tu aurais pu et voulu être si tu n'étais pas toi-même ?



La sincérité. — Si j'étais femme, l'amour que j'accueillerais avec le plus de reconnaissance serait

un amour qui dans toutes ses lettres et toutes ses entrevues et surtout ses lendemains d'abandons proteste de sa *sincérité* comme d'une denrée infiniment précieuse et insaisissable et comme ces consciences louches qui protestent furieusement de leur innocence sans que personne les interroge.



L'éternelle formule. — L'éternelle formule pour renouer une liaison blessée c'est de supplier l'objet aimé de vous accorder « une dernière entrevue ». On n'est pas plus innocent.



Bébés monstres. — Les femmes me font souvent l'effet de bébés, de bébés importants, monstrueusement développés. Observez-les sous cet angle, surtout celles si nombreuses à l'étranger qui portent les cheveux courts et bouclés ; on est d'abord déconcerté, et puis on se sent des démangeaisons richement asiatiques. — O incurables bébés, si vous ne souffriez pas le martyre pour nous mettre proprement au monde, quelle tenue de dilettantes nous nous permettrions !



L'ARGUMENT. — La vie a beau être réaliste et train-train, l'argument irrésistible, mais absolument irrésistible (peut-être parce qu'il est le pire des madrigaux) pour vaincre une femme c'est la menace d'un suicide. Méditez-ça, c'est magnifique !



LE MEILLEUR MOYEN. — Pour toucher irréparablement une femme — c'est, au premier sourire qu'on obtient d'elle, et cela de loin, dans un salon, dans une foule, à la messe (plus le contraste est cru, mieux ça vaut) de répondre à ce sourire par une sauvage grimace d'homme primitif qui fait qu'elle ne reconnaît plus votre visage et s'effraie — mais si flattée ! — d'avoir touché en vous — et par un sourire ! — le tréfond incivilisé si riche en surprises de passion de l'être humain.



CONVENTION DU BONHEUR. — Le bonheur est une convention comme le système des poids et des mesures.

Je mens en disant que je suis heureux, en ce moment, ou que je l'ai été, mais Demain ! Demain je serai heureux.

C'est comme l'enseigne du barbier gascon. Aujourd'hui en payant, demain...



Le pourquoi de l'amour. — (Chercher les raisons physiologiques, sociales, etc.)

Pourquoi la femme aime-t-elle ceux qui souffrent? — (ça lui rappelle-t-il sa condition d'esclave ?)

Pourquoi est-elle heureuse d'un fils faible et heureuse d'un mari fort ? (parcequ'elle était faible quand elle portait son fils et parce que son mari était fort quand elle fut fécondée. Elle fait ce raisonnement : les femmes aiment les maris forts, donc si mon fils est faible aucune ne viendra me l'enlever.

Il y a aussi ce mécanisme : son mari est fort et brutal — désillusion qui provoque en elle l'adoration de l'homme faible ; — mais la nature féminine reprend le dessus comme toujours et, grand'mère, elle aimera de forts petits-fils.

Qu'y a-t-il au fond de notre dépit d'être trompé par la femme aimée ?...

Pourquoi aiment-elles les mauvais sujets ?...



Ne vivre qu'avec son ame... — Je ne trouverai beau et pur que ce que j'imagine et ce dont je me souviens, — ce qui peut arriver et ce qui a été. Je me sens comme un Ariel au-dessus du Présent — l'odieux et quotidien et importun Présent — ainsi pour la femme et tout. Oh ! qui jettera un pont

entre mon cœur et le Présent? C'est que le souvenir et le rêve sont l'art d'enchâsser les moments, de les prendre en eux ébarbés du moment d'avant et du moment d'après, des regrets et des appréhensions qu'eût aussi ce moment. Aux paysages il enlève le trop froid et le trop chaud et tous les ennuis du corps — l'âme seule est prise. Et ne vivre qu'avec son âme... Ah! ne vivre qu'avec son âme!



Le ménage d'Antigone. — D'ailleurs la fin de l'homme approche. Il est vieux, il sait l'histoire, il a engendré tant de faillites, et la science vient de lui donner le dernier coup. — En avant les troupes fraîches, la femme qui n'a encore ni passé, ni regrets, ni déceptions.

Le gynécée futur, l'homme, arts, hypothèses, grosses manœuvres, musiques tristes.

Antigone va passer du ménage de la famille au ménage de la planète.



Le nu. — Quelles réflexions font-elles en voyant des nus — non en marbre, car l'idéal sommaire est de tradition, — mais dans les nus du Salon quand elles voient comme on les flatte en supprimant des

choses ? N'ont-elles pas honte de leur réalité complète et des méfiances sur l'homme qui pour le beau supprime ces réalités ?



La douleur. — La douleur, c'est le plaisir éternellement déçu dans sa foi au nouveau, dans sa passion d'inconnu.



Dans un bal blanc. — La croisade féminine pour la propagation de l'Idéal, c'est-à-dire de l'espèce. Elles se sentent les coudes. Ça fonctionne à l'aise dans la complicité de cette musique, des parfums, des fleurs, des lumières, tandis qu'il n'y a de vrai, sacré nom de Dieu ! en fait de musique que les voix de la nature, en fait de fleurs que les fleurs sauvages, en fait de parfums que les parfums humains, en fait de lumières que la loyale lumière du soleil (qui n'a jamais trompé personne), en fait de toilettes que le nu. Là tout est revu, corrigé, hypertrophié ou atrophié selon l'idéal du siècle. On montre ses épaules, on abandonne sa taille, les conversations sont exquises et sans fond. Ça veut faire croire à l'Idéal comme pain quotidien dans la vie. Et l'on s'y laisse prendre. On joue l'animal très distingué. On fait sa partie. Les mères font

tapisserie d'un air fortuné et qui n'a rien à cacher. Et l'orchestre sonne l'hallali aux fiançailles. Moi j'erre convaincu des phénomènes nommés Vide, Gène sociale, Ennui humain, Vieillesse. Pitoyable attitude, d'ailleurs.

FRAGMENTS DE NOUVELLES

Nuit d'aout. — Dans cette nuit d'août (la seule clarté des étoiles), lasse, assise sur le lit, dans cette pénombre de mystère qui laisse aux blancheurs des nudités toute la capacité d'idéal du corps humain, elle avait laissé tomber son peignoir, ne conservant que, entre les jambes, un pan de la mousseline rose pointillée de noir du peignoir jeté là.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !

Comme s'il n'était pas là, sa tête retombe en arrière sur ses bras croisés et le coussin, et lui, assis presque à terre, ne voyait que cette nudité, et de cette face que la bouche ouverte comme d'une agonie, c'est-à-dire d'une attente... de la mort.

Il ne bougeait pas, il était oublié, tout s'oubliait,

il n'y avait que la lassitude de cette atroce nuit d'août (oh! qui sait quels drames de nerfs éclatèrent sur tout l'hémisphère dans cette nuit?), il resta un quart d'heure à la contempler dans un battement de tempes et de cœur régulier. A la fin, cette blancheur monotone, étoilée (comme une lampe au fond d'un tabernacle) seulement, sous le peu de draperie, d'un centre mystérieux où tout convergeait, d'un delta de deuil, se perdant en un tournant, vers les arcanes paradisiaques, les fausses maternités pleines de réticences, le sacré, le mystère, l'idéal.

Cratère doux et un peu éteint...

A force de s'y absorber il en eut mal de tête. Et s'étant détourné d'un clin d'œil, il rencontra une pantoufle à terre, cela le réveilla, il songea : dort-elle? m'a-t-elle oublié? attend-elle? Je ne sais plus quelle bizarre idée le chatouilla, mais il n'aurait pu retenir un rire nerveux qui se serait terminé par une crise de sanglots, s'il n'avait pris une diversion. Ayant défait son col, il aspira largement et posa doucement sa joue brûlante d'enfant imberbe sur cette hanche immaculée. Ce fut, à ce contact, un tel parfum de bonne âme maternelle, qui ne se fâchera pas, qu'il s'y frotta comme un jeune chat, les duvetant de sa lèvre sèche sans ménagement, son bras droit sous le dos moite et doux. Elle ne bougeait, et comme de l'autre main

il conquérait l'autre hanche, il sentit qu'il avait déchaîné un frisson dans les blancheurs, et frissonna lui-même en sentant une main brûlante passer sur son front et s'accrocher à sa chevelure. Il resta ainsi, assis sur le bord du lit, dans les blancheurs, où semblait le maintenir cette main accrochée dans ses cheveux, avec pour horizon ce pan de mousseline rose. Ses lèvres sèches remontant, il s'acharna comme un bébé sur l'amande lumineuse du sein gauche (le besoin de ramper téter à l'idéal...). Mais elle lâcha sa tête, se releva et le regarda face à face. Ils se devinaient des yeux dans cette clarté de nuit d'orage. Comme il cherchait un accent vrai, elle murmura comme hésitante : « Tes boutons de manchettes m'ont fait mal. »

Que répondre ?

Des éclairs de chaleur... larges fêlures livides.

Et voilà qu'on entendit les premières lourdes gouttes de pluie tomber sur les feuilles des glycines du balcon. Une rafale entra. La porte-fenêtre du balcon était resté ouverte.

Sans rien dire, il se leva et se dirigea vers le balcon pour la fermer. « Tu vas me laisser ? » fit-elle d'une voix stupéfiée et étouffée. Il s'abattit ivre sur sa bouche dont il lécha éperdument le palais. « Oh je vais fermer », dit-il, se levant, d'un timbre exalté et ivre. Et comme, quand il eut fermé, la nuit se fit et qu'il l'entendit occupée à ranger

cet amas brûlant de draps, de coussins, il prit son temps et put se glisser près d'elle avec toute la liberté de ses mouvements d'éphèbe et tout le contact de son épiderme brûlant, à épiderme que veux-tu.

Oh ! encore une fois et ce fut une seconde virginité — dans une communion — plus riche, plus mûre, déjà meurtrie. Et ils s'aimèrent sans mélodrames ni gamineries jusqu'à l'ultime actif.

Ce grand corps de femme plus âgée que lui, avec tous les organes fonctionnant — le corps né, grandi, brûlant, pesant, à l'épiderme vivant de chaud, de froid, de caresses...

O femme, femme, salut ! ô prairies, ô saisons, ô vents perdus, ô lune fine !

Pour lui qui n'avait encore haleté et expiré pâmé que sur des rêves plus ou moins niais, que sur des simulacres plus ou moins palpables...

Il songeait devant ce pan rose à l'expression antique et poétique « dénouer la ceinture » avec sa douceur d'abandon à un rite inconnu.

— Je me sens tant renouveau, tout... (le mot qu'il cherchait était *lessivé*).

C'est après, rentré dans son lit et ivre, le cœur battant, si fou, si exalté à la pensée qu'il venait de vivre et que demain les vendanges seraient encore plus belles, qu'il s'évanouit ; roulant sur le plancher dans l'effort qu'il fit pour se précipiter, respirer, boire la nuit d'après orage à la fenêtre.

... Se disant qu'il ne l'avait pas assez admirée, aimée, adorée, comprise, eue ! Oh ! comme c'est beau le corps féminin, abandonné ! comme les cheveux découlent fin et bien élevé des tempes ! Que les seins sont des excroissances naturelles aux quiétudes bien rythmées, aux rondeurs d'une douceur sidérale appelant les passes incantatoires ! Que les bras ont des trouvailles d'inflexions noblement amicales et des étirements n'en pouvant plus et ces doigts des crispations cupides et fertilisantes ! Que le col est délicat et se tourne adorablement ! Que cette beauté est réelle ! et surtout les épaules sereines, si bien pour y poser sa tête, les lèvres tendues vers cette bouche qui s'incline ! Oh cette bouche désolée de bacchante qui par suite d'une confusion a été incarcérée avec des martyres chrétiennes et se convertit dans le cirque, au dernier moment, du tréfonds de sa féminité, en voyant venir la bête titubante. . . . .
. . . .

Il meurt dans ses bras de la rupture d'un anévrisme. Elle se redresse affolée. Il n'est peut-être qu'évanoui. Elle a des sels, elle les lui fait respirer. Rien. Le cœur ne bat plus. Elle a allumé. Elle passe un peignoir, que faire ? Finalement, avec ses habits elle le prend dans ses bras, comme une Niobide, aurait-il dit s'il n'avait pas été mort et va le porter dans sa chambre, sur son lit.

Elle rentre chez elle et reste assise sur le sien, les yeux ouverts dans le vide. Elle éteint en cas que quelqu'un voie de la lumière chez elle. Est-ce possible ! Elle reste ainsi jusqu'à trois heures du matin. Elle n'y croit plus. Elle se lève et va jeter un regard dans l'autre chambre, elle entrevoit la masse telle qu'elle l'a posée. Elle rentre, grelottante, se couche pour faire semblant de dormir au matin.

Elle s'en console car elle est de celles qui comprennent la douceur des mots : d'ailleurs, d'ailleurs, après tout...



L'ILE. — Dimanche soir,... pièce nue, au plus haut de la tour du château,... pas de lumières. Seuls à la fenêtre en ogive dont le bord leur arrive au menton et qui ne leur montre que le ciel étoilé. On entend des chœurs, des chants lointains, des abois de chiens.

Oh ! c'est la prison à jamais. Jamais plus ils ne descendront sur terre. Lui exulte et pleure. Elle a le sentiment de la solitude et de la claustration à un tel degré qu'elle pousse un cri et a une attaque de nerfs.

Il la soutient, et du doigt lui délaye sur les tempes les glaces qu'ils allaient prendre.

Elle revient à elle. Il lui promet de la laisser passer la journée de demain à la ville — mais elle ne

peut pas ! elle ne peut pas attendre. Alors ils descendent,... il faut éveiller le passeur. — Ils vont à la ville (les rues, les places, la sortie du théâtre, les vulgarités). Ils vont dormir dans un hôtel.



Et les nuits d'orage dans ce château dominateur et isolé, toutes fenêtres fermées au haut de la tour, blottis sur un canapé, dans l'angoisse des éclairs fantastiques illuminant le ciel de déchirures bleues ; et aussitôt l'éclair, la terreur recroquevillée du coup de tonnerre qui doit suivre. Et plus il tarde, plus on respire, mais terreur des débâcles foudroyantes quand il commence avec des craquements secs et hésitants comme un obusier trop bourré. Et, bonheur, il s'éloigne sans tomber, et douceur des éclairs lointains. Et alors l'averse diluvienne dans les feuillages du parc.



Et la lourdeur des jours et la farine verte séminale des flores aquatiques que les remous des petits vapeurs de plaisance aux tentes de coutil rayé font voyager, ... et les poissons morts flottant, le ventre blanc en l'air, ... et les moustiques.

A la fenêtre du château sur le lac, il songeait :

Non, ce chemin de fer qui passe ne me tente pas, ni les paquebots, ni les ballons ; j'ai vu l'Italie et ses musées et sa vie d'hôtels ; vulgaire l'Allemagne et ses peuplades de parvenus, de misérables, répugnantes d'inconfort ; Londres écrasant où pour jouir il faut se donner au monde ; la Russie, la Suède et la Norwège misérables ; Paris et ses gens assommants et ses rues canailles. Il n'y a qu'une île, et la solitude — une jolie aimée dévouée.

Levé, prendre des glaces, siester en bateau amarré dans quelque anse de la berge, — mais tout le bord était joncs, lentilles d'eau — ces emplâtres de crème verte étaient si bien à leur place là qu'on n'eût osé les déranger, d'autant plus que ça sentait un moisi écœurant.

Un jour, il amarre son bateau à chacun des poteaux plantés assez loin dans le lac et les peint en or glacé, — oh ! comme aux premiers beaux jours d'eau bleu, et aux clairs de lune ils vinrent les admirer.

On était loin du continent à un quart d'heure de rames — mais les voix arrivaient cependant si brutalement claires.

Et les dimanches, c'étaient des chœurs de noceurs.

L'été allait venir avec les gens sans pudeur qui viennent se baigner nus en caleçons grotesques et faisant les beaux.

★

Enlevée. C'est sa première nuit dans cette chambre. Au matin, il se lève le premier, fait le café, le sert — et ayant évidé les pains pour les beurrer va à la fenêtre, l'ouvre, dit : « Il pleut, quel triste dimanche ! et éparpille la mie sur le balcon. Du fond de son alcôve elle voit un vol de moineaux familiers s'abattre et entend leurs piaillements querelleurs.

Elle se sentit alors soudain si isolée, si non chez elle, si éphémère, qu'une crise de larmes l'emporta.

Il dit, refermant la fenêtre, et sans se douter qu'elle pleurait :

— Tu t'étonnes de les voir si heureux et si familiers. Ah ! tout ça ne s'est pas fait en un jour !

Cette idée lui arrêta ses larmes et lui souffla quelque chose qu'elle prit pour le courage et la dignité, et qui n'était qu'une ferme entrée dans le fatalisme végétal. « Le Temps est un grand maître, la durée, les heures et les toujours, que ça fait du bien d'avoir la foi au Temps ! »



Les premiers temps il lui lit sa littérature aimée pour être, lui, aimé selon ça. Croyant qu'elle n'en était pas et que ce seraient des délices de l'initier,

des délices de lui reprocher de n'être pas à la hauteur, des délices alors de faire l'incompris (et d'en rayonner plus qu'il n'y en a!) — Mais elle savait, elle avait son tempérament, et avait respiré un certain air de Paris pas loin du sien. Elle pouvait raconter Rembrandt, et les automnes, et la poésie moderne, et évoluer savoureusement dans les musées d'art décoratif, et faire sa partie dans un duo métaphysique exaltant le fatal Amour immanent à Tout.

Alors, ô bonheur! d'un coup de talon donné sur ces ruines, il l'appela de plus haut!

Il se tourmentait des nuits, la réveillait par des:

— Vois-tu une ville en architectures ainsi : carcasse extérieure de fer polychromé sur fond de murs d'un ton chaud très troué de fenêtres grâce à ces contreforts extérieurs (système gothique) et ces charpentes revêtues et chargées de polychromie en faïence ?

— Ah si j'avais les éléments et la patience ! Je t'expliquerai un jour — même avec des esquisses — mon rêve d'un mobilier réaliste et mystérieux. Bibliothèques, lavabos, canapés, buffets, crédences, consoles, tables, lampes, lits ! rien que l'énoncé de ces mots étonnants et surnaturels ne te suggère-t-il pas des meubles nouveaux, inconnus ! et il prononçait les yeux hors des orbites, le lit ! un lit ! le lavabo ! oh !

— Et de la musique plus intime que celle de Schumann.

— Et les fleurs ! Mais personne n'a encore regardé une fleur en face, bien loin de pouvoir l'exploiter en art.



— Et des tapisseries vraiment kilométriquement profondes et où l'on pourrait errer.

— Et des mosaïques ! des yeux énormes et très primitifs dans des coins. Des queues de paon. Une façade de maison ! une queue de paon s'y étalant en mosaïque, la porte cochère s'ouvrant entre les deux pattes de l'oiseau cabré, et les ergots pour racler ses semelles quand il fait crotté. Avec quel plaisir on flânerait par ces rues, après des chagrins ou des insomnies !

— Et les reliures ! tiens tais-toi, je me sauverais au bout du monde !

— Et des tentures imprimées ! et même des papiers peints !

— Et te vois-tu comme jupe de robe un paysage d'hiver en point d'Alençon ou plutôt d'Argentan avec de grosses mailles laissant transparaître comme fond à ce paysage une sous-jupe bleu de ciel pâle.

Elle alors : Pourquoi n'écris-tu pas tout ça ? ... ou faire des communications aux gens du métier...

— Ce serait trop long. Tous des ânes. Et je serais même le premier à me dégoûter de l'œuvre.....

. . . .

PIERROT FUMISTE

PERSONNAGES

Pierrot. — poète très lyrique et boursier, 30 ans.
Arlequin, cousin de Colombinette.
Le Docteur : docteur.
Madame Colombine, belle-mère.
Monsieur Colombin. — Homme nul, mais marié.
Madame Ventre, marchande de journaux, place de la Madeleine.

Un mendiant aisé.
Un sergent de ville.
Un cocher de corbillard. — Un croque-mort. Un ivrogne. Des gens de lettres.
Un Monsieur. — Sa moitié.
Gens de la noce de Pierrot.
Colombinette, ingénue, 19 ans.
Un suisse a la Madeleine.
Le lit de Pierrot et Colombinette.

LA NOCE DE PIERROT

SCÈNE UNIQUE

La place de la Madeleine. — La façade de l'église, l'escalier. — Voitures de noce et voitures des Pompes funèbres stationnant. — Au moment où la noce sort de l'église, des ouvriers des pom-

pes funèbres clouent des tentures noires aux initiales C. P. — Un beau ciel bleu de premier mai. — 10 heures du matin. — La noce sort précédée du Suisse chamarré qui se range. — Pierrot, en habit blanc et cravate noire, monocle incrusté dans l'arcade sourcillère. — Colombinette à son bras, adorable, les yeux baissés, avançant ses minuscules pieds de satin. — Au fond, les cierges dans la nuit. — Les derniers roulements de l'orgue.

Pierrot s'avance digne. Il aperçoit les tentures noires que l'on cloue, et les initiales C. P. Il pousse soudain un cri formidable et suraigu qui révolutionne la place et remonte les boulevards. — La noce se précipite, on les entoure.

COLOMBINETTE, effrayée se tournant vers lui.

Quoi ? Monsieur Pierrot.

PIERROT, glacial et calme.

Rien. Ces initiales C. P. Colombinette Pierrot. Notre raison sociale. (Il s'avance vers l'un des ouvriers qui clouent les tentures, lui tape sur le ventre et ricanant en clignant de l'œil.) Connu, on veut être plus fumiste que papa. Ahurissement des dits ouvriers.)

Pierrot se calme soudain, et reprend sa marche.

UN MENDIANT, geignant.

Mon bon Monsieur Pierrot, j'ai cinq enfants en bas âge...

PIERROT, se cabrant.

Monsieur ! est-ce une allusion à mon impuissance notoire ? Il me semble que le moment est mal choisi.

LE MENDIANT, tendant la main.

Mon bon Monsieur Pierrot, une petite aumône.

PIERROT se campe, met son monocle et le lorgne. Il le lorgne durant trois minutes, très calme. La noce qui attend s'impatiente. Sur la place les populations font des rassemblements. Pierrot lorgne toujours, on n'entend pas voler une mouche, et soudain, au mendiant qui tend toujours la main :

Flûte !

LE MENDIANT, vexé.

Prenez garde, Monsieur Pierrot, vous le serez...

PIERROT, épanoui.

Merci ! (Il lui tape sur le ventre, et lui donne un louis, en lui baisant galamment le bout des doigts, et comme Colombinette paraît étonnée).

C'est un faux louis, un louis faux, c'est tout ce qu'il loui faut. (Colombinette rit complaisamment comme doit faire la femme d'un homme de lettres. Pierrot, lui, en rit à se tordre. La noce commence à s'impatienter. Soudain Pierrot se calme, et s'arrête reprenant son masque blême. Quoi encore ? la noce est dans l'attente. Pierrot tend son cou hors de sa fraise tuyautée et pousse un formidable et suraigu :)

Cocorico ! (et il rit à se tordre.
Rumeurs.)

LE SUISSE, s'approchant, sévère
et majestueusement frappe un coup de hallebarde.

Monsieur...

PIERROT, calmé soudain, le lorgne,
et soudain joyeux :

Tiens ! bonjour Eustache ! (Il lui caresse les mollets.)

LE SUISSE, se reculant.

Ces familiarités...

MONSIEUR COLOMBIN, s'approche timidement de Pierrot.

Cher gendre, nos invités attendent.

PIERROT, lève les deux bras convulsivement.

Quel beau jour, beau-père ! Il se calme et reprenant le bras de Colombinette, ils descendent les escaliers. A Colombinette, langoureusement :

Quel beau jour !...

COLOMBINETTE, si douce.

Oh ! oui, monsieur Pierrot, un beau jour...

PIERROT, s'exaltant.

Pas un nuage, les parfums des fleurs, les récoltes seront belles. (Puis sur un ton familier, explicatif.) Ma chère amie, ce suisse que vous m'avez entendu interpeller par son petit nom, Eustache, est un ancien domestique à moi. J'ai constaté avec un attendrissement que vous comprendrez que ses mollets méritent mieux la plastique épithète de dodus que lorsque j'avais à le nourrir. Mais il doit avoir moins de religion, aussi. — Avez-vous de la religion, Colombinette de mes sens ?

COLOMBINETTE, les yeux mouillés.

Oh ! oui, monsieur Pierrot. J'aime la Sainte Vierge, et les chérubins, et la nuit de Noël ; voyez-vous,

mon doux monsieur Pierrot, cet orgue m'a rendue bien triste.

PIERROT, reste rêveur.

Ils descendent en silence. Soudain à la dernière marche il pousse un cri.

Une puce colombinetticide. (Il pince la nuque de Colombinette qui pousse un cri. Tumulte. Pierrot sur ses mains fait la roue.)

MONSIEUR COLOMBIN.

C'est scandaleux, mon gendre ! (Pierrot retombe sur ses pieds, fait hum ! hum ! et feint un air penaud d'écolier surpris par le pion.)

MADAME COLOMBINE, doucement à son mari.

Laisse, Borromée. Il est original, mais un cœur d'or. (Tout se calme. Mme Colombine continuant sa conversation avec une dame.)

Oui, ma chère Eulalie, il l'a prise sans dot, lui célèbre et riche. Et puis un cœur d'or. Un peu original, oui, et ma grosse peur était pour l'église, mais avez-vous vu sa tenue, et son émotion ?

PIERROT, continuant sa marche.

On a déjà fait signe aux voitures. Soudain à la vue du kiosque aux journaux, il crie d'une voix formidable, mettant ses mains en entonnoir devant l'*o* rouge de sa bouche.

Madame Ventre ! ohé ! (La noce est consternée, et s'apprête déjà à quelque nouvelle scène. Des gens tirent leur montre. Des dames s'assoient sur les marches, attendant la fin.)

MADAME VENTRE, apparaît, énorme.

Plaît-il, monsieur Pierrot ?

PIERROT, lui envoie un baiser, en levant les yeux au ciel.

Mon journal ?

MADAME VENTRE.

Votre ?

PIERROT.

Mon journal habituel. (Silence. — Il hurle.)

Le *Pornographe illustré !* petite carogne ! (Tandis que Mme Ventre cherche la feuille en question, fouillant son éventaire, Pierrot la présente aux gens de la noce.)

Madame Ventre ! Une riche nature ! en vie ! (Mme Ventre lui remet le journal et attend l'argent. Pierrot continue, très exalté.)

Née en 1835, de parents pauvres quoique malhonnêtes...

MADAME VENTRE.

C'est quinze centimes.

PIERROT.

Heureux, Madame, qui deviendra propriétaire de vos arrondissements !

MADAME VENTRE, incorruptible.

C'est quinze centimes.

PIERROT.

C'est pas cher.

COLOMBINETTE, la blâmant doucement.

Monsieur Pierrot.

PIERROT.

C'est juste. Quinze centimes. (Il se fouille.) Rien ? — Comment pas d'argent ! (Tragique). Non ! il ne sera pas dit qu'un si beau jour... (Il sort sa veste, l'étale à terre et, à plat ventre, se met en devoir de fouiller les doublures. La noce trépigne. Ah ! quelle journée !)

UNE DAME DE LA NOCE, doucement à son mari.

Ah ! non, j'en ai assez, s'il se croît drôle !

SON HOMME, doucement.

Patience, mon chat. Tu sais qu'il n'y a rien à manger à la maison aujourd'hui, il ne faut pas manquer un bon repas qui nous soutiendra deux jours. Passe-moi un bout de chocolat s'il en reste. Il n'y en a plus ?

(Querelle.)

PIERROT.

Rien. (Il remet sa veste). — A Colombinette : Mon enfant, êtes-vous en fonds ? Oh ! je ne fais pas allusion à ce capital de la jeune fille dont parle Dumas fils. (D'une voix caverneuse.) Si j'en doutais seulement.

(Montrant le poing à sa belle-mère.)

MADAME COLOMBINE, de loin, lui envoyant un baiser.

Cœur d'or, va !

COLOMBINETTE, confuse et soumise.

Certainement, Monsieur Pierrot, je possède...

PIERROT.

Eh bien, donnez.

COLOMBINETTE, confuse, balbutiant.

Oh! ici? non, ce soir!...

PIERROT, levant les bras au ciel, à part.

Qu'elle est bête! (Haut.) C'est de l'argent que je te demande! quinze malheureux centimes! (A part.) Non, ces gens-là me feront mourir!

COLOMBINETTE, très douce, inaltérable.

J'ai un louis, monsieur Pierrot.

PIERROT lui arrache le louis et le donne à madame Ventre en lui baisant les doigts.

Riche nature, va! (Madame Ventre veut lui rendre la monnaie, Pierrot fait un noble geste de refus.) Jamais! (Embrassant Colombinette.) Un si beau jour! (Il pousse un sanglot, tire un grand mouchoir noir dont il s'essuie les yeux, puis il le porte à son nez et se mouche bruyamment en imitant à s'y méprendre le hennissement des étalons. Une jument qui passe lui répond par un autre hennissement. Toute la noce est stupéfaite. Pierrot avec un geste large à tous : Sympathie de situation! Il replie son mouchoir, le tord et le rince comme pour le faire égoutter, et force Colombinette à le tenir d'un bout pour l'aider dans cette tâche. Cela fait, il déploie le *Pornographe illustré,* le parcourt et soudain : Ah! voilà mon article! Il s'installe sur une marche, fait un geste qui rassemble la noce en galerie et commence : « Le mariage est assurément une belle chose; les anciens...

M. COLOMBIN, rusé, se jetant sur lui et lui arrachant la feuille.

Ah ! oui, quel beau jour !

PIERROT, froid et mettant son monocle.

Si vous m'interrompez comme ça. (Il reprend.) « Le mariage est assurément...

UN SERGENT DE VILLE s'avance, et, se penchant vers lui, lui dit quelques mots.

PIERROT, se redressant.

Ange va ! Tu as raison, tu parles d'or. (Il veut l'embrasser, le sergo se dérobe ; il cligne de l'œil d'un air entendu et lui offre un louis. Le sergo refuse. Alors Pierrot lui fait le salut militaire.) L'incident est clos ! Il se jette convulsivement à terre et baise tour à tour les petits pieds de Colombinette.

COLOMBINETTE, rougissante, se dégageant.

Oh ! monsieur Pierrot ! monsieur Pierrot ! (Il se relève et se frotte l'estomac, en faisant claquer sa langue, comme après un bon morceau. La noce s'avance enfin sur le trottoir. On monte dans les voitures. Seulement Pierrot qui a aperçu une voiture des Pompes funèbres là, stationnant, se précipite dedans.

LE COCHER, descendant avec ses grandes bottes et son fouet.

Attends un peu, Cadet ! (Il attrape Pierrot par un pied et tire. Celui-ci se cramponne aux coussins avec des cris de merluche. On parvient à arracher Pierrot de cette voiture. Il donne, avec une tape amicale sur la joue, un louis de pourboire au cocher ébloui. On met Pierrot dans sa voiture où est déjà Colombinette. On ferme la portière. La noce monte dans les voitures, levant les bras au ciel et disant : Sauvés, mon Dieu ! Au moment où les voitures vont s'ébranler, Colombinette appelle. Quoi encore ?

(On constate que Pierrot s'est évadé par l'autre portière. Effectivement, on l'aperçoit courant au galop. On le poursuit. On le rattrappe au marché aux fleurs de la Madeleine. Il révolutionne le marché, réclamant une plante inconnue qu'il appelle : *Rosa sempervirens funulariflera*. Il dit cela en montant et descendant la gamme, malgré son exaltation. On ne connaît que çà. Il cite Linné. En vain. Alors il se décide à acheter un bouquet de violettes de dix centimes. On le ramène. Il va offrir le bouquet de violettes à madame Ventre. Pendant ce temps, on voit Arlequin qui console sa cousine Colombinette. — Un ivrogne passe.)

PIERROT l'arrête, le lorgne et le prenant par un bouton.

Le mariage est assurément, mon ami...

L'IVROGNE, lui faisant : bas les pattes !

Eh ! va donc, aristo, kroumir, capitalisse.

(Le sergo le pousse au large.)

PIERROT revient à Colombinette, rêveur, et apercevant Arlequin qui s'éloigne.

Capitaliste ! — Est-ce vrai, Colombinette de mes sens, que vous l'avez, votre capital ?

COLOMBINETTE, par la portière.

Oh ! Monsieur Pierrot...

PIERROT, d'une voix de tonnerre.

Enfer et damnation ! (Calme.) Enfin, nous verrons.

(Il entre dans la voiture. La noce remonte également.)

L'IVROGNE, causant avec un croque-mort.

T'es donc de remorque, aujourd'hui ?...

PIERROT ressort de la voiture. Nouvel effroi de la noce. Lui avec un geste large.

Cochers ! Tous à Cythère ! Au pays de Watteau !

(Il remonte dans la voiture. La noce qui était redescendue remonte. On va partir).

Pierrot ressortant une troisième fois de la voiture, cette fois la noce gronde ! Les cochers s'impatientent !! C'en est trop ! L'originalité a ses limites, à la fin ! On attend. Pierrot s'incline et fait un grand salut à la place de la Madeleine et remonte. C'est fini ! Les voitures s'ébranlent. On voit des têtes d'invités se pencher aux portières, pas tout à fait rassurés encore.

Un beau ciel de mai.

NUIT DE NOCE

SCÈNE I

MINUIT

La chambre nuptiale. Décorée avec beaucoup de luxe et de goût par Pierrot d'après celle de Marthe et Demailly. Le lit très étroit, une faible veilleuse. Colombinette est déjà au lit.

MADAME COLOMBINE tire sur elle les blancs rideaux et lui murmure des choses avec des larmes dans l'organe, lui met un dernier gros baiser avec un sanglot sur le front.

Mon pauv'chat ! du courage ! c'est un cœur d'or.

Soudain au fond on voit la portière s'entr'ouvrir pour laisser passer l'O rond de la bouche de Pierrot et l'on entend roucouler : Coucou ! Rires étouffés et frissonnements de Colombinette. Dernier baiser. Dernier mon pauv'chat. Der-

nier courage ! Puis encore un gros baiser sur le front de ce pauv'chat.

MADAME COLOMBINE ferme les rideaux et sortant, à Pierrot qui est derrière la portière.

Ah ! ménagez-la, mon gendre.

PIERROT, imitant le voyou d'une façon adorable.

As pas peur. On sait ce qu'on sait. Suffit, ma p'tite mère. Ça me connaît, j' vous dis ! (Il lui pince la taille, et entre. Il est dans un galant déshabillé, s'avance à pas de loup, il entr'ouvre les rideaux à peine y met l'O dans sa bouche et d'une voix formidable qui fait trembler la maison.) Coucou !

COLOMBINETTE, très effrayée, se peletonne.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

PIERROT, avec une voix naturelle qu'on ne lui connaissait pas.

Maintenant, soyons sérieux. (Tout en murmurant des mots rassurants, il s'est glissé sous les couvertures avec mille pudeurs et passe délicatement son bras sous la tête de Colombinette qu'il amène ainsi sur son épaule. Colombinette entr'rouvre les yeux, Pierrot la regarde avec un doux sourire. Ils se regardent. Pierrot la baise sur les lèvres. Colombinette est prise d'un grand frisson. Alors Pierrot avec 36,000 lyres dans le gosier.) Aimez-vous un peu ce pauvre Pierrot, Colombinette de... mon âme ?

COLOMBINETTE

Ah ! vous savez bien que je vous aime tant, monsieur Pierrot.

PIERROT la serre doucement dans ses bras, d'une voix tremblante.

Ne m'appelle plus Monsieur Pierrot, ma Colombinette. Appelle-moi mon Pierrot et dis-moi : je t'aime, mon pauvre Pierrot.

COLOMBINETTE

Je t'aime, mon Pierrot bien-aimé. Je t'aime tant... oui. (Elle sent une larme chaude tomber sur sa gorge.) Ah ! mon Dieu, vous pleurez ! tu pleures ! ne pleure pas !

(Et lui met ses bras autour du cou et cache sa tête dans sa poitrine.)

PIERROT, la serrant follement contre lui.

J'ai tant besoin qu'on m'aime, vois-tu, Pierrot pantin de lettres c'est la tristesse éternelle des choses. Mais ne parlons pas de cela. Tu m'aimes, redis-le moi.

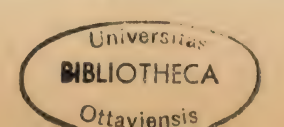
COLOMBINETTE

Je t'aime, Pierrot bien aimé. Je sais que tu as le cœur trop bon pour cette vie. Les autres ne te comprennent pas, mais je t'ai compris dès le premier jour. Je t'aime et je mourrai en extase et ravissement pour te consoler un peu. (Elle l'étreint.) Oh ! oui, mon pauvre Pierrot, tu verras.

(Ils restent amoureusement enlacés, se murmurant des mots d'amour et des baisers.)

PIERROT, se dégageant un peu.

Si tu savais, ma Pierrette, comme tous ces gens



m'étaient insupportables aujourd'hui. Qu'il me tardait d'être seul avec toi ! Je croyais que ce bal ne finirait pas.

COLOMBINETTE, langoureusement pendue à son cou, les yeux fermés, parlant comme du fond d'un rêve.

Alors, il aime un peu sa Colombinette, ce vilain Pierrot ?

PIERROT

Si je t'aime, pauvre bébé, va.

(Il l'enlace de nouveau.)

COLOMBINETTE

Bien vrai ? (Elle soupire sous les baisers et les étreintes de Pierrot.) Ah ! Pierrot, Pierrot. (Ils se taisent. Pierrot l'enlace de mille manières, couvre de baisers ses épaules, son cou, sa petite gorge. Colombinette se pâme. Pierrot l'enveloppe de tous côtés. Ils se taisent, ne murmurant que leurs noms. Pierrot va la posséder, et soudain.)

PIERROT, se dégageant.

Ah ! je ne suis qu'une brute ! un infâme. Un sale taureau ! — Ma pauvre Colombinette est fatiguée de cette semaine d'émotions et de toute cette journée, et moi, brutal, je vais la tuer encore ! Pardon, pardon, ma Colombinette, dis que tu me pardonnes. (Colombinette n'ose protester et l'embrasse passionnément.) Pauvre bébé ! Nous allons faire dodo. Tiens, avance la tête sur mon épaule, là. Pauvre ange !

Il l'embrasse sur le front. Longtemps il la berce de mots d'amour ; elle s'endort les bras autour du cou de Pierrot, la tête dans sa poitrine, comme un gracieux oiseau mouillé par une averse, avec son nom sur les lèvres. Une heure après, il s'endort de son côté. La nuit. Deux respirations dans les rideaux, et le tic-tac éternel d'une pendule.

SCÈNE II

3 h. 20 DU MATIN

PIERROT, rêvant tout haut, ronchonnant.

Oui, les épreuves, vraiment ? (Il se réveille, se rappelle.) Chut ! (Elle dort à poings fermés, les bras nus croisés sur la gorge, étendue comme une martyre sur son tombeau, une martyre au minois chiffonné, à la coiffure ébouriffée. Il lui envoie un baiser du bout du doigt et chuchote :) Adorable ! Il fait très chaud, pour ce soir de mai. (Pierrot se penche sur elle les yeux brillants. Il écarte avec mille infinies précautions la chemisette qui est tombée de la gorge, se retournant vers le public, envoyant un baiser :) Lys ! ivoire ! satin ! Neige, épiderme de la femme aimée ! albâtre. (Il n'ose la toucher, la contemple, les mains tremblantes et ivres. Il se chuchote à lui-même.) Ah ! ces amours de petits pieds ! L'attache délicatement modelée des épaules ! le pli de l'aisselle ! La douce petite gorge avec ces deux pastilles dures ! cet amour de petit ventre. (Il y met un baiser ; par un mouvement reflexe Colombinette y porte la main, à ce mouvement. Pierrot qui a craint de l'avoir éveillée s'est rejeté ; feignant de dormir. Fausse alerte, il reprend son examen. Il paraît en proie à des angoisses.) Non elle ne sera pas à moi !

Et passer toutes les nuits à ses côtés ! Non, le vertige finira par me ruer sur elle ! — Il faudra chercher un régime : dormons. (Il lui tourne le dos et s'assoupit. Tout retombe au silence.)

SCÈNE III

PIERROT

Non, je ne puis m'endormir ; mon cerveau travaille et vous devinez quelle fièvre y bouillonne, comme mes tempes battent. O mon ange gardien! la chair est faible ! J'y suis ! je vais réciter l'ode sur la prise de Namur, car je la sais par cœur ! Oui un pari que j'avais fait il y a trois mois. Et, — comme ça se rencontre,— Boileau était eunuque, il doit y avoir des vertus insoupçonnées dans cette ode. Mais avant, encore un coup d'œil. (Il se retourne et la contemple longtemps.) Bah! après tout elle est toujours la même chose, toutes les femmes se ressemblent ; nous les voyons toutes à travers les vieilles lunettes de la mère Maïa, j'allais dire Mayeux. — Donc allons-y de notre Boileau. Namur. Tiens c'est en Belgique. Mons, Namur, dix minutes, buffet. J'ai même eu à Namur une aventure ruisselante de croustillance d'épatance. (Il se perd dans ses souvenirs et sa songerie.) Pierrot fait la roue contre le long de la pièce.

SCÈNE IV

8 HEURES

PIERROT se réveille.

Comme j'ai dormi ! huit heures ! Ah ! pourvu que je ne me sois pas émancipé à mon insu, hein ! me voyez-vous sganarellisé par moi-même sans savoir ! Malheureux ! brrr ! le sang seul laverait..... (il se retourne.) Elle dort, ce qu'elle doit être lasse, la pauvre ! (Il saute du lit doucement, fait la roue sur le tapis en négligé de satin clair de lune très flottant, un croissant de velours noir en bandoulière, s'habille en un clin d'œil, sort de la chambre. Revient avec un service pour le café au lait. Dispose le tout et met le café sur le réchaud pour attendre. Il se frotte les mains, se frappe sur l'épaule : Pierrot, mon vieux, nous nous sommes bien conduits. Il se met à sa table de travail, étale des papiers et s'y absorbe. Un quart d'heure s'écoule.

Colombinette fait mine de s'éveiller. Pierrot met sa plume d'oie à l'oreille, et apprête vite le café au lait de Colombinette. Au moment où elle ouvre les yeux, il le lui pose sur la tablette.

PIERROT l'embrassant.

Bonjour, ma poupoule. (Cristi ! elle est toute tiède.)

COLOMBINETTE, se frottant les yeux.

Mon Dieu, comme j'ai dormi, quelle heure il est ?

PIERROT

Huit heures et demie, ma poupoule.

COLOMBINETTE

Est-ce possible ?

PIERROT

De la dernière exactitude, poulette, voici votre café au lait, prenez-le en faisant votre toilette du matin, je frapperai pour rentrer.

COLOMBINETTE

Ah ! Monsieur Pierrot !

PIERROT

Encore !

COLOMBINETTE

Non, mon bon Pierrot va, je suis tout de suite prête.

Monologue.

COLOMBINETTE, seule.

Je suis encore vierge ! — Que vont dire mes amies ? — (Elle vaque à sa toilette tout en prenant son café au lait.) Comme elles vont être jalouses. Elles sont mariées à des philistins, pour elles cette chose est venue lourdement, brutalement, aussitôt après le bal, sans qu'elles s'y fussent préparées, avant qu'elles aient pu se reconnaître elles ont été exécutées, elles ont reçu cela comme le dernier coup de masse de cette journée de fatigues. Moi, me voilà reposée : mise

en ardeur déjà par les étreintes de la nuit, avec toute une journée devant moi pour que mon imagination travaille et que mes nerfs s'affinent dans l'attente. Vraiment, ces artistes restent artistes en tout. Ah! l'Art! comme dit mon bon Pierrot! je suis heureuse! comme mes amies vont être jalouses! — Ce café au lait est bien froid. Mais à quelle heure s'est-il levé lui? il a travaillé, il avait sa plume à l'oreille, voyons ce que c'est. (Elle s'approche de la table, et lit des papiers.) La *Mosaïque*... incrustations monochromes... le christianisme devait régénérer cet art grandiose... etc., etc., ça n'est pas amusant. Il faudra que je lise tous ses livres. Oh! je vais l'aimer bien. (On entend toc, toc!) Entrez...

PIERROT, imitant le chant de la poule qui vient de pondre.

Bonjour Poupoupoupou — lette!

LE FUMISTE

Toute la journée elle se promit la nuit, savait gré à son mari. La nuit vint. Des baisers, puis peu à peu longue conversation intarissable dans laquelle il détailla tous ses projets d'avenir (ne parla pas d'enfants!) puis maintenant faisons dodo. Rien.

La nuit suivante, tandis qu'elle était couchée, près du lit, à la lampe, il travailla, prétextant un travail pressé, se levant parfois pour l'embrasser et lui faire des chatouilles, puis se

rasseyait et travaillait, un travail sur la *Mosaïque*, et ne se mit au lit que très tard, quand elle dormait.

Le matin quand il s'éveillait, il l'embrassait avec un bonjour et se levait aussitôt, lui apportant son café, l'aidant à s'habiller, mettant des baisers là où elle voulait des épingles.

Le lendemain elle prit froid et toussotta, il fit venir un médecin, grossit la chose, la soigna, et se coucha tard près d'elle avec mille précautions.

Le lendemain idem, le rhume la tint une semaine, rien, rien.

Dès lors ce fut tous les soirs la même chose. Il l'embrassait, la caressait, la traitait en enfant, puis ils s'endormaient.

Elle n'osait rien dire, l'excitait vaguement.

Un jour elle s'avança jusqu'à dire ingénument : « Quand j'aurai un bébé, ceci, cela, etc.»... il l'embrassa, la mangeant de baisers, l'appelant : trésor de petit cœur, va.

Elle attendait pour la nuit ... rien.

Elle se perdait en conjonctures : Ne pouvait-il pas ? quoi donc ?

Elle n'osait en parler à ses amies, ne répondant pas à leurs allusions curieuses de vieilles filles ou de mariées mûres et mères.

Enfin, un matin, comme il allait l'embrasser, elle l'étreignit et fit avec une voix larmoyante. Ah tu ne m'aimes pas, Pierrot !... — Que dis-tu là ? es-tu folle ? et il la couvrit de baisers, arrangea une partie pour la journée — mais elle ne voulut pas y aller, prétextant un mal de tête.

Deux mois se passèrent.

Quel supplice ! elle était toute changée. Elle en parla à sa mère. Lui, répondit par des échappatoires ingénues à ses insinuations. — Une semaine après la mère envoya à son gendre son médecin qui s'informa. On ne lui avait jamais

connu de maîtresse. Pierrot le mit à la porte : « Mêlez-vous de ce qui vous regarde. — Alors le médecin : « Prenez garde que votre femme n'aille demander à un autre ce que vous lui refusez. — Qu'elle y aille ! » La belle-mère le sut et en menaça encore son gendre. Il répondit en achetant deux revolvers, et en surveillant à toute heure sa femme et en lui retirant sa tendresse et ses baisers. Elle fut tout à fait malheureuse. — La mère et le médecin firent un procès en séparation, il se refusa à toutes les vérifications médicales, perdit son procès, mais... il usa de sa dernière nuit de mari, l'éreinta d'amour comme un taureau, puis au matin, sifflotant, sifflotant comme si rien ne se fût passé, il fit ses malles et partit pour le Caire, lui serrant la main, l'embrassant avec des larmes : Je t'aimais bien ; tu aurais été la plus heureuse des femmes, mais on ne m'a pas compris. Te voilà veuve irremariable. Et il partit léger et ricanant, dansant dans son compartiment à chaque station.

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE.

CRITIQUE D'ART (*L'art impressionniste. — Notes d'esthétique. — Salon de 1886. — Notes sur le Luxembourg. — L'art moderne en Allemagne*).

LITTÉRATURE

Notes sur Baudelaire. — Après Alfred de Vigny chaste et fataliste, Hugo apothéotique, bucolique et galantin, Gautier païen, Musset mondain et collégien déclamatoire, Balzac inquisiteur mais George Sand, Gavarni vignettiste, Lamartine raphaélesque, il a montré la femme sphinx malgré elle, déshabillable, sujet aux cuisantes expériences du chercheur d'idéal, chat de sérail, meurtrissable, « ignorante et toujours ravie ».

Le premier, il se raconta sur un mode modéré de confessionnal et ne prit pas l'air inspiré.

Le premier, parla de Paris en damné quotidien de la capitale (les becs de gaz que tourmente le vent de la Prostitution qui s'allument dans les rues, les restaurants et leurs soupiraux, les hôpitaux, le jeu, le bois qu'on scie en bûches qui retentissent sur le pavé des cours, et le coin du feu, et les chats, des

lits, des bas, des ivrognes et des parfums de fabrication moderne), mais cela de façon noble, lointaine, supérieure.

Ses disciples ont étalé Paris comme des provinciaux ahuris d'un tour de boulevard et lassés de la tyrannie de leur brasserie.



Le premier qui ne soit pas triomphant mais s'accuse, montre ses plaies, sa paresse, son inutilité ennuyée au milieu de ce siècle travailleur et dévoué.

Le premier qui ait apporté dans notre littérature l'ennui dans la volupté et son décor bizarre : l'alcôve triste... et s'y complaise.
... le Fard et son extension aux ciels, aux couchants
... le spleen et la maladie (non la Phtisie poétique mais la névrose) sans en avoir écrit une fois le mot. Et la damnation ici-bas.



La spiritualité anglaise presque norwégienne. Baudelaire est déjà un esthète oriental.

Par aristocratie et dégoût de la foule qui n'acclame que les poètes éloquents et soi-disant inspirés, il affirme le travail, la patience, le calcul, la charla-

tanerie, l'originalité coquettement, savamment voulue, travaillée, *selfsame*.

Les angoisses métaphysiques ne sont pas pour le toucher, l'épiderme de son âme est d'un autre tissu.

Il lui suffit de pécher, de se dire martyr, de flirter avec Satan, de maudire la chair et d'élever l'encensoir de son rêve vers le grand harmoniste préexistant d'un Séraphitus ou d'un Eureka — sorte de panthéisme-papiste.

Il a le premier trouvé après toutes les hardiesses de romantisme ces comparaisons crues, qui soudain dans l'harmonie d'une période mettent en passant le pied dans le plat : comparaisons palpables, trop premier plan, en un mot américaines semble-t-il : palissandre, toc déconcertant et ravigottant :

La nuit s'épaississait ainsi... qu'une cloison !

(d'autres exemples foisonnent).

Un romantique oublié avait dit : Ses yeux sont deux corbeaux. Baudelaire a des litanies où il détaille les formes de sa *reine des adorées*.

Ta peau miroite, ta démarche : un serpent au bout d'un bâton, ta chevelure un océan, ta tête se balance avec la mollesse d'un jeune éléphant, ton corps se penche comme un fin vaisseau qui plonge ses vergues dans l'eau, ta salive remonte à tes dents comme un flot grossi par la fonte des glaciers grondants, ton cou une tour d'ivoire, tes dents

des brebis suspendues au flanc de l'Hébron. — C'est l'américanisme appliqué aux comparaisons du *Cantique des Cantiques*.



Il peut être cynique, fou, etc... Jamais il n'a un pli canaille, un faux pli aux expressions dont il se vêt. Il est toujours courtois avec le laid. Il se tient bien.

Aimé ne daigne, compris si possible, respecté il l'exige et considéré comme une exception.

Allure large et harmonieuse, semée çà et là de petites crispations : minutieux accès colériques, bizarres et sans raison, — comme de menus oasis — comme des déviations de tendresses subtiles et raisonneuses et inexpliquées d'ivrogne.

Il a trouvé le miaulement, le miaulement nocturne, singulier, langoureux, désespéré, exaspéré, infiniment solitaire — dans ses élévations, ces syllabes envolées, extatiques, ce que les compositeurs appellent sous-harmoniques. La strophe sonne plaintif. L'orage de sa jeunesse et les soleils marins de ses souvenirs ont dans les brumes des quais de la Seine détendu les cordes de viole byzantine incurablement plaintive et affligée.

Jamais il ne se bat les flancs, jamais il n'insiste, ne charge.

★

Par anti-démocratie, haine du bourgeois imbécile, américain, voltairien et bruyant et industriel vénal, il est spiritualiste, onctueux, prélat parfumé, rusé, jésuite impie, satanique, succube, douillet, créole, automnal.



Son style. — L'alexandrin à rimes plates, qui est bien la période du prédicateur. — Le préjugé du sonnet à cause du contemporainage de Gautier.

La source de ses images est le sens du *symbolique* — l'allure solennelle, le vers qui *enchasuble* en ses plis lamés de mots cassants en *té* la pensée subtile comme un parfum, ou bien joue le flacon de cristal taillé à facettes.

Ou bien le vers houleux ondule (roulis), se pavane, roule (ce mouvement qu'il aimait chez la femme balançant sa jupe). Le vers se développe avec indifférence : le serpent au bout d'un bâton... le jeune éléphant qui va cassant des bambous.
Il aime le mot charmant appliqué aux choses équivoques.

Le premier il a rompu avec le public. — Les poètes s'adressaient au public (répertoire humain) ; lui, le premier, s'est dit :

La poésie sera chose d'initiés.

Je suis damné pour le public. Le Public n'entre pas ici.

Et d'abord pour éloigner le bourgeois, se cuirasser d'un peu de fumisme extérieur.

S'envelopper d'allégories d'extra-lucide.

Se poser comme méprisé et conspué de lui (par la voix des journaux qu'il enrichit) et de sa femme comme un lépreux, tel les élus de souffrance du moyen âge qui *voyaient* et que la foule brûlait comme sorciers.

Aimer une Vénus noire, ou la Parisienne très-fardée.

Abuser de parfums introuvables pour le lecteur.

Parler de l'opium comme si on en faisait son ordinaire.

Se décrire un intérieur peuplé de succubes.

Faire des poésies détachées, courtes, *sans sujet appréciable* (comme les autres, lesquels faisaient un sonnet pour raconter quelque chose poétiquement, plaider un point, etc.) mais vagues et sans raison comme un battement d'éventail, éphémères et équivoques comme un maquillage, qui font dire au bourgeois qui vient de lire « Et après ? » On souffre, on a la folie de la croix, on s'acharne après sa chair ; et d'autre part là haut la beauté quand même qui nous prend en pitié; nous, créature éphémère et tourmentée, avec ses grandes lignes, la Beauté c'est-à-dire Ce Qui Ne Change Pas, c'est-à-dire, l'Eternité, le Silence.

La Beauté c'est le Silence éternel. Tout notre ta-

page de passions, de discussions, d'orages, d'art, c'est pour, par le bruit, nous faire croire que le *Silence n'existe pas*. Mais quand nous retombons las, nous l'écoutons restagner de partout et nous sommes plus tristes, pas assez forts pour un tapage éternel ou pour nous faire au Silence éternel.

... jusqu'à ce qu'épuisés le Silence nous passe par dessus — comme l'océan se referme sur un bouillonnement de navire sombré, — ou les siècles sur une épopée comme celle de Napoléon, — ou l'espace sur une planète morte.



Cette noblesse immuable qui annoblit les vulgarités intéressantes, captivantes ; cette façon de dire — et cela sans périphrase prude, poncive, — cette familiarité de martyr entre les plus grands qui peut lui faire dire

Les persiennes abris des secrètes luxures

et une page plus loin :

Andromaque, je pense à vous !

et ajouter « *veuve d'Hector Hélas !* (si humainement). Cet Hélas ! n'est ni poncif racinien ni une cheville mais d'une subtilité touchante et grande.

Et brillant aux carreaux le bric-à-brac confus

Ce *confus* est d'un maître.

Et près d'Andromaque ce vers :

> à l'heure...
> où la voirie
> Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux

— et puis

> Les cocotiers absents de la superbe Afrique

Tous ses élèves ont glissé dans le paroxysme, dans l'horrible plat, comme des carabins d'estaminets.



Baudelaire

chat, hindou, yankee, épiscopal, alchimiste.

Chat. — sa façon de dire « ma chère » dans ce morceau solennel qui s'ouvre par « *Sois sage, ô ma Douleur* »

Yankee. — ses « très- » devant un adjectif; ses paysages cassants — et ce vers

> « Mon esprit, tu te meus avec agilité »

que les initiés détaillent d'une voix métallique ; sa haine de l'éloquence et des confidences poétiques ;

> Le plaisir vaporeux fuira vers l'horizon
> Ainsi que...

Quoi? Avant lui Hugo, Gautier, etc... aurait fait une comparaison française, oratoire ; lui la fait yankee, sans parti-pris, tout en restant aérien :

> Ainsi qu'une sylphide au fond de la coulisse

On voit les fils de fer et les trucs.

Il reste aérien et noble et ne détonne pas dans le contexte si pur de tenue, en disant :

> Les tuyaux, Les clochers ces mâts de la cité

(toute cette pièce est si calme ! si noble !)

Hindou. — il l'a cette poésie plus que Leconte de Lisle avec toute son érudition et ses poèmes bourrés et aveuglants.

> Des jardins, des jets d'eau pleurant dans des albâtres,
> Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin

Ni grand cœur, ni grand esprit ; mais quels nerfs plaintifs ! quelles narines ouvertes à tout ! quelle voix magique !



Une étude sur Corbière. — Bohême de l'océan ; chantant le matelot breton libre et méprisant les terriens. Picaresque et falot (a pris ce prénom Tristan : chevalier errant de la *Triste figure*).

Cassant, concis, cinglant le vers à la cravache. Sa préface porte en titre : *Ça*, noyé en une page blanche. Mais jamais d'ordures, d'obscénités voyantes de commis.

Strident comme le cri des mouettes et comme elles jamais las. (Le vent des côtes de bretagne lui a fait trouver et aimer le verbe *plangorer*.)

L'eau-forte, un profil de satyre libidineux et falot, maigre, qui a bien roulé, inculte, trempé par l'averse du large qu'il regarde en face, attaché les mains au dos à un mât, près d'une borne, son feutre à terre.

A chaque sortie il avertit : vous savez ! me prenez pas au sérieux. Tout ça, c'est fait de chic, je pose. Je vais même vous expliquer comment ça se fabrique.

★

Deux parties :

Une où il *raconte en vers* sans armatures, ni volutes, qui se désagrégeraient sans le coup de fouet incessant de l'expression mordante et la poigne d'ensemble. — Sans esthétique. — Tout, et surtout du Corbière, mais pas de la poésie et pas du vers, à peine de la littérature.

L'autre *plus intime*, tout subjectif, replié sur soi ou à Paris ou sur l'eau et très-self aussi comme métier sans que ce métier soit riche, non un art mais une manière. Une tenue très chic, non une esthétique profonde.

Quant à l'éternel féminin, il l'appelle « l'éternel Madame »; madame, ce joli mot des cours d'amour du moyen âge.

La femme qui fait des manières :

En serez-vous un peu moins nue,
Les habits bas ?

Il a connu la fille des congés à Paris ... les exportations sous toutes les latitudes accablées.

Sensuel, il ne montre jamais la chair ; miracle, il n'y a pas un sein, une gorge dans ses vers ; encore moins des ventres et des cuisses. Il n'indique que le coup de hanche, le tour de main, l'air de tête ... ombrelle, éventail.

Un léger priapisme de barrière.

La femme de Montmartre qui n'a qu'un art : la toilette, et qui ne la pousse que dans un sens, souligner son esthétique de pantin à la mode éphémère, pantin incassable comme les buscs de son corset. Vers nuls de la plus basse cuisine :

« Vous qui ronflez auprès d'une épouse endormie.

Mais toujours le mot net — il n'y a pas un autre artiste en vers, plus dégagé que lui du langage poétique. Chez les plus forts vous pouvez glaner des chevilles, images — soldes poétiques, ici pas une : tout est passé au crible, à l'épreuve de la corde raide.

Métier bête ; strophes de tout le monde ; oublis, réels oublis, dans les alternances des féminines et des masculines, rimes ni riches ni pauvres, insuffisantes et quelconques, et ne se permettant d'ailleurs rien — sauf la paresse, l'inattention prouvant radicalement une incurable indélicatesse d'o-

reille, par exemple ces tas d'alexandrins qui sans raison, par ci par là, n'ont que onze syllabes.

L'assonance imprévue ne lui est pas invite à musique exotique, mais tremplin à coq-à-l'âne.

Il n'est pas artiste, mais on pardonne tout devant des plaintes parfaites et immortelles comme : *Le poète contumace.*

Tout passé au crible ! On peut voir ça dans certaines pièces. Il écrit le titre, le sujet, le mot-sujet. Et là il se prend la tête, et cogne contre ce mot, l'assaille, et alors c'est une grêle de définitions, de jappements brefs, ainsi dans le *Sommeil* où, en strophes inégales chacune sur une seule et même rime féminine, durant une litanie de cent cinquante vers il le définit, une définition par vers, quelquefois, toujours avec point d'exclamation. C'est étourdissant, c'est de la folie à vide ; mettez-vous à sa place. C'est assurément après une de ces parties qu'il a dû se jeter à la mer comme point d'exclamation final.

Une lanterne magique montrant sous mille facettes colorées la même lumière qui est au centre — à la façon de Hugo, mais Hugo tourne comme un cyclone large symphonique à son aise, ici c'est un petit albatros.



A une influence romantique, picaresque dans sa jeu-

nesse ; pour le reste dans son volume pas la moindre trace de *Parnassien*, de *Baudelairien*.

Il a un métier sans intérêt plastique. L'intérêt, l'effet est dans le cinglé, la pointe-sèche, le calembour, la fringance, la haché romantique. Il est à l'étroit dans le vers — il abonde en parenthèses, en monosyllabes ; pas un vers à détacher comme beau poétiquement ; rien que curieux de formule.

Autrefois la rime et la raison était le difficile ; alors on mettait le mot original dans le corps du vers, et la rime arrivait comme elle pouvait, banale, et le plus souvent cheville, on passait sur la rime, on tâchait de se tirer de ses rimes, voilà tout.

Ensuite, on réagit contre cette école et toute la révolution se porta sur son point faible, la rime. Vous allez voir : tout le dictionnaire va passer à la rime ! et en effet. On fit des vers, en ayant l'œil surtout sur le bout des vers, le reste était oublié. Ce qui fait que les seules idées, les seuls mots personnels, étaient les mots appelés par la rime, il n'y avait d'effet que dans la rime.

Corbière lui rime, comme ça — *prêter* et *rimer*, *cousu* et *décousu*, *maison* et *non*, *jour* avec *jour* ; — deux quatrains d'un sonnet faits avec quatre verbes en *ser* et quatre substantifs en *elle* ! Un autre sonnet sur deux rimes ! La rime ne lui est jamais tremplin ; les entrelacements de féminines et de masculines, il les bouscule, par paresse.

Dans une pièce six masculines viennent après deux féminines puis la pièce reprend son alterné régulier. — Souvent ses vers ont une syllabe en trop ou en pas assez. Cependant jamais une pièce tout en féminines ou tout en masculines. Les mots en *ion* ont tantôt une tantôt deux syllabes, cependant il n'osera jamais faire rimer un singulier avec un pluriel. Rien de rythmes voulus, sauf un sonnet renversé.



Il est trop tiraillé et a trop l'amour de l'ubiquité et des facettes et du papillotant insaisissable et la peur de pouvoir être défini, pour se laisser aller au long vers musical qui a toute sa valeur en soi ; la moitié de son vers est dans l'intonation, le geste et les grimaces du diseur, et alors il s'ingénie dans son texte à multiplier les lignes de points de suspension, de réticence et d'en allé, les tirets d'arrêt, les virgules, les : d'attention ! et doubles points d'exclamation.

Tout lui est tremplin, il vit de tremplins ; sa logique et son art ont pour devise : Au petit bonheur des tremplins d'idées ou de mots.



Son tremplin d'antithèse souvent s'étale naïvement dans sa fabrication élémentaire :

Et si par erreur ou par aventure
Tu ne me trompais — je serais trompé ;

déjeuner de jeûne — Son *épitaphe* est bâtie exclusivement sur ces pointes.

D'ailleurs tous ces gongorismes d'antithèse ne sont pas un jeu en l'air : il y a des racines. C'est l'homme qui déclare son amour et qui est dépité si on l'écoute, qui fuit la société et se lamente qu'on le laisse seul. L'enfant gâté qui ne sait ce qu'il veut, refuse sa soupe parce qu'on la lui prêche et pleurniche dès qu'on la lui enlève.

La lune reste pour lui la lune des vieilles estampes — romantique — des truands noctambules, Tantale évoquant l'absence d'un écu de cent sous. Il n'a pas été empoigné au cœur par les cosmologies modernes, les astres morts, les déserts stellaires sans échos. Il gambille, fait des moulinets, fait le borgne, le lépreux, l'amateur, le feu-follet des mares de Bretagne, narguant tous les octrois de la littérature, tous les douaniers de la critique, il croise le long des côtes, le long des corbières, pour l'amour de l'art.

Il a peur des ridicules lyrique, apocalyptique, fatal, poitrinaire, hystérique, lunaire, prudhomme, musical, sentimental, naïf, etc. et se pose un peu partout, rature, dit : Lyrique moi ? — jamais ! — et en effet le vers suivant est voyou.

Il veut être indéfinissable, incatalogable, pas être

aimé, pas être haï; bref *déclassé* de toutes les latitudes, de toutes les mœurs, en deçà et au delà des Pyrénées :

Très réussi comme raté.

Très rarement la rime lui fournit l'esprit.. et alors c'est toujours le même moule : un mot poétique à qui l'on donne en rime un mot vulgaire, du pavé; et c'est le drame de deux mots presque homonymes et à mille lieux l'un de l'autre en tant que synonymie, le charme d'être vraiment attiré puis remballé comme une balle :

coquelicot et calicot,
pastille du sérail et ail,
paradis et radis,
Espagnole et Batignolles.



Il n'y a décidément pas trace de réminiscences dans ces poésies : ni sujets, ni métier. Ce n'est pas de l'originalité de quelqu'un revenu des romantiques et des parnassiens successivement, mais du primesaut à la diable. Il a lu, il le dit, il les nomme : on n'en retrouve rien.

Dans son poème sur le douanier garde-côte, il le déguste cet oiseau de mer avec sa poésie au large, faisant ses cent-pas, pipe, caban gris-bleu, dunes,

horizons ; comme il l'aime, et alors comme il l'admire d'être :

Poète trop senti pour être poétique.

Ce fut l'art de Corbière. Pas de couchants, pas de poésie de la mer, pas de ciels, pas de spleens pantoumés. Nous sommes tous poétiques, nous avons beau faire, nous montrons toujours un bout du panache azur : lui n'est pas de chez nous, c'est un insaisissable et boucané corsaire hardi à la course. — Il adore le mot « contumace », on le lui surprend à plusieurs endroits, quand il veut frapper un coup et tout dire d'un mot — contumace... contumace... vivre par contumace... poëte contumace.., artiste de proie...



Toujours sec, insaisissable, épave, sans cœur de chic.

Quand il parle des matelots bien qu'il s'acharne sur leur rude coque comme on n'en fait plus, leur vie de forbans (le vieux d'autrefois qui mangeait de l'anglais), de lupanar, de goëlands, mettant tous les terriens dans le même sac, il devient parfois romance, très-romance, mobile breton.

C'est raconté avec une prodigieuse épuration ; (Bitor), c'est condensé, ça pétille, tout est à prendre, la rime ne compte pas comme rime, on ne la

sent pas. — Il fait de la peine à voir compter ses syllabes, alterner ses distiques par masculines et féminines, scander ses césures. Que n'a-t-il fait cela en prose c'est impossible à chanter, ce texte.



La plus fine, la plus ténue, la plus pure partie comme art : *Rondels pour après* ; de fines mauves pâle filigranées d'ironie sur un ton posthume.

Biographie

Mais il fut flottant mon berceau.
Fait comme le nid de l'oiseau
Qui couve ses œufs sur la houle,
Mon lit d'amour fut un hamac
Et pour tantôt j'espère un sac
Lesté d'un bon caillou qui roule.



Fragment sur Mallarmé. — L'Inconscient ; le principe, après l'effort, l'apothéose de la conscience artistique parnassienne se consolant dans des protestations bouddhiques, le principe en poésie du bégaiement, de l'en allé.

Chez M. Mallarmé, contemporain des Parnassiens à facture raisonnée et du premier engouement de la poésie faisant de la psychologie descriptive et didactique (Sully-Prudhomme, Bourget), ce n'est pas le

bégaiement de l'enfant qui a mal, mais le *Sage qui divague* ; — ce n'est jamais une divagation d'images comme dans le rêve et l'extase inconsciente, c'est-à-dire de sentiments exprimés avec l'immédiat de l'enfant qui n'a à sa disposition que le répertoire de ses besoins, mais de la divagation *raisonneuse*. Sa technique est également *raisonnée*, consciente et l'on voit souvent qu'elle n'est pas de premier jet.

Toujours concret, jamais impalpable.



Fragment sur Rimbaud. — Rimbaud, fleur hâtive et absolue sans avant ni après. — Jamais de strophes, de facture, de rimes. Tout est dans la richesse inouïe du pouvoir de confession, et l'inépuisable imprévu des images toujours adéquates. Dans ce sens il est le *seul isomère* de Baudelaire.

Ce n'est qu'à la troisième lecture qu'on se dit : Tiens, mais ce sont des quatrains quelconques, des rimes platement alternées, les rimes ne sont ni riches ni pauvres ; nul effet de césures, nulle combinaisons de féminines et de masculines.

Le genre somnambule : divagation d'un cœur magnétisé par la paresse, l'été, l'ennui, une digestion copieuse.

On peut hardiment l'avouer : Une poésie n'est pas un sentiment que l'on communique tel que conçu

avant la plume. Avouons le petit bonheur de la rime, et les déviations occasionnées par les trouvailles, la symphonie imprévue vient escorter le *motif*; tout comme un peintre est amené là — à ce gris perle à propos de bottes, à ce géranium sans nécessité, de l'humeur de la mise en œuvre de son motif ; tel le musicien avec ses harmonies qui ont l'air parasites.



Fragment sur Hugo (*La fin de Satan*). — L'ennui de ces périodiques pavés roulés du Sinaï coutumier, trois cents cinquante pages de gros papier, en gros caractères — tout en vers — et cet air. Il n'y a pas de raison pour que ça finisse. L'orgue continue tant que la partition de la matière visible est ouverte à ses yeux de vivant et tant qu'il y a du vent pour les tuyaux.

C'est la strophe, et le vers, et la rime et les césures de *La Légende des Siècles*, disciplinés et aisés. Et à presque tous les tournants de page, faisant oublier un peu le parasitisme des adjectifs, les tortils de fantaisies techniques des *Chansons des rues et des bois*.

Je me rappelle un mot de M. Mallarmé : Hugo se mettant tous les matins à l'orgue au sortir du lit, comme le grand Bach qui entassa partitions sur

partitions sans se préoccuper de conséquences autres.

C'est la Bastille, la liberté et les divagations humanitaires. (Quelle corvée !)

Mais aussi des pièces de restitution (faisant assurément toute la partie intitulée Jésus-Christ, parties de *la Légende des Siècles*), qui seront immortelles comme l'Art. Ça manque de crispation, de méditation sensible.

C'est tout le temps une frise en défilé de visions dans une atmosphère égale et suffocante d'apothéose.

Le Cantique de Bethphagé suffirait pour sa gloire de poète.

Écoutez un peu parler l'amante :

> Elle dormait...
> On ne la voit pas femme... (V. 155)

Puis la jeune fille :

> Par l'ouverture de ma porte... (157)
> S'il savait à quel point... (161)

Lisez toute la restitution des jours où se promenait le Christ, de l'aventure de ce dernier. Puis feuilletez les mosaïques patientes de *Herodias*, *saint Julien*, *saint Antoine* et voyez comme Flaubert est pénible. Ça va parce que c'est de la prose et que la sienne est encore seule en ce genre.

Mais songez à ces livres mis en vers par un poète équivalent au prosateur Flaubert. Ce serait décidément honorablement pauvre.

Hugo. — On se lassait d'entendre appeler Aristide, le Juste.

CRITIQUE D'ART

L'IMPRESSIONNISME

Origine physiologique de l'impressionnisme. — Le préjugé du dessin. — Étant admis que, si l'œuvre picturale relève du cerveau, de l'âme, elle ne le fait qu'au moyen de l'œil et que l'œil est donc d'abord tout comme l'oreille en musique, l'Impressionniste est un peintre moderniste qui, doué d'une sensibilité d'œil hors du commun, oubliant les tableaux amassés par les siècles dans les musées, oubliant l'éducation optique de l'école (dessin et perspective, coloris), à force de vivre et de voir franchement et primitivement dans les spectacles lumineux en plein air, c'est-à-dire hors de l'atelier éclairé à 45°, que ce soit la rue, la campagne, les intérieurs, est parvenu à se refaire un œil naturel,

à voir naturellement et à peindre naïvement comme il voit. Je m'explique :

En laissant de côté les deux illusions d'art, les deux critériums sur lesquels ont radoté les *esthéticiens* : tantôt le *Beau absolu*, tantôt le *Goût absolu humain*, il y a trois illusions invincibles dont les techniciens de la peinture ont toujours vécu : *le dessin*, *la perspective*, *l'éclairage d'atelier*. A ces trois secondes natures par habitude correspondent les trois évolutions qui constituent la formule impressionniste : les formes obtenues non par le dessin-contour mais uniquement par les vibrations et les contrastes de la couleur ; la perspective théorique remplacée par la perspective naturelle des vibrations et des contrastes des couleurs ; l'éclairage d'atelier, c'est-à-dire le tableau peint, qu'il représente la rue, la campagne, un salon éclairé, dans le jour égal de l'atelier et travaillé à toute heure, remplacé par le plein air, c'est-à-dire le tableau fait devant son objet, si impraticable soit-il et dans le temps le plus court possible, vu les variations rapides de l'éclairage des choses. Nous allons voir ces trois points, ces trois procédés de langues mortes, comme pour faciliter, en le démontant un devoir d'écolier, remplacés par l'unique ressource des jeux de la lumière, la Vie.

Le dessin est un vieux et vivace préjugé dont l'origine doit être cherchée dans les premières

expériences des sensations humaines. Primitivement l'œil, ne connaissant que la lumière blanche, avec ses ombres indécomposées, par conséquent, point aidé dans ses expériences par la ressource des colorations discernantes, s'aida des expériences tactiles. Alors, par des associations habituelles d'aide mutuel et ensuite par hérédité des modifications acquises entre la faculté des organes tactiles et celle de l'organe visuel, le sens des formes a passé des doigts dans l'œil. Les formes arrêtées ne relèvent pas primitivement de l'œil et l'œil par succession et raffinement en a tiré pour la commodité de son expérience le sens des contours nets ; et de là cette illusion enfantine de la traduction de la réalité vivante et sans plans par le dessin-contour et de la perspective dessinée.

Essentiellement l'œil ne doit connaître que les vibrations lumineuses, comme le nerf acoustique ne connaît que les vibrations sonores. C'est parce que l'œil, après avoir commencé par s'approprier, raffiner et systématiser les facultés tactiles a vécu et s'est instruit, s'est entretenu dans l'illusion par les siècles d'œuvres dessinées que son évolution comme organe des vibrations lumineuses s'est si retardée relativement à celle de l'oreille par exemple, et est encore dans la couleur une intelligence rudimentaire, et que tandis que l'oreille en général analyse aisément les harmoniques, comme un prisme

auditif, l'œil voit synthétiquement et grossièrement seulement la lumière et n'a que de vagues pouvoirs de la décomposer dans les spectacles de la nature malgré ses trois fibrilles de Young qui sont les facettes du prisme. Donc un œil naturel (ou raffiné puisque, pour cet organe, avant d'aller, il faut redevenir primitif en se débarrassant des illusions tactiles), un œil naturel oublie les illusions tactiles et sa commode langue morte : le dessin-contour et n'agit que dans sa faculté de sensibilité prismatique. Il arrive à voir la réalité dans l'atmosphère vivante des formes, décomposée, réfractée, réfléchie par les êtres et les choses, en incessantes variations. Telle est cette première caractéristique de l'œil impressionniste.



L'ŒIL ACADÉMIQUE ET L'ŒIL IMPRESSIONNISTE. — POLYPHONIE DES COULEURS. — Dans un paysage baigné de lumière, dans lequel les êtres se modèlent comme des grisailles colorées, où l'académique ne voit que la lumière blanche, à l'état épandu, l'impressionniste la voit baignant tout non de morte blancheur, mais de mille combats vibrants, de riches décompositions prismatiques. Où l'académique ne voit que le dessin extérieur enfermant le modelé, il voit les réelles lignes vivantes sans forme géométrique mais bâties de mille touches irrégulières qui,

de loin, établissent la vie. Où l'académique voit les choses se plaçant à leurs plans respectifs réguliers selon une carcasse réductible à un pur dessin théorique, il voit la perspective établie par les mille riens de tons et de touches, par les variétés d'états d'air suivant leur plan non immobile mais remuant.

En somme l'œil impressionniste est dans l'évolution humaine l'œil le plus avancé, celui qui jusqu'ici a saisi et a rendu les combinaisons de nuances les plus compliquées connues.

L'impressionniste voit et rend la nature telle qu'elle est, c'est-à-dire uniquement en vibrations colorées. Ni dessin, ni lumière, ni modelé, ni perspective, ni clair-obscur, ces classifications enfantines : tout cela se résout en réalité en vibrations colorées et doit être obtenu sur la toile uniquement par vibrations colorées.

Dans cette petite et étroite exposition de chez Guslitt, la formule est sensible surtout dans le Monet... et le Pissarro... où tout est obtenu par mille touches menues dansantes en tout sens comme des pailles de couleurs — en concurrence vitale pour l'impression d'ensemble. Plus de mélodie isolée, le tout est une symphonie qui est la vie vivante et variante, comme « les voix de la forêt » des théories de Wagner en concurrence vitale pour la grande voix de la forêt, comme l'Inconscient, loi du monde, est la grande voix

mélodique, résultante de la symphonie des consciences de races et d'individus. Tel est le principe de l'école du plein-air impressionniste. Et l'œil du maître sera celui qui discernera et rendra les dégradations, les décompositions les plus sensibles, cela sur une simple toile plane. Ce principe a été, non systématiquement, mais par génie appliqué en poésie et dans le roman chez nous.



Fausse éducation de nos yeux. — Or chacun sait que nous ne voyons pas les couleurs de la palette en elles-mêmes, mais selon les illusions correspondantes à l'éducation que nous ont donnée les *tableaux* des siècles, et avant tout pour la lumière que peut nous donner la palette. (Comparez photométriquement le soleil le plus éblouissant de Turner à la flamme de la plus triste chandelle.) Le jugement reflexe d'une convention harmonique innée pour ainsi dire se fait entre la sensation visuelle du paysage et la sensation des ressources étalées sur la palette. C'est la langue proportionnelle du peintre, qu'il enrichit proportionnellement à la richesse du développement de sa sensibilité optique. De même pour les grandeurs et la perspective. Oserai-je dire qu'en ce sens la palette du peintre est à la lumière réelle et à ses jeux en cou-

leur sur les réalités réfléchissantes et réfractantes, ce que la perspective sur une toile plane est à la profondeur et aux plans réels de la réalité dans l'espace ? Ces deux conventions sont les ressources du peintre.



Mobilité du paysage et mobilité des impressions du peintre. — Critiques qui codifiez le beau et guidez l'art, voici un peintre qui vient planter son chevalet devant un paysage assez stable comme lumière, un état d'après-midi, par exemple. Supposons qu'au lieu de peindre son paysage en plusieurs séances, il a le bon sens d'en établir la vie de tons en *quinze minutes*, c'est-à-dire qu'il est impressionniste. Il arrive là avec sa sensibilité d'optique propre. Cette sensibilité est à cette heure, selon les états fatiguants ou ménageants qu'il vient de traverser, éblouie ou en éveil, et ce n'est pas la sensibilité d'un seul organe, mais les trois sensibilités en concurrence vitale des trois fébriles de Young. Dans ces quinze minutes l'éclairage du paysage : le ciel vivant, les terrains, les verdures, tout cela dans le réseau immatériel de la riche atmosphère avec la vie incessamment ondulatoire de ses corpuscules invisibles réfléchissants ou réfractants, l'éclairage du paysage a infiniment varié, a vécu en un mot.

Dans ces quinze minutes, la sensibilité optique du peintre a varié et revarié, a été bouleversée dans son appréciation de la constance proportionnelle et de la relativité des tons du paysage entre eux. Impondérables fusions de tons, contrariétés de perceptions, distractions inappréciables, subordinations et dominations, variations de la puissance de réaction des trois fébriles optiques entre elles et au dehors, combats infinis et infinitésimaux.

Un exemple entre des milliards. Je vois tel violet, j'abaisse mes yeux vers ma palette pour l'y combiner, mon œil est involontairement tiré par la blancheur de ma manchette ; mon œil a changé, mon violet en souffre, etc., etc...

De sorte qu'en définitive, même en ne restant que quinze minutes devant un paysage, l'œuvre ne sera jamais l'équivalent de la réalité fugitive, mais le compte-rendu d'une certaine sensibilité optique sans identique à un moment qui ne se reproduira plus identique chez cet individu, sous l'excitation d'un paysage à un moment de sa vie lumineuse qui n'aura plus l'état identique de ce moment.

Notez en gros trois périodes d'état devant un paysage : l'acuité croissante de la sensibilité optique sous l'excitation de ce spectacle nouveau, le summum d'acuité, puis la décroissance de la fatigue nerveuse.

Ajoutez l'atmosphère infiniment variable de la meilleure galerie où sera exposée cette toile, la

vie minutieuse et quotidienne des tons de cette toile s'usant et se combattant. Et enfin pour les spectateurs autant de sensibilités sans identique et chez chacun d'eux l'infini des moments uniques des sensibilités.

L'objet et le sujet sont donc irrémédiablement mouvants, insaisissables et insaisissants. Les éclairs d'identité entre le sujet et l'objet, c'est le propre du génie. Chercher à codifier les éclairs est une plaisanterie d'école.



Double illusion du beau absolu et de l'homme absolu. — Innombrables claviers humains. — La vieille esthétique a radoté alternativement sur ces deux illusions : le Beau absolu, objectif — l'homme absolu, subjectif, le Goût.

On a aujourd'hui un sentiment plus exact de la Vie en nous et hors de nous.

Chaque homme est selon son moment dans le temps, son milieu de race et de condition sociale, son moment d'évolution individuelle, un certain clavier sur lequel le monde extérieur joue d'une certaine façon. Mon clavier est perpétuellement changeant et il n'y en a pas un autre identique au mien. Tous les claviers sont légitimes.

De même, le monde extérieur est une symphonie perpétuellement changeante (la loi de Feschner,

la perception des différences décroissant en raison inverse des intensités).

Les arts optiques relèvent de l'œil et uniquement de l'œil.

Il n'y a pas au monde deux yeux identiques comme organe et comme faculté.

Tous nos organes sont en concurrence vitale : chez le peintre l'œil domine, chez le musicien l'oreille, chez le métaphysicien certaine faculté, etc...

L'œil le plus digne d'admiration est celui qui est allé le plus loin dans l'évolution de cet organe, et par conséquent la peinture la plus admirable sera, non pas celle où il y aura ces chimères d'écoles : « la beauté hellénique », « le coloris vénitien », « la pensée de Cornélius », etc., mais bien celle qui révèlera cet œil par le raffiné de ses nuances ou le compliqué de ses lignes.

L'état le plus favorable à la liberté de cette évolution est la suppression des écoles, des jurés, des médailles, ces meubles enfantins, du patronage de l'État, du parasitisme des critiques d'art sans œil ; le dilettantisme nihiliste, l'anarchie ouverte à toutes les influences, telle qu'elle règne parmi les artistes français en ce moment : « Laissez faire, laissez passer ». Au-dessus de l'humanité, la Loi suit son développement réflexe et l'Inconscient souffle où il veut.

★

DÉFINITION DU PLEIN-AIR. — Le plein-air, formule qui servit d'abord et surtout aux paysagistes de l'école de Barbizon (village près de la forêt de Fontainebleau), ne signifie pas cela. Ce plein-air des paysagistes impressionnistes, il commande leur peinture entière et signifie la peinture des êtres ou des choses dans leur atmosphère : paysage, salons à la bougie ou simples intérieurs, rues, coulisses éclairées au gaz, usines, halles, hôpitaux, etc.



EXPLICATION DES APPARENTES EXAGÉRATIONS IMPRESSIONNISTES. — L'œil commun du public et de la critique non artiste, élevé à voir la réalité dans des harmonies établies et fixées par la foule de ses peintres médiocres comme œil, cet œil n'a aucun droit contre ces yeux aigus d'artistes qui, plus sensibles aux variations lumineuses en noteront naturellement sur leur toile des nuances, des rapports de nuances rares, imprévus, inconnus qui feront crier les aveugles à l'excentricité voulue, et même dût-on faire la part de l'incohérence d'un œil naturellement, volontairement si l'on veut, exaspéré dans la hâte de ces œuvres d'impressions notées dans la toute première ivresse sensorielle d'une réalité déjà choisie rare et imprévue, tout cela, la langue de la palette par rapport à la réalité étant

une langue conventionnelle et susceptible d'assaisonnements nouveaux, tout cela n'est-il pas plus artiste, plus vivant et par conséquent plus fécond pour l'avenir que les tristes et immuables recettes des coloris académiques ?



Programme des peintres futurs. — Le groupe de peintres, les plus vivants, les plus audacieux qu'on ait jamais vus, et les plus sincères (ils vivent dans les risées ou l'indifférence, c'est-à-dire presque dans la misère), avec la voix d'une certaine presse en minorité, demande que l'État cesse de s'occuper de l'art, qu'on vende l'École de Rome (villa Médicis), qu'on ferme l'Institut, qu'il n'y ait plus de médaille ou autre récompense, que les artistes vivent dans l'anarchie, qui est la vie, qui est chacun laissé à ses propres forces et non annihilé ou entravé par l'enseignement académique vivant du passé. Plus de beau officiel, le public sans guide apprendra à voir par lui-même et ira naturellement aux peintres qui l'intéressent d'une façon moderne, vivante, et non grecque ou renaissance. Pas plus de salons officiels et de médailles qu'il n'y en a pour les littérateurs. De même que ceux-ci travaillent par eux-mêmes et cherchent à placer leur œuvre aux vitrines des éditeurs, de même ils travailleront

à leur goût et chercheront à placer aux vitrines des marchands de tableaux. Ce sera leur salon.



Les cadres en rapport avec l'œuvre. — Les expositions d'indépendants ont substitué la variété intelligente et raffinée des cadres de fantaisie au perpétuel cadre doré à moulures faisant partie du magasin des poncifs académiques. Un paysage vert soleil, une page blonde d'hiver, un intérieur papillotant de lustres et de toilettes exigent des cadres différents que leurs auteurs respectifs sauront seuls confectionner, comme une femme sait mieux que personne quelles nuances d'étoffes et quelles poudres, et quelles tentures de boudoir feront valoir son teint, l'expression de son visage, ses manières. Nous avons vu des cadres plats, blancs, rose-pâle, verts, jaune jonquille, d'autres bariolés à outrance de mille tons et de mille façons. Cette mode a eu son contre-coup dans les salons officiels, mais n'y a produit que nouveautés bourgeoises, genre peluche et autres.

NOTES D'ESTHÉTIQUE

La statuaire immortelle. — « Le règne de la statuaire est fini — dit M. Renan avec ce dilettantisme olympien qui le fait juger de tout d'un mot charmant, tuer le roman en répondant à Cherbuliez, etc. — du jour où l'on cesse d'aller à demi-nu. »

Non, nos artistes ne sont pas plus près d'épuiser les combinaisons de tons et de lignes que Wagner les combinaisons harmoniques. Le nu est-il toute la sculpture ? Et cela étant, le nu d'une grisette déformée par le métier ou le nu grêle d'un Donatello, n'est-il pas aussi intéressant que celui de la Diane chasseresse ? Et l'habillé moderne n'est-il pas transportant de promesses en art et en sculpture ? Et les bustes des Césars de la décadence (voir Taine), si congénères des nôtres ne sont-ils pas aussi intéressants que les têtes des Niobides ?

★

Polychromie. — Certainement vous êtes autorisés à ne pas tenir compte de la monochromie quelconque de la matière employée, marbre, bronze, terre cuite. Un Ethiopien ou un Peau-Rouge taillé dans un carrare immaculé, une nymphe pâle coulée en bronze vert-de-gris, un ours en terre cuite rouge ont leur conventionnelle raison d'être et leur agrément, tout comme un couchant incendié, un bouquet, etc., dans la monochromie d'une gravure. Mais de même qu'au-dessus d'une scène reproduite en gravure je mets cette même scène reproduite avec toute sa vie de tons et de valeurs dans l'atmosphère, etc., autant je mets au-dessus d'un buste en marbre ou en bronze, ce buste, en cire par exemple, avec les yeux bleus ou noirs, des lèvres rouges ou exsangues, les cheveux et la parure, etc.



Fureur génésique de l'art. — La force transcendante qui pousse Beethoven à chanter, Delacroix à chercher des tons, Baudelaire à fouiller sa langue, Hugo à être énorme, Darwin à constater la sélection naturelle, et celle qui pousse Pasteur, Berthelot à chercher, Gœthe à deviner les fleurs, Cuvier à reconstituer des fossiles : — la même qui pousse l'araignée à faire sa toile et, si on la déchire, la faire et la refaire jusqu'à épuisement, comme

l'amour, l'éréthisme mental ou de l'œil, la fureur génésique d'art.



L'INCONSCIENT EN ART. — Selon Renan, l'art, ce produit spontané des premiers âges humains, tombera peu comme tout le reste de la catégorie de l'instinct dans la catégorie de la réflexion. (Ces enfants prodiges, mathématiciens, perdant leur faculté instinctive dès qu'on leur *apprend* les mathématiques.)

C'est ne pas comprendre le mot instinct. Et ces deux catégories ne sont pas plus successives que celles des états successifs de l'humanité selon Auguste Comte : pas plus que la médecine ne tuera l'amour ; la sociologie, l'amour de la patrie ; la loi de la concurrence vitale, la charité et le dévouement ; pas plus que l'astronomie exacte, l'infini céleste ; et la géologie, le sentiment du sol, — mille fois au contraire. Dans l'art il y aura toujours, comme toujours il y eut, instinct et réflexion, inconscience inspiratrice, divinatoire et conscience ou science. Non seulement l'art n'est pas en voie de tomber dans la stérile et froide catégorie de la réflexion, mais même la science, la science la plus expérimentale n'y est et n'y sera. Dans la science comme dans toutes les voies humaines vers l'Idéal, il y a l'instinct et la réflexion, l'Inconscient et le

savoir. Si vous croyez que Claude Bernard par exemple n'a eu rien à voir avec l'instinct, l'Inconscient !

Cette confusion de M. Renan vient de sa marotte : la Science, le savant à part et au-dessus du reste qui n'est que son « terreau » ; l'aristocrate des temps futurs ; — comme si ces distinctions répondaient à rien de divin. Il y a l'être qui sait, qui est en avant. Et celui-là c'est aussi bien aujourd'hui les impressionnistes chercheurs de tons rares, que MM. Berthelot, Marcel Deprez, etc. Le premier homme de la Renaissance ne fut-il pas un artiste, Léonard de Vinci, comme autrefois ces fils sacrés de l'Inconscient, Héraclite, Lucrèce ?

M. Renan voit autour de lui la mort de la poésie et de l'art, parce que nul artiste ou poète contemporain ne lui semble porter la marque du génie, ou que du moins, songeant à la foule des génies passés en ces genres, il voit la science submerger et glacer les velléités pour l'avenir. Le génie — aussi réflexe chez l'artiste de sentiment que chez l'homme de science — le bon vieux mot, inspiration chez l'artiste comme chez le chimiste, c'est l'Immortel Inconscient ; chez l'artiste, chez le métaphysicien, le mystique, le nihiliste russe (apôtre illuminé, Tourgueneff), chez le savant l'hypothèse. *L'hypothèse* sacrée, mère féconde de tout déterminisme, l'inspiration chez le poète, le musi-

cien, toujours l'éclair, l'éclair ! L'instinct est en tout et partout, c'est lui qui, aspirant par nos milliers de cœurs aspirants, mène l'univers.



Le vêtement. — Taine : Esthétique : « Il est clair que l'habit à la mode est un caractère fort secondaire ; il change tous les deux ans ou tout au moins tous les dix ans. Il en est de même du vêtement pris en général, c'est un dehors et un décor, on peut l'ôter en un tour de main ». — Et après ? c'est un *dehors*, ce dehors m'importe à moi, peintre, autant que votre dedans, psychologue. Puis, ce dehors, ce décor (même en notre temps submergé, paralysé par la confection, c'est la physionomie, le geste, le beau, l'intéressant de mes personnages (V. Taine, *Italie*, sur le pantalon et le corset). Il y a des façons de porter ce costume quel qu'il soit, toutes les modes se valant. On peut l'ôter en un tour de main ? Où prenez-vous le tour de main ? Je vois des gens habillés avec d'infinies nuances selon le rang, la pose, le caractère individuel, l'heure, l'occupation. Je ne vois que des gens habillés. La toilette qu'on ôte en un tour de main est aussi précieuse que celle qu'on se greffe, la coupe de la barbe, des cheveux ; le soin des ongles et des pieds, la toilette de la peau, la toilette du geste, les manières, l'allure sont une toilette aussi.

Une bonne aquarelle d'Eugène Lami, un salon de Nittis, tous les Hollandais, un bar de Manet, m'intéressent autant, moi, cœur humain à œil d'artiste, autant qu'une fête de Véronèse ou toute autre œuvre où il y a plus souci du corps humain dans ses « *caractères stables.* »



Variété de l'idéal. — « Les puissances souveraines de la nature s'expriment par les chefs-d'œuvre de l'art ». (Taine). Eh bien non ! que devient votre idéal devant les merveilles des arts chinois et japonais ? devant des tapis persans ? Répond-il à quelque chose en architecture devant le Parthénon, Notre-Dame, les Halles centrales ? Les puissances souveraines de la nature nous ordonnent-elles de préférer un paysage stable du Poussin ou d'Aligny ou de Troyon à une impression qui a duré dix minutes dans le temps éternel par Claude Monet ? Le plus beau ciel sera le plus stable, — c'est-à-dire ??… Le premier objet de l'univers, le *soleil* est-il pour moi, être éphémère, plus intéressant que le regard de l'éternelle femme aimée ? (Et appliquée à la poésie, une rêverie de Shelley, un sonnet de Baudelaire sont inférieurs à Virgile, à Pindare ?).

Pas de milieu. Se hausser jusqu'au génie fatal et imperturbable — ou être intéressant comme la mode, c'est-à-dire *chercheur* pour l'évolution.

Ensuite qu'a à voir « le caractère bienfaisant par excellence, l'amour de l'humanité » avec un riche tapis, un vitrail, la *Léda* du Corrège, même la *pièce de cent florins* de Rembrandt?

« L'œuvre qui exprime un caractère bienfaisant est supérieure à l'œuvre qui exprime un caractère malfaisant. »

Eh bien, en art, non. C'est tout un, c'est égal. Je prends même l'antipode de votre caractère bienfaisant : la *mort* en elle-même, sans espoir ni contrastes philosophiques, est-elle au plus bas degré d'art ? Et Néron, être *anti-social*, vibrion, microbe monstrueux, avait raison de dire *qualis artifex pereo !* En art il s'agit d'être intéressant. Les coulisses de l'Opéra sont plus artistes que tous les phalanstères rêvés par Fourier. La morale n'a rien à voir avec l'art pur pas plus qu'avec l'amour pur.

Une vieille civilisation décadente, l'humanité de Balzac, l'art japonais, les gladiateurs de Rome, Messaline, est-ce moins intéressant en art qu'une civilisation équilibrée, le siècle de Périclès...?

Moi créature éphémère, un éphémère m'intéresse plus qu'un héros absolu, de même que moi, homme habillé, une créature en toilette éphémère m'intéresse plus qu'un modèle nu sculptural. Pour moi, humain, créature incomplète et éphémère, un impassible ravagé comme Leconte de Lisle, un corrompu nostalgique se débattant dans le fini, est

plus intéressant — est plus mon frère — que Tiberge et tous les Desgenais. Les uns sont des hypertrophiés, les autres des châtrés, parce que jamais, Dieu en est témoin, la pauvre humanité n'a produit un *héros pur*, et que tous ceux qu'on nous cite dans l'antiquité sont des créatures comme nous, cristallisées en légendes, — ni Bouddha, ni Socrate, ni Marc-Aurèle, — je voudrais bien connaître leur vie quotidienne.

Les êtres comme les civilisations hypertrophiés sont plus intéressants que les êtres, les civilisations équilibrés. Il s'agit de n'être pas médiocre. Il faut être un nouveau. Oui, le degré de bienfaisance est un critérium en morale, non en art, l'artiste étant un solitaire, un hypertrophié, de Shakespeare à Michel-Ange.

« Le corps florissant, équilibré, la santé intacte ». Pourquoi voulez-vous que le jeune περιδοτγος de Praxitèle m'intéresse plus que le moine en bois d'Alonzo Cano ou telle statue douloureuse du XIe siècle, ou telle monstrueusement hypertrophiée mosaïque byzantine de Saint-Marc, ou la Bethsabé de Rembrandt, ou une danseuse déjetée par les jetés de Degas ? « Le type naturel », où le prenez-vous ? Vous êtes en train de voir que la créature va hardiment à être purement cérébrale, anti-naturelle, et que cela s'accommode parfaitement avec la concurrence vitale et la sélection naturelle.

La civilisation nous détraque, plus d'équilibre, contre nature, soit. Mais cela ne nous regarde pas. L'Inconscient souffle où il veut et comme il veut, laissez le faire et brodons nos arts sur ses étapes.

Tout m'intéresse, car je m'incline pieusement devant l'Inconscient, le corps sans âme païen, l'âme sans corps du moyen âge, et le détraquement corps et âme d'aujourd'hui, et les pantins japonais ni corps ni âme.

Taine : « En résumé, le beau c'est la santé ». — Où prenez-vous la santé ? Apprenez que l'Inconscient ne connaît pas la maladie.

Après tous ces vivants tableaux d'époque et ces milieux et son esthétique historique, et son dilettantisme, M. Taine en revient au despotique idéal d'harmonie des spiritualistes, quoique par des chemins plus vivants et plus modernes, le tout coloré d'admiration pour « l'animal humain », avec tout le luxe des ressources d'érudition vivante et d'histoire naturelle, l'autorité de la lucidité, de la modestie et de l'éloquence simple et systématique et désintéressée, — dictatoriale.

Le tort de Taine est de dire qu'en dehors du nu équilibré, « corps parfait et âme parfaite », il y a infériorité, ou, quand le laid va jusqu'au génie, c'est littéraire plutôt que plastique. Pas du tout. Votre tort est de chercher par des voies morales, littéraires, spiritualistes, l'idéal plastique. Et abou-

tissant au même résultat que Winkelmann : l'antique — vous trouvez que c'est l'athlète de la vie grecque. Cherchez-le au contraire par les voies du plaisir de l'œil et on arrive à voir qu'il n'est pas d'idéal absolu mais relatif. Un ivoire japonais, une orfèvrerie de Cellini, un pied-bot de Velasquez, la Bethsabé de Rembrandt, un tapis persan, un nocturne de Whistler donnent un plaisir artistique à mon œil, en dehors de tout attrait archéologique, littéraire, ou de rareté. C'est vous qui faites entrer dans vos appréciations des éléments littéraires, en admirant les petits Flamands « pour leur art de manifester l'essentiel d'une race et d'un siècle ». En outre, M. Taine admire les petits Hollandais parce que ce sont des bourgeois contents de vivre, point excentriques, point hypertrophiés. Eh bien, ces petits Hollandais ont fait de la peinture littéraire de bourgeois médiocres, sans génie (génie, élu de l'Inconscient). Les Ombriens manifestent aussi le caractère d'une race, d'une époque, mais avec un génie douloureux comme Rembrandt, Prudhon, Delacroix, de l'origine desquels il n'y a pas à douter, comme Shakespeare, Balzac, Dante.

Le Beau idéal et les œuvres belles en littérature, philosophie (systèmes), poésie, morale, peinture, sculpture et la hiérarchie des genres — tout cela est une légende d'esprits médiocres et perpétués par l'autorité des médiocres. Les médiocres ont

toujours fait autorité car tout État, étant par intérêt conservateur, a toujours donné l'autorité aux médiocres, aux conservateurs.



Spasme de l'œil. — De la peinture sans spasme de l'œil, c'est pour moi de l'amour platonique, céladonique, châtré — un amour non localisé.



Mirage personnel de l'univers. — Selon la formule de Bourget, chaque sensibilité extraordinaire a son mirage personnel de l'univers. Cela s'applique au philosophe (principe, essence, solution des choses), à l'artiste optique (un certain sentiment et une certaine excitabilité devant la couleur et les formes des choses et des êtres), au musicien (symphoniste ou mélodiste, etc...), au poète (telle ou telle habitude de rêves). Et d'abord et pour tous, optimisme ou pessimisme. Par là devra être expliqué le sortilège de toute la variété des œuvres d'art.

Cette esthétique ne sort pas du monde classique, de l'âme classique.

Comment s'est passée notre puberté (corps et imagination), tout est là, tout vient de là.

Il y a une heure de nos quinze ans d'où dépen-

dra notre caractère, notre mirage personnel de l'univers.

Comme le fait remarquer finement Bourget, c'est comme consolation au pessimisme de cette philosophie ne voyant que la nécessité, et dans la monstruosité de notre décadence, que M. Taine s'accroche à l'équilibre et à la parfaite santé hellénique. Soit. Mais ici la chose a les allures les plus dogmatiques. C'est comme si moi, émancipé des religions, de ce que je trouve des consolations infinies dans *l'Imitation*, je me reconstruisais avec cela toute une foi chrétienne, avec un Dieu personnel, comme Kant a rebâti sur sa table rase avec cette dernière lueur consolante : l'impératif catégorique.



Exclusivisme. — Taine : Tout cela est dans un monde trop étroit, c'est l'antiquité classique et l'Europe classique. Tout l'Orient est laissé de côté (il n'est, il est vrai, pas aussi connu, aussi commode que le monde classique). Nul compte non plus des prodigieuses débauches de la *rêverie moderne*, élixir dernier de ce siècle épique et qu'ignorent M. Taine et tous nos savants et honorés et honorables professeurs d'une honnête sensibilité.

La rêverie artiste de ces quelques poètes trop chats, trop débiles pour être criminels, qui ne sont

ni peintres, ni sculpteurs, ni musiciens, mais dont le cerveau, sorte d'agglomération des cinq sens, sens central, jouit comme l'œil, le doigt, le nerf olfactif, le palais, l'oreille les plus raffinés. Anarchistes, nihilistes — nourris dans l'école critique mais qui en sont sortis et se sont rejetés dans la vie — les seuls êtres qui ne reconnaissent plus aucune discipline ni de conscience ni de santé, ni de société.



L'ART EST TOUTE LA VIE. — Bienfaisance de caractère ! La bienfaisance a-t-elle à voir avec l'art ? N'est-il pas singulier de rappeler à M. Taine que tout était nécessaire ? Peut-être a-t-il conçu cet idéal de santé à l'époque où il annotait pour son livre *l'Intelligence* ces prodigieuses et sinistres confessions d'un névropathe cérébro-cardiaque sur la formation de l'idée du moi (ce petit récit que M. Taine trouve plus instructif qu'un volume métaphysique sur la substance du moi).

Ce principe de santé, de bienfaisance, bon en sculpture, ne répond à rien quand il s'agit d'œuvres colorées. Pas plus que le principe bienfaisant de cette dernière — peut-être la loi physiologique qui fait que le soleil est la nuit et la nuit la mort, que, par conséquent, le *Philosophe* de Rembrandt, au Louvre, nous attriste par la même

loi que le crépuscule attriste les troupeaux qui rentrent — ne répondrait à rien en statuaire ni en musique.

L'art a pu être parfait à l'époque hellénique; mais il a changé de principe et de monde du jour où Antonello de Messine, a apporté le procédé de l'huile en Italie — comme il a changé du jour où Manet a été accouché par les albums japonais — comme il changera du jour où une association de chimistes artistes refera notre palette.

M. Taine le dit lui-même, en art, avec ce principe, les véritables sont Vinci, Michel-Ange, Raphaël, — et, au-dessus, le moment le plus pur de la floraison hellénique. Et bien non, le chef-d'œuvre de la floraison hellénique n'est ni plus ni moins éphémère devant la vie et l'Inconscient que le héros de noblesse morale et de perfection physique d'une estampe de Deveria, — Byron ou Lamartine. L'Antinoüs n'est pas plus beau que le duc de Morny, la Junon de la villa Ludovici, qu'une parisienne d'un pastel de Nittis. Le dandysme, cette beauté de l'être en toilette, la correction de l'homme, l'art de la femme, cela avec nos visages si expressifs, n'est-il pas aussi intéressant, aussi solide, aussi humain, aussi naturel que le nu grec?

Je dirai donc que notre esthétique est étroite, ne se meut que dans le monde classique, ce qui n'est pas toute l'humanité (il n'y a pas de type, il y a la

vie). Ce principe de qui devront relever la poésie humaine depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1884, la beauté des corps, la beauté des organisations morales, la statuaire colorée ou non, la peinture, la céramique, les tissus, la fantaisie, le paysage, la nature morte, l'architecture colorée ou non, la musique, — Taine a le tort de l'aller chercher par des voies plus littéraires qu'optiques, abstraites malgré leur couleur expérimentale : oubliant son réel œil d'artiste, il redevient dans cette investigation platonicien, classique, et arrive (par son importance et sa bienfaisance des caractères stables, le nu grec, l'âme parfaite d'Aristote et par sa convergence d'effets, tous éléments purement arbitraires) à former un idéal d'équilibre humain qui ne tient pas debout, élémentaire, arbitraire, momentané, éphémère, « où la noblesse morale achève la perfection physique », et d'après lequel on classe l'enfance avec ses insuffisances, la floraison avec son équilibre, le déclin avec ses exagérations des écoles et des maîtres. Tandis qu'il est si naturel de dire : le monde des arts humains depuis les premiers jours jusqu'aux nôtres et aussi merveilleusement touffu et inextricable que la vie elle-même ; et votre idéal y est bien vite magnifiquement submergé.

Un peu plus de piété. L'art n'est point un devoir de rhétorique d'écolier, c'est toute la vie, comme

l'amour est tous les amours, et il faut s'en remettre à l'Inconscient dont l'évolution va et se fiche des digues de nos classifications. Et s'il nous est permis, à sa lumière, de hasarder quelques vues d'ensemble, il ne faut pas espérer de juger, de goûter les œuvres contemporaines et du passé que d'une façon infiniment éphémère, en créatures. Littérairement, avec des goûts d'historien, d'antiquaire, nous pouvons être amoureux sincèrement d'un type de femme du passé, Diane chasseresse, l'Antiope, la Joconde, Marie la Sanguinaire, la Muse de Cortone, la Junon de la villa Ludovici ou Mademoiselle de Lespinasse, Mademoiselle Aïssé, ou Poppée, femme de Néron, — mais telle grisette de Paris, telle jeune fille de salon, telle tête de Burne Jones, telle parisienne de Nittis, etc., la jeune fille d'Orphée de Gustave Moreau, — nous fera seule sangloter, nous remuera jusqu'au tréfond de nos entrailles, parce qu'elles sont les sœurs immédiates de notre éphémère, et cela avec son allure d'aujourd'hui, sa coiffure, sa toilette, son regard moderne.

M. Taine pose « un principe qui assigne à chaque œuvre un rang dans l'échelle ». Encore une fois un tapis est une œuvre, une partie de notes est une œuvre, un griffonnage de Rembrandt ou de Degas sont des œuvres. Vous voyez qu'il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

Esthétique classique : où au lieu de chercher

son idéal par les voies de l'*a posteriori*, de l'expérience, à son insu, M. Taine l'a cherché imbu de l'idéal grec *a priori*. De là il a été conduit à ne voir guère l'art que dans la statuaire, le nu, d'où à ne mettre la Renaissance au second rang que parce que sa peinture est encore de la statuaire. Mais la peinture ? Qu'en fait-il ? N'a-t-elle pas voix au chapitre ? Et avec elle ce qu'ignore la statuaire et qui est cependant toute l'optique, toute la peinture d'aujourd'hui et de l'avenir : outre la perspective linéaire et colorée, — les richesses infinies de la perspective atmosphérique, l'air, la physiologie des masses transparentes, perpétuellement ondulatoires, de l'atmosphère avec sa vie prodigieuse de corpuscules disséminés, sympathiques ou antipathiques, à réflexion ou réfraction, et les milliers d'accidents combinés de la direction de la lumière, du levant au couchant d'une journée.

A propos de la décadence de l'art dans les Pays-Bas, M. Taine conclut : « ...dernière preuve de la dépendance qui attache l'originalité individuelle à la vie sociale et proportionne les facultés inventives de l'artiste aux énergies actives de la nation ». — Encore un idéal, un critérium fort arbitraire, et auquel on peut aisément trouver des démentis. Comme l'a fait remarquer Paul Bourget dans sa théorie de la décadence, à propos de Baudelaire : « Si les citoyens d'une décadence sont inférieurs comme

ouvriers de la grandeur d'un pays, ne sont-ils pas très supérieurs comme artistes de l'intérieur de l'âme ? S'ils sont malhabiles à l'action privée ou publique, n'est-ce point qu'ils sont trop habiles à la pensée solitaire ? » Cela est certain, de même que les femmes stériles sont les plus belles, de même que Kant et Newton étaient impuissants. Artistes fort curieux, répondra-t-on, mais artistes de décadence. Mais on sait que cela ne répond à rien au point de vue d'une échelle de beauté.



Réflexions sur l'art égyptien. — Faire au point de vue humain une étude sur l'âme de l'art égyptien dans toutes ses manifestations. A la lumière de ce qui est tout pour un peuple, sa religion, sa foi (c'est-à-dire, son cœur) adressons-nous au cœur égyptien, si triste et si touchant.

Le principe était le cauchemar unique de la mort dans cette vie, le besoin fou de la conjurer : alors : cette lutte sublime contre la mort : embaumement, pyramides, musées, destinés à cacher les momies, hypogées et labyrinthes. Foi sublime, cauchemar comme celui du moyen âge, mais dans un pays et des temps plus lents, qui ne connaissaient pas le Christ, aimaient la beauté, la parure, les cheveux dorés, le ciel bleu, n'étaient pas à l'étroit

comme l'Europe et se mouvaient par périodes lentes et par dynasties vastes comme le désert.

Ah ! ceux qui ont eu le cauchemar de la mort comprendront le pauvre fellah, qui chante trois notes, qui traîne des pierres dans cette vie éphémère pour gagner l'éternité, non selon l'image dilettante de M. Renan (la pierre de la pyramide consciente dans les *Dialogues philosophiques*), mais au sens réel, palpable, criant, payé comptant en bonne espèce humaine ! pour se réveiller dans mille ans avec ma belle figure, ma chair, mes mains, mes cheveux, ma voix, et pour toujours alors. Bouddha croit aussi aux résurrections mais les redoute et y coupe court par le nirvânah, lutte en sens contraire. C'est le même filon oriental, mais plus énervé, plus habitué par des générations de *farniente* sous le mancenillier polyforme (voir Flaubert *Saint-Antoine*). Le fellah, lui, travaille dans cette vie et se reposera dans l'autre.

Et bien ! l'art n'eut qu'un but : tirer des exemplaires du défunt aussi vivant que possible pour décupler les preuves qu'il exista et qu'il est par conséquent sauvé, et, qui sait ? pour détourner peut-être sur ces mannequins les coups jaloux du génie de la pourriture, lui donner le change. Plus il y a d'exemplaires, le plus trompe-l'œil (polychromie, bijoux), plus il y a de chances : de là la folie des rois.

Les admirateurs de l'art égyptien n'ont qu'une idée, pauvres pédants du XIXe siècle, défendre ces œuvres du reproche d'hiératisme. Voyez comme ils sont réalistes, comme c'est modelé ; voyez ces études de genoux dans la Ve dynastie. Quelle vie ! Ces artistes sont aussi forts que vous ; mais ils y mettaient du style et ces œuvres n'ont pas été dépassées ! — Laissez donc. Ils avaient de bien autres préoccupations que de faire du réalisme et de l'art pour l'art ! Ils avaient vu la mort ! toute leur vie, leur royauté, leur enfance, leur naissance, leur civilisation tourne autour de ce puits effarant. O pions dilettantes qui ne travaillez, vous, que pour l'immortalité d'un fauteuil à l'Institut et non pour la résurrection personnelle de la créature ou même celle de l'art égyptien !

Oui, hiératiques et réalistes, sommaires et vivantes. Oui le trompe-l'œil de l'être qui fut *organisé* et la rigidité de la mort (jambes ou bras collés, poses simples ou stéréotypées) tout cela confirme cette idée des exemplaires à tirer du défunt pour dépister la Destruction de nos touchantes personnalités.

Voilà dans quelle foi il faut chercher la source de ce hiératisme qui n'est pas inhabileté technique en contradiction avec le vivant, (d'autres parties voulues vivantes, — les animaux), avec les siècles de latitude que cet art eut pour se perfectionner, avec le reste de sa civilisation.

C'est dans ce voulu de cadavre et non dans l'inhabileté commune à tous les primitifs, inhabileté qui chez ceux-ci (flamands, ombriens, etc.) ne dure jamais plus de trois siècles, tandis qu'ici nous avons à faire à des cinq, six mille ans de civilisation à son apogée. Oui, la phrase de Platon n'est pas en l'air et vient de bonne source, malgré les excuses de ce badaud d'Hérodote.

Le caractère intime et quotidien, fond du cœur du fellah et de la fellahine moderne.

. . . .

Le sculpteur (en même temps scribe et décorateur) est un fonctionnaire sacerdotal et non un artiste, de génie ou non, qui rêve, qui a une personnalité de facture ou d'imagination, qui crée, qui a quelque chose à dire, qui *signerait,* qui ferait mieux que le voisin, comme cela se fait instinctivement ailleurs.

La mort a tout glacé. « La vie est une préparation à la mort. »

Il est une race qui, comme celle-ci est enfermée chez elle dès la plus lointaine antiquité, qui est familiale, sage, patriarcale, souriante, a cet air en enfance, évolue ainsi dans le calme de ses dynasties en famille, par périodes monotones et vastes. C'est la Chine. Mais elle a autrement vu la mort, et dès lors elle vit pour vivre et non pour préparer sa tombe inviolable, se distrait, a des arts.

L'art égyptien est de l'art chinois, mais arrêté dès l'enfance et glacé par la mort. Les deux cœurs sont les mêmes, les temps aussi, le milieu et le reste du monde aussi. Les dynasties coulent dans le même moule de temps. Mais le Chinois est gai comme des oiseaux dans des volières de bambou. Et l'Egyptien s'attelle aux blocs des cataractes en grasillant ses mélopées sur trois notes.



Le saint Jean de Rodin. — Le modèle italien tout nu ; pas une nuance d'intention dans le sens du mangeur de sauterelles. Un saint Jean de Leroux, un nu quelconque, le premier venu, travaillé, bâti ; des rides aux orteils, pour lui uniquement le travail de l'attache de l'épaule gauche et de son coude et du dos tel quel, muscle à muscle, sans recette, sans fini harmonieux ; et la puissance d'attache des cuisses, et la cuisse droite tendue, avec son gonflement énorme, et calé à terre avec ses pieds et non soulevé avec des ailes de marbre, et la poitrine sale, discrète en reflets, du tout pavé de fonderie, comme les marbres d'autour : Mercié, Camon, etc., anémiques, bougie, sans bavure, coiffés, perruqués, satinés, décents, antichambre, alcôve de ramollis, console honnête, pendule distinguée, ombrages chics, virgiliens de Bréda, éphèbes prostitués aux

effets de torse, de bon goût, passés au papier-verre, prêts à s'envoler comme autant de Ganymèdes anémiés, ivoirés par la crême d'amande et la prostitution dans des boudoirs étouffants. Ventres sans tripes, cheveux sans sève, cous sans déglutition, pieds d'anges, peaux sans sueur, épaules sans existence, sans même le poids de l'air, nés à cet âge-là, n'ayant jamais *poussé*, ni nés ni poussés, n'ayant jamais eu d'égratignures, nez inmouchables, bouches sans salive, fesses sans sphincters, fronts uniquement occupés de cette idée : « Est-ce assez ça, hein ? »



Sculpture positiviste, altruiste. — C'est une mauvaise habitude pour les statues des héros de Panthéon de les idéaliser comme tête, drapé, gestes. Ils sont froids, surhumains, point frères ; la foule les sent vaguement faux et n'est point saisie par leur exemple vers les régions héroïques.

Donner son âme suffit et est tout. Il faut le faire ce héros, exact, avec sa physionomie de tous les jours, ses habits de tous les jours et polychrome, pas plus grand que nature ; qu'on oublie son piédestal, qu'on sente le décor quotidien et les petits ennuis, et les petites tribulations, et les petits obstacles humains au génie. Qu'on sente qu'il faisait trois repas par jour, s'achetait des habits,

dormait, se chauffait, avait des intérêts en jeu, etc. Et ce sera alors *l'Exemple* humain, créature, misérable et grand, et à la portée de la foule qu'il encouragera.

Par cette sympathie de la créature humaine dans la concurrence vitale, on arrivera à renouveler humainement toutes les statues allégoriques. Pour toute idéalisation, mettre dans sa physionomie, sans la fausser ou la tendre, *l'âme de son œuvre de héros humain.*

Si insuffisante et drapée de banalité que soit la formule, il n'y en a pas de plus infaillible. Donner l'âme des êtres et des choses telle qu'elle va à votre âme particulière et éphémère d'artiste : l'âme d'une scène historique, ou de rue ou de salon, l'âme d'un portrait, l'âme d'une nature morte d'huîtres, l'âme d'un tronc d'arbre ou d'un terrain d'hiver, l'âme d'un jardin de banlieue ou d'une cheminée d'usine, l'âme d'un torse musclé, l'âme des minutes.

Faire bien, faire caractérisé, faire chrétien, faire païen, faire vivant, faire idéal, faire réel, faire moral, faire suggestif, tout cela se résume à : donner l'âme selon son âme, saisir l'inconscience des êtres et des choses, cellule immortelle et parfum.

Et plus l'âme-sujet est particulière, plus elle dispose d'un métier adéquat à sa particularité, plus il y a du génie.

★

L'esthétique désintéressée. — L'esthétique doit être chose absolument désintéressée et discrète. Qu'elle soit entachée d'un soupçon de conseil aux artistes et elle est stupide. Ce qui dégoûte de philosopher sur l'art — jouissance unique pour elle-même — c'est de penser qu'un artiste peut lire ces spéculations et en être influé si peu que ce soit. Du moment qu'une organisation est née, artiste sinon géniale, elle se suffit.



La toilette, premier des arts. — Faire partir l'esthétique de l'amour.

Aussi le premier des arts sera le plus immédiat à son principe et à son but ; l'art de la toilette de la femme. Nous voyons en effet aussi que c'est le plus riche, celui qui a le plus d'écoles, le plus d'avenir inépuisable, et le moins lent : (l'architecture est lente, la sculpture aussi).



Type de Rembrandt. — Tous les types de Rembrandt ont un air ambigu, nyctalope, d'un riche inquiétant avec cette lèpre de la peau.



Rubens n'est pas réaliste. — Rubens ne voit pas la réalité ni les accents des lignes, ni la réalité des attitudes. Ses gens ne sont jamais réellement campés, réellement assis. C'est décoratif, c'est fête de couleur, ça lui suffit. Il s'est soulagé. Il n'a jamais étudié des rideaux, des hanches, des gorges, des cuisses.



Batisse de Hals. — Celles du Titien. — Le verveux à la Hals bâtit, charpente avec ses touches en même temps qu'il nourrit sur place. Ici (Titien, etc... Velasquez) c'est sans armature de verve. Il n'y a pas eu d'esquisse classique comme un Rubens, ni d'esquisse sur le fait comme dans Hals, mais une vague indication d'abord et là-dessus une pose de menues coulées. On accumule, mais sans pâte toutefois.



Les linges de Van Dick. — Voyez le plus artistique Van Dick : fond arbres, tapisseries chaudes, le travail des collerettes. Le devant de corsage, gaze brune à boutons et fleurs. L'enfant, le bras dans son manteau vert... les mains... les noirs des habits les mains, l'ensemble profond, aisé, chaud, remplissant du bonheur de cuire, de culotter une toile avec des noirs, du goudron, du blanc albumine

frite, des coups de fouet soufflés à un fond vert gras.

Pas du blanc d'argent ces gens-là, de l'albumine recuite.

Ces collerettes, des linges de famille, point neufs et froids, précieux et souples, solides, pas blanchis au chlore, — lessives hollandaises. Ces bonnes têtes de bourgeois libres, naturels, ayant gardé de la grandesse espagnole qui les a tant outragés.



L'art a Munich sous le roi Louis. — L'art qui fleurit sous le roi Louis, à Munich, apparaît une aberration froide et somptueuse du goût national, un épatement des masses, non un besoin d'instinct, de jouissance personnelle de la vie dans ses moindres choses, et d'abord dans l'idéalisation du confortable. Le marbre, sans boiseries (sauf pour les parquets, et encore), le stuc, des statues, des fresques. Pas de tapis, pas de tapisseries, et rien que le strict des meubles, voilà ce que le roi Louis mit sur la carte blanche de M. de..., retour d'Athènes et de Corinthe. C'était de l'emballement à froid. Que pouvaient peindre ou plutôt concevoir, devant cette atmosphère glacée, devant ces murs froids qu'ils étaient chargés par le roi Louis de réchauffer, J. Schnorr avec son cycle de Charlemagne et

Schwanthaler avec son Iliade — les peintures philosophiques et théologiques de Schwanthaler, etc., accouchées aux études de Kreutzer, aux cours de Shelling, aux synthèses de Frédéric Schlégel, à l'Université de Munich, et peut-être aussi un peu inspirées du Prométhée de Quinet, paru depuis deux ans (les symboles d'Hésiode : la terre, les éléments, etc).



Les tapis. — Les tapis destinés à couvrir un plancher, à être mis sous nos pieds. Quels sujets ? Toujours motifs de rosaces, oves, ornements ! Imiter, par exemple, de la verdure, avec sillon, — sillon transversal, oblique d'un ruisseau et, çà et là, touffes d'herbages foulés. Très simples, sans prétentieux reliefs. Et encore, au lieu de ces éternels et froids carrelages géométriques, imiter naïvement et sans point de repère ni bordure une tranche de cour de cloître avec ses pavés carrés et ses interstices de gazon très pauvre.

UN CARNET DE NOTES

Charles Keene. — Négliger les chefs-d'œuvre finis — et analyser intimement les pochades.

La confection, mère du dessin impersonnel des silhouettes costumées de Grévin, etc. Gavarni également, quoique moins, ne fut qu'un moule à mode.

Le seul qui dans ses sortes de croquis de mœurs volants ait fait profond, âpre, serré, est l'Anglais Charles Keene (*Pictures of Master Punch*).

La plume est grosse, point élégante et envolée, on dirait que c'est timide et tâtonnant ; regardez comme c'est souple et savant.

Les pieds, les coiffures, les pantalons, les habits, des dessins de main d'une anatomie à la Daumier, des visages travaillés et spéciaux.

Ce qui fait le désespoir des vrais artistes, c'est ces génies à la plume inélégante et subtile sans le paraître. C'est du dessin en sabots, du dessin de percheron ; la plume est grosse, elle crache, elle est inexperte aux jolies hachures calligraphiques, aux profils enlevés d'un trait, au dessin d'une main élégante dessinée au moule dans la même coulée de trait, — oui elle est grosse et crache, mais comme elle s'écrase bien à l'endroit *juste juste*, et avec un rien qui paraît sale et attrapé de hasard établit des physionomies d'une variété d'expressions étonnante.

Et l'originalité de ces petites compositions, parfois établies à la japonaise, et le décor de plage, de feuillage, de rue.

Et les comparses qui paraissent enlevés en passant d'une plume automatique qui paraphe un dessin achevé, ou s'aiguise en préludant par des arpèges avant de commencer le groupe à la légende. Regardez ces comparses l'un après l'autre, on dirait que les moindres ont été posés.

Assurément Raffaelli s'est nourri de Charles Keene. C'est la même bonhomie, la même lourdeur de pieds, de mains, de plume — voire le même travail de plume, pour les orbites, les petits traits pluvieux poilus pour certaines lèvres sans moustaches, etc. Voyez la signature de rustre de Charles Keene. — Il n'est pas calligraphe, il n'a pas cette origine bête à sa vocation ; et vous pouvez vous confier, dès lors : il a appris à dessiner d'après nature et non par goût inné de hachures jolies et d'effets. — Défiez-vous des dessinateurs, graveurs, peintres qui ont une jolie signature.



Clarifier sa peinture. — Lui donner ce clarifié limpide et vibrant en plein air, qu'a un orchestre vous arrivant (jouant par ex. du Wagner) à travers un fleuve assez plein (le Rhin à Coblentz, la Seine à Auteuil).



L'éternel dualisme. — « La vie du corps et la

vie mentale sont des espèces dont la vie proprement dite est le genre. » — (Herber Spencer.)

On en peut dire de même du dessin et de la couleur.



Le principe esthétique. — Ils disent : le principe esthétique — l'agréable à voir — est réductible au besoin de délassement, de laisser-aller, de naturel, et répugne à l'effort.

Il y a ici à distinguer. Le principe est réductible uniquement au besoin d'échapper à l'*Ennui*, par la distraction, le nouveau, la série des minutieux et subtils coups de fouet, le mouvement. Le délassement sans effort n'en est qu'une des facultés (instruments). Vous dites : la ligne mollement infléchie est agréable à voir, parce que l'œil suit une trajectoire qui change mais insensiblement sans exiger d'effort. Pardon ! la ligne droite est ennuyeuse — la ligne infléchie mollement est fade, écœurante, ennuyeuse sans la sérénité de la ligne droite. L'idéal est la ligne mille fois brisée, pétillante d'écarts imprévus, décevant l'œil, le fouettant, l'irritant, le tenant en haleine par des lignes, mille lignes brisées se colorant par leurs brisures vibrantes dans les masses ondulatoires de l'atmosphère.

Dans l'émotion artistique il ne faut jamais s'en

référer à l'agréable, au pénible, etc. — La lutte, l'hésitation, les conflits, la déception, la soif, tout ce qui constitue la vie doit constituer la vibration esthétique ; de même que dans l'amour qu'on a pour une femme. Cela a été fait d'instinct dans les tableaux, la musique, la poésie. — Cela reste à faire — et quelle source ! — dans l'art soi-disant noble de la sculpture, dans l'architecture soi-disant assise et ordonnée, dans la décoration par lignes et figures ornementales. Le principe anarchique, concurrence vitale et sélection naturelle, principe de la Vie-même. — C'est à remiser avec les anciens préjugés d'*unité d'impression*, d'*idée-mère*, de *balancement de lignes*, etc., etc. La Vie, la vie et encore rien que la vie, c'est à dire le nouveau. Faites de la vie vivant telle quelle, et laissez le reste, vous êtes sûr de ne pas vous tromper.

Dans la jouissance d'une toile très particulièrement optique (un petit Théodore Rousseau, un petit Degas, une eau-forte de Rembrandt), à tous les éléments de la jouissance s'ajoute une pointe de volupté égoïste. Songer que la foule reste à la porte de cet Eden c'est comme la volupté de l'après-midi de dimanche d'hiver à écouter vautré en un canapé intelligent et féminin, un papyros au bec, de menues sonates du temps passé de Mozart clavecin et violon, quand au dehors il neige, la foule se promenant et que le Mozart sonne dans la soli-

tude de la maison désertée par les endimanchés qui ont trimé toute la semaine (vous n'êtes pas sorti parce que vous avez joui toute la semaine, *suave stupiditis mari magno*).

La femme prendra, de plus en plus, une importance de chef dans notre société. Lui réserver exclusiment le marbre. Il faut qu'elle reste pure et sur un isoloir. Elle *doit* nous apparaître toujours belle, c'est la condition du progrès humain. Son activité nerveuse se dépense à faire, à essayer de faire comme la Vie, à jouer comme elle, soit dans les formes, les sons, les couleurs, etc...

Quittez ces idées bases de l'harmonie humaine s'ingérant dans le décor de la nature. Ce sont des mots spiritualistes, les êtres sont des miniatures : différentes de degrés mais non d'essence et de Loi, de l'organisme unique en évolution vers l'infini.



Le génie. — Les virtuoses en musique, en terre cuite, en langues, en peinture, etc... en plastique personnelle (les clowns). C'est chez les uns et les autres l'émotion (sensuelle ou spirituelle, peu importe le mot), devant l'intéressant des formes et des mouvements des mécanismes de la Vie, — et, de là, sinon la création, du moins des variations personnelles sur ce thème du mécanisme

cher à nos sens, de la Vie, — cela à l'aide de claviers plus ou moins perfectionnés suivant l'époque, la race, l'individu. Voilà ! les simples virtuoses exploitant simplement chaque paradis des sens.

Le génie, lui, n'a pas de sens, il est prêtre immédiat de l'Inconscient : il travaille avant tout, il variationne sur la création en avant vers la conscience, et quand il est maître virtuose dans le *sens* que son génie exploite, il est *maître*.



Les trois écoles. — Avant il y a eu l'Ecole des nobles lignes courbes apprises par routine, avec plus ou moins de poncif (Raphaël, etc., Largillière, Delaroche, Tiepolo etc).

A succédé l'école du brisé, des lignes cassées, — on bâtit un personnage ou un objet en le dégrossissant peu à peu par cassures (Toudouze, Deaux, les Italiens, etc).

Il y a une école entre ces deux, celle des courbes minutieuses, l'école du *point* (Rembrandt, Raffaëlli, Monet, Degas...).



Sciences nouvelles. — Dans le jugement esthétique technique (arts optiques), l'œil nu ordinaire

n'a pas plus d'autorité que n'en avait dans l'ancienne psychologie la conscience ordinaire (*le sens intime*).

Comme cela se fait aujourd'hui pour le centre cérébral (Maudsley, Taine, Bain, Maury, etc), il y a une série de sciences spéciales à organiser : psychologie de l'œil, psychologie de l'oreille, du palais, du nerf olfactif, et à un point de vue artistique — de *l'aliénation artistique*.

SOUVENIRS D'UN SALON

(1886)

Rochegrosse. — Je laisse de côté l'Orient de Benjamin Constant, Clairin, Regnault, etc. et le capricant Japon. Mais de l'ordonnance, et la psychologie du mélodrame, et l'ange diaphane renouvelé de Gustave Moreau. Je note dans toute sa jeune œuvre cette amusante impassibilité très poussée. Il y a là un grain de Flaubert. M. Rochegrosse est avant tout très intelligent, très fort et très calme.

Zakarian. — Une petite pâte nouvelle, race de Chardin, mais toiles trop grandes. Ah ! l'influence du Louvre et du Bon Marché sur notre peinture et notre littérature !

Le Whistler de cette année (1884). Trois quarts de nature, ce qui est une erreur : tout de suite fatalement poupée et mesquin. Le reste, on le connaît. J'adore çà de temps en temps, quand

la personne surtout est belle comme lady Campbell ou tragique comme Carlyle. Mais ici c'est maigre et coiffeur. Mais je dois déclarer que c'est facile à faire (grâce d'Américaine que Wagner régénérera).

Bonnat. — Oui c'est noir, c'est lie de vin, c'est photo, mais c'est sérieux, convaincu, sans cabotinage, et on a demandé du temps et l'artiste l'y a mis. Je m'incline. Le bas de la petite robe dentelle sur fond de satin bleu, est charmant et sérieux.

Ary Renan. — Une finesse de pastel, une vision des temps riches et esthétiques. Un paysage houleux, lunaire, irisé, aux sables gris, une bourgade fortifiée et des lumières, un ciel polaire à étoiles gelées. Et la procession des filles de Jephté drapées de plusieurs bleus, des yeux de la vie épique, des attitudes fatales. C'est immobile, mystérieux, et immortellement précieux dans un petit coin de l'avenir.

Raffaëlli. — Une merveille de peinture non-rêve, non-fantaisie. Rien de plus digne, de plus terre-à-terre et de plus génial. Les tons et la touche sont aussi succulents que ceux du plus né des virtuoses, et voyez ces deux faces : voilà de la peau tannée par l'air dur et chauffée du sang nourri de choses spéciales. C'est bâti avec du rose, de la gomme gutte, de la brique, de l'ombre verte, du gris. Et les cheveux rudement plantés, salis par les pommades et les papillotes pauvres, et le fichu de che-

nille noire ! Quels tons fins ! Et ce merveilleux panier d'osier noir qui ferait à lui seul la fortune d'une nature morte ; et le triste temps qu'il fait, le triste temps de travail ! Ça me rappelle la Maheuse dans *Germinal*.

Puvis. — Chefs-d'œuvre de l'âme humaine de tous les temps. Quelle dignité ! Visions de l'âge d'or, sans préoccupations d'argent ni de polissonneries célibataires, et cependant des langueurs de chair et des yeux chauds, des yeux de jeunes Eves, perdues ; l'homme, sage et pratique, jette ses filets pour les nourrir le soir. C'est beau, et toujours chez le peintre l'éternel appel du grand rêve !

Impression générale du Salon : usine crapuleuse, psychologie de mélodrame, d'Eden-théâtre. Ciels sans conscience, hestétique de commis.

NOTES SUR LE MUSÉE DU LUXEMBOURG

(1886)

L'union fait la force : ces tas de peintres nous plongent dès l'entrée dans un état désagrégé.

Bastien-Lepage. — Les Foins. La bande de ciel bleu du fond commence à se patiner — bleu porcelaine, bleu des ciels bleus de Corot culottés. Ce fut une révélation de charme, ces légers fonds à menus arbres comme ceux de la Joconde ou de Raphaël, etc., où quelques traînées de vert ou de gomme-gutte suffisent pour qu'à distance les souvenirs de la campagne opèrent; mais comme mérite c'est très sous-bénéfice-d'inventaire. Le sol des Foins est aigre, trop dessiné et pas assez étoffé. Les personnages sont glacés au blaireau ou au couteau, les doigts contournés patiemment comme un dessin à la mine de plomb ombré (ça vient de l'Ecole). Ce qui le sauve, c'est que ça paraît sale à distance. Combien plus artistes, car plus intuitifs, étaient les Hals, les Rubens, les Ribera, etc...

qui dans une pochade vous attrapaient la construction des phalanges et des articulations et le jet (encore que romantique) des attitudes, — y sentit-on même ce fond de virtuose à répertoire que conseillait Delacroix après Rubens. Ces Foins sont des contours timides, mais çà et là remplis par un modelé patient, au couteau, au petit blaireau, point compromis par un art des touches ou autres virtuosités (si succulentes, mais iniquement conspuées, parce que traditionnelles, pêle-mêle avec les Grecs et les Romains et le romantisme) ; le tout servi chaud par une étude de gros souliers boueux à clous, les plis d'une chemise, un pissenlit dans l'herbe, etc.

J'aime au-dessus de cela les *harmonies* de Whistler, les sombres cuisines de Ribot, les brillantes vignettes d'Isabey (sans psychologie, ni réalité ni dessin — mais si en fête !)

Quand on ne veut pas faire des orgies succulentes d'autrefois, l'orgie pour l'orgie, ou du simple décor comme Whistler, ou du plein air purulent comme Pissarro, ou des notations comme Monet ou du Puvis ou du Moreau, etc., en fait de travail à la Bastien-Lepage je préfère, comme moins timide et moins parisien, ces *Chevaux à l'Abreuvoir* de Dagnan, et même le Lhermitte, et même Jules Breton. Bastien Lepage est juste au-dessus des purs chromos plats de Cabanel, etc. C'est au-

dessus de Cabanel au même titre que Benjamin Constant et au-dessus de Decamps.

J'ai le plus profond respect pour ce Dagnan. Il devrait être placé un peu plus bas pour que la génération actuellement à l'école, au sortir des tartines aisées de Roll et des sous-Puvis ou des sous-Israëls, y puisse venir mettre le nez. C'est simple, c'est bien campé, le travail dépensé y est à peine payé par l'effet, les chevaux, les harnais, le gars, son visage, son accoutrement, ses bottes, ses mains, sa pipe culottée, tout est traité avec une patience aussi pleine de science que de jeunesse, — et à côté de cela l'eau de l'abreuvoir est originalement torchée et le fond vert bariolé très jeune et très bout de Montmartre.

Bastien, amuse la jeunesse par son fonds, gagne les hommes mûrs par la sagesse de son réalisme de sujet, et rassure les vénérables collègues de son maître Cabanel par l'absence de virtuosités hasardeuses de touches. Les mains de la faneuse et celle de la Vénus de Cabanel à côté sont du génie, de la même race — il y a la différence du ton de cuir au ton de chair de salon. Puis les romanciers naturalistes qui tiennent la critique d'art seront charmés par l'air hébété, bestial, estival de la glaneuse.

M. Salmson et tous ses confrères ont beau faire et rafraîchir la presse blasée par leurs conceptions,

ces prés vert plat, ces ciels venteux, ces gamins et fillettes à joues en pommes et cheveux jaune serin pâle sont de la romance en chromo sans avenir. Voyez comme c'est filé, ces petites faces, deux yeux bleus, un nez et bouche roses, joues saines, et des cheveux blonds en quatre coups de brosse sage, le grain de la toile transparaît — unique charpente. Ah ! les tristes sucreries enluminées !

Voici à côté deux poissons près d'un chaudron sur une table du vieux Vollon. C'est gluant de vernis, le fond est opaque, etc., mais comme c'est torché d'abord, et comme ce torché de verve a pour charpente et pour dessous une divination artiste des saillies grasses, des points succulents, bref du caractère profond des êtres et des choses. Ne fait pas de cet art-là qui veut !

Ribot de même, — ses sujets sont indifférents et l'arrangement de même ; nul décor, nul fond, mais ce pinceau-là a le génie des pieds et des chairs travaillées, et c'est succulent.

A propos de Bastien. — Je préfère des choses dont on a un type dans cette *Grand'mère* d'un disparu, Emile Renard. Le fond est nul. Mais voilà des mains et des rides et de la patience la plus filiale ! Denner en est à cent lieues.

Et je préfère le Chenavard (1). On peut ne pas

(1) *Divina tragedia.*

aimer ça, mais c'est abordé dignement, c'est complet — et puis comme serré de dessin, condensé de didacticisme, et comme modelé (du blond s'il vous plaît) et çà et là presque de la virtuosité, du brio chaud : Chenavard est mille fois plus attirant que Cornelius.

La jeune fille à la tête d'Orphée, de M. Gustave Moreau. Conception digne des larmes des meilleurs de ce temps-ci. Technique s'arrêtant au respect de la toile ou même du panneau de bois. Composition moins hiératique qu'immortellement inébranlable dans la dignité de sa tenue. Ton de Léonard et sa suprême distinction par un pinceau du temps d'Ingres, mais modelé d'amour et en décor d'émail stagnant et corsé d'ailleurs par tous les tons décoratifs, figés (niellés, historiés, damasquinés) en une dureté autorisée des chers Primitifs. Mais, je vous en prie ! nulle gravure ne donnera le profil de cette immortelle jeune fille, cette Cordélia si jeune de tissus et d'inviolé, si mûre d'expression compatissante et supérieure.

Benjamin Constant (1). Le plus piètre des décors : Vous posez en haut un ciel torridement bleu, en bas un sol en grès calciné, et là-dedans vous fusinez avec un mol à-peu-près des exotiques en amadou, vous en escamotez les trois quarts avec

(1) *Les Derniers rebelles.*

des burnous aveuglants, le reste est modelé à peu près (des nègres !) ; on constelle le tout avec des parasols émeraude et jonquille, des étendards idem ; çà et là des armures à peu près damasquinées. On chauffe un coin avec des femelles à vendre (et qui poussent à s'expatrier), et le petit mélodrame oriental est cuit à point. Tout cela est désossé, ne tient pas debout, c'est une fricassée rutilante. On soufflerait dessus, ça s'envolerait en papillottes.

Passons sur le fameux torse de l'*Absalon* de Cabanel. Sans parler de son modelé creux, ses dimensions flagrantes suffiraient à faire expulser ce tableau d'un musée, et M. Cabanel de l'Ecole de la rue Bonaparte.

Baudry est bien nul. Un fond de lauriers école de Rome, un nu Boucher-Impératrice Eugénie, çà et là une réminiscence des Vénitiens, le tout noirci et assagi, rien ni pour le cœur, ni pour les sens ni pour la fantaisie (1).

Ziem est un artiste charmant. Des petits bonshommes d'Isabey, brio peluche cramoisi, émeraude, des quais léprés de soleil, une eau idem, eau, personnages, décor, tout brio de grumeaux de joailleries couvant sous une couche d'ambre. Ce n'est qu'une note, mais elle est parfaite. L'œil qui

(1) *La Fortune et le jeune enfant* et *Saint-Jean-Baptiste.*

y vécut toute sa vie est à féliciter et remercier, et ce fut plus digne et ça restera plus que les commis à leurs rayons qu'on voit au Salon.

Les oubliés et les dédaignés. L'*Étang de Ville-d'Avray,* de Cabat. Cette eau et ce ciel sont bien nuls, mais avec de la bonne volonté ils accrochent la poésie de l'heure, le reste est d'une loyauté et d'une dignité stupéfiantes, et la modestie des dimensions et l'abnégation de réveils de tons, — j'aimerais bien avoir cela dans un coin chez moi.

Rousseau (1) est décidément aussi nul dans ses choses du Salon que dans ses vieilles ici, — un patient chromo, le grain de la toile, la patience de chercher chaque ton juste et la virgule honnête ; au bout de semaines et de semaines, l'effet y est pour les familles probes.

Et des Jalabert (2) et des Barrias (3), sinistres bibliothécaires de province, et des Robert-Fleury (4), — toiles de fond, devants de cheminée pour Institut, et Lefebvre (5) avec sa photo sur bois,

(1) PHILIPPE ROUSSEAU : *Un Importun* et *le Rat retiré du monde.*

(2) *Virgile, Horace et Varius chez Mécène.*

(3) *les Exilés de Tibère.*

(4) JOSEPH-NICOLAS ROBERT-FLEURY : *Colloque de Poissy en 1561, Jane Shore* et *Pillage d'une maison dans la Giudecca de Venise au moyen-âge.* — TONY ROBERT-FLEURY : *les Vieilles de la place Navone à Santa-Maria-della-Pace* et *le Dernier jour de Corinthe.*

(5) *Nymphe et Bacchus* et *la Vérité.*

et de Curzon (1) et Leroux (2) — et Boulanger (3) qui travaille à la mine de plomb dans un ton de cuir, — et Lenepveu (4) et Glaize (5), et le savon thridace de Bouguereau (6), et les grévinades de casino de Feyen-Herrin (7).

Le Cazin. — Il y eut à un moment fatal le charme d'un terrain cendreux, ocreux, aux végétations hirsutes, aux fleurettes jaunes montant du cadre à la japonaise, et l'harmonie grise d'une large brosse très trempée d'huile, avec les légers grumeaux du pastel et du fusain, puis le charme d'appeler les deux personnages, une petite bûcheronne et son petit frère, *Agar et Ismaël*, ce qui faisait pardonner leur nullité de structure et d'art. — Mais la mode passant, qu'en reste-t il ?

La toile de Robert-Fleury, — de quoi avachir le sentiment de toute une génération, — c'est crapuleux et coiffeur et d'une lâcheté qui vous gagne.

(1) *Psyché, Dominicains ornant de peintures leur chapelle* et *Vue prise à Ostie pendant la crue du Tibre.*

(2) HECTOR-LEROUX : *Funérailles au columbarium de la maison des Césars* et *Herculanum.*

(3) *Porteur d'eau juif.*

(4) *Les Martyrs aux Catacombes.*

(5) *Une conjuration aux premiers temps de Rome.*

(6) *Triomphe du martyr, Naissance de Vénus* et *Vierge consolatrice.*

(7) *Retour de la pêche aux huîtres par les grandes marées, à Cancale.*

Hugo Salmson : *Une arrestation dans un village de Picardie,* vignette d'almanach sale et vide — ça du naturalisme, du moderne ! J'aime mieux les braves gens d'autrefois, le voisin par ex : Jules Didier, c'est peint à petits coups avec la sagesse d'un chromo mais à distance quelle loyauté, quel amour, quelle solvabilité, quel dessin, quelle poésie dans cette modeste toile ! c'est complet et c'est parfait (1).

Antoine Vollon : *Curiosités.* — Quel merveilleux truqueur ! Un ensemble noir, glacé (ça et là des choses dans la pâte avec des lumières traînées et égratignées comme d'une aiguille), de l'eau forte dans de la pâte glacée — les incrustations des fusils, les fleurs carotte des plats bleus, les bas-reliefs d'orfèvre d'une aiguière, les émaux d'un coffret, c'est tout art. Il n'exclut pas les autres, mais garde ses droits ; ici il triomphe et pousse au culte ;

Le thridace de Bouguereau, — ma parole, on pourrait se laver les mains avec les seins de Vénus, — ce serait trop fade pour des sorbets.

Les oubliés délicieux. — le Ricard, fin comme sa propre physionomie, c'est pétri dans un ton poitrinaire et cuit avivé de vermillon agonisant (2) ; le 218 (3) par exemple n'est que prétentieux.

(1) *Labourage sur les ruines d'Ostie.*

(2) *Portrait de l'auteur.*

(3) *Portrait de Madame X...*

J.-P. Laurens. — Vignette psychologique d'Augustin Thierry pinceau lourd et banalement gras — effet de théâtre de deuxième ordre — du Bornier.

La nullité de Fromentin. — mal dessiné avec des lignes bêtes de décalque ; on cherche les carreages de la mise au point ; et alors nerveusement peigné. Rien, un petit burin consciencieux.

Le Cormon (1) et le Lerolle (2) se font vis-à-vis immenses. Ils se valent — ces nus terreux de l'un — ces moutons cardés de l'autre ; il s'y cache peut-être de la race et de l'avenir mais ce n'est là que l'outillage du concours pour le prix de Rome précocement dévoyé dans des sujets conçus au café.

Les deux merveilleux petits Corot (3) glacés, argentés, nets comme des Francesco Guardi et plus vibrants et suggestifs d'épopées.

Le Dupré. — Du truc débiné, les petites franges pilées de Diaz, puis des brumes d'escamoteur. On accepte cela sous un prétexte de poésie vraiment trop gratuit.

Le Lhermitte (4). — Ses fusains lui vont mieux ; la bonne volonté du sujet et des fonds racheteurs à

(1) *Caïn.*

(2) *Dans la campagne.*

(3) *Vue du Forum* et *Vue du Colysée.*

(4) *La paye des moissonneurs.*

peu de frais, ça se ramasse dans la rue. Pour le reste, c'est bâti avec du papier froissé, des armatures de l'Ecole et des touches comme on bâtit un fusain. Et ces murs de papier, et ce sol de carton et ces gerbes en fusain jaune, ça démoralise autrement mais autant que le Robert-Fleury.

Le Guillemet (1), hélas ! c'est le cher Bercy ! c'est l'approche de l'hiver ! c'est le soir ! c'est la fine et triste cuisine un peu Vollon, — comment ne pas aimer cela ? Je m'approche, je reste deux minutes : décidément c'est parfait et l'art est digne du sujet absolument. Je ne suis pas volé : ces cours, ces renfoncements vagues et grouillants des masures des quais, et tout le travail quotidien, et Paris au fond et ce ciel avec deux taches de soufre.

Ces deux Diaz (2) à personnages, on les croirait faux : ils sont mous, sans brio, presque fades. Quand le virtuose nommé Diaz rate ses fioritures j'ai le droit de le siffler.

Décidément j'aime l'Auguste Flameng (3). — J'ai plus de confiance dans son eau que dans celle de Montenard (4), (avec ces Marseillais on ne sait jamais).

(1) *Bercy en décembre.*

(2) *Les Bohémiens* et *La Fée aux perles.*

(3) *Bateau de pêche, à Dieppe.*

(4) *Le Transport de guerre* la Corrèze *quittant la rade de Toulon.*

Roll (3). — Tout ce que peut donner la truelle ; mais ces plaques pourraient être d'un quart moins large, l'effet de verve n'y perdrait rien ; certains morceaux seraient plus solides (et par conséquent moins morts, qu'on y prenne garde) ; maintenant c'est charmant d'apparition épique.

(3) *En Normandie.*

L'ART MODERNE EN ALLEMAGNE

L'artiste s'agite ; l'Inconscient le mène.

Le principe esthétique. — Sa fonction en Allemagne.

I

Si la critique, celle qui nous livre ces gros trésors de documents sur les génies typiques de races et d'époques, s'arrête bien rarement à cette bagatelle de la porte, une idée esthétique directrice, ce n'est pas qu'elle estime d'une bavarde inutilité ou compromettant comme introduction à des recherches toutes positives, de prendre la chose de si haut ; elle sous-entend simplement : à quoi bon ? il n'y a pas tant de systèmes, il y en a deux et d'une si belle réciprocité d'intolérance, que dix lignes d'un de ces livres suffisent à montrer de laquelle des deux paroisses sa méthode et ses sympathies se réclament, de celle qui classe et juge les écoles

et leurs œuvres au nom d'un idéal, quel qu'il soit, ou de celle qui, naturaliste et déterministe, ne met ses prétentions et son droit qu'à déblayer et ordonner des documents pour se permettre tout au plus de constater des lois d'ensemble (1).

(1) La méthode documentaire déterministe, c'est tout ce qu'on a voulu retenir, avec la riche érudition qu'il y met en œuvre, des deux volumes de M. Taine. On a généralement laissé de côté son Idéal *par degrés d'importance et de bienfaisance de caractère*, lequel, de fait, aboutit, comme le spiritualisme, au beau classique, à ce nu grec « où la noblesse morale achève la perfection physique », et demeure insuffisant, par conséquent, devant ce qui n'est pas inspiration hellénique ou Renaissance. Nous le laisserons aussi de côté, ou du moins ne le considérerons qu'en bloc avec tous les idéaux proposés jusqu'ici, tous ayant le même vice radical et la même portée infiniment insuffisante. L'Idée réalisée des hégeliens, cherchant sa forme dans le symbolisme des architectures, la trouvant parfaite dans le classique de la statuaire grecque et l'outrepassant dans le Romantisme moderne ; le plus pur de tous, l'infini et le fini de Schelling et Schiller, dont l'identité est l'idéal de l'art, etc., etc., — tous ces idéaux, tournant dans la cage d'un *devenir* borné au monde de la pensée classique occidentale, posent d'abord que l'art est chargé de corriger la nature, comme s'il pouvait être d'autres lois d'harmonie que celles du tel quel de la vie, et tous, convergeant fatalement au beau hellénique ou au beau chrétien, n'aboutissent qu'à en préconiser une vague salade, et demeurent incompétents et cois devant l'Orient, devant l'art moderne, devant le paysage, la nature morte, la sculpture polychrome, devant toute œuvre vraiment optique enfin. En effet, conçus dans le monde de la pensée classique, ces idéaux n'atteignent que des œuvres fourvoyées dans ce monde, mais plus l'œuvre s'éloigne de cette galère où rament les Gustave Planche, etc., et plus elle relève de la science de l'œil, moins elle tombe sous leur juridiction. — Nous n'avons donc à considérer que deux méthodes, celle qui parle au nom d'un Idéal transcendant quelconque, et celle qui repousse tout principe de ce genre, se dit déterministe et ne s'en prive pas plus de proclamer ses préférences et ses *haines*.

Soit. Mais ceux qui voient que si les déterministes montrent bien le comment humain des génies et des œuvres, ils sont condamnés à n'en pouvoir expliquer le pourquoi, ni l'essence, et à les accepter indifféremment comme autant de phénomènes légitimes, alors que la simple loi de la sélection naturelle universelle, qui signifie choix en soi et tendance divine unique, proclame qu'un Idéal vivifie, ordonne et domine tout ; — que les idéalistes, d'autre part, s'ils peuvent expliquer, par le principe d'intervention transcendante, le génie et l'inspiration et sont autorisés à classer et juger, n'ont adoré jusqu'ici que des idéaux qui sont des lits de Procuste à l'histoire de l'art humain, — pour ceux-là, n'y aurait-il pas un brin de foi nouvelle ?

Posons d'abord contre les critiques positivistes, et très naturellement, que l'esprit humain étant la résultante de l'évolution organique terrestre, placée dans l'univers, la pensée est identique à l'objet, aussi nécessairement que rien ne peut être en dehors de tout, et que la connaissance métaphysique rime bien à une réalité transcendante ; bien entendu, la métaphysique inductive des sciences expérimentales de la vie, et non une autre. En outre, que, comme nous l'avons dit, la simple loi de la sélection naturelle universelle indique tendance divine en soi ; en effet, deux forces ne pouvant coexister qu'en concurrence vitale, si l'une l'emporte c'est

en vertu d'une tendance occulte présente partout, et l'univers des forces en concurrence vitale se résout ainsi en une sélection unique, selon cet Idéal. Au-dessus donc du monde changeant des phénomènes se développerait un Idéal, la Loi. — Faisons observer, en second lieu, aux idéalistes classiques, que le vice radical de leurs constructions est qu'ils se sont toujours mis, comme sujets, à un point de vue autre que celui de simple étape éphémère et bornée d'une évolution indéfinie ; et qu'une formule esthétique vaste et féconde comme la Loi, ouverte au passé comme aux surprises de l'avenir et aux incohérences du présent, tout en restant assez dogmatique pour être une pierre de touche à toute œuvre, ne saurait venir que d'un Idéal placé dans un devenir indéfini et dans une catégorie telle — l'inconscience, nous le verrons, — que le sujet ne puisse le concevoir que dans limite de ses pouvoirs d'étape éphémère d'une évolution indéfinie.

Procédons selon cette discipline pour le sentiment du beau.

Mon sentiment, en ce moment, devant les œuvres de quelque genre, époque ou latitude qu'elles soient n'a pas d'autorité plus suffisante que celui que j'en avais ou que j'en aurais à d'autres moments de mon évolution individuelle. — Mais de l'ensemble de ces sentiments, au terme de mon évolution, pourra être extrait : mon sentiment du beau.

Mon sentiment du beau n'aura pas d'autorité plus suffisante que ceux de mes contemporains. — Mais notre époque se résumera en une certaine formule de sensibilité esthétique.

La sensibilité contemporaine n'aura pas d'autorité plus suffisante que les sensibilités successives des générations défuntes. — Mais leur histoire, jusqu'en cet instant connu, se résout en une certaine âme humaine qui, pour ne veiller adéquatement en aucune âme existante peut-être, mais morcellée en plusieurs, ne s'en conserve pas moins invisiblement impérissable, prête aux crises rénovatrices des expériences de demain.

Le sens esthétique est donc tourbillonnant et changeant comme la vie.

Mais, dans cette universelle nuance de sentiments, la Sélection fatale, qui résout d'une façon réflexe les plus microscopiques et les plus immatériels conflits, nous est, nous le savons, la lueur qui va tout rééclairer par degrés.

Le sens esthétique est changeant comme la vie, mais, — de même que par exemple, les deux ou trois cents personnages de la *Comédie humaine* de Balzac, pour ne pas prendre aussi bien l'œuvre d'un Michel-Ange ou d'un héros d'action pure, expriment, en une sélection naturelle de leur concurrence vitale en cinquante volumes, ce qui peut s'appeler l'évolution de l'âme de Balzac, laquelle

s'est développée dynamiquement en eux, — de même, la pensée humaine, succession d'œuvres et d'idéaux à l'état de phénomènes en concurrence, exprime l'évolution de l'âme universelle, de la Loi unique, au dynamisme de qui ou de quoi elle est soumise à travers ses incohérents et riches gaspillages.

C'est, selon le dernier mot humain de la métaphysique expérimentale, la force unique constante, évoluant indéfiniment vers la conscience pure par la sélection fatale des flux de forces aspiratrices en concurrence, amours, religions, langues, sciences, arts, apostolat social, mysticismes inédits, etc.

Cependant, que la Loi soit placée dans un devenir indéfini, cela la met bien au-delà de nos indiscrétions éphémères quant à son âge moral actuel et à la nature de son but, mais ne la garantit pas encore absolument pure de tout antropomorphisme sacrilège, car reste son essence. — Il est un domaine qui, on le sait, vient d'ouvrir à la science les forêts vierge de la vie, c'est l'atmosphère occulte de l'être, l'inconscience ; ce monde réservait à la créature débarrassée de ses dieux personnels, conscients et parfaits, mais que ne trompaient pas ses siècles d'adoration perpétuelle, le dernier divin, le principe mystique universel révélé dans la *Philosophie de l'Inconscient* de Hartmann, le seul divin minutieusement présent et veillant partout, le seul

infaillible — de par son inconscience —, le seul vraiment et sereinement infini, le seul que l'homme n'ait pas créé à son image. Et l'essence de la Loi ne peut être que du domaine de l'inconscience.

Ici, nous ne savons nous dispenser de dire, en un court entre-parenthèses, et pour acquit de conscience, notre sereine conviction que la Loi, s'objectivant en mondes explorateurs vers la conscience depuis l'éternité, en est actuellement arrivée infiniment au-delà de ce que notre humanité peut offrir de plus pur ; que notre planète ne serait, par conséquent, qu'une évolution automatique, accessive à l'impulsion unique, bien loin des préoccupations expresses de la Loi, sans autre importance que sa nécessité symétrique dans l'œuvre ; bref une évolution réflexe en miniature des premiers jours de l'évolution unique, comme chez l'homme, les phases de l'évolution fœtale sont une évolution réflexe en miniature de l'évolution organique terrestre. — Mais qu'importe que la Loi nous bénisse de seconde ou troisième main ? elle nous est la même.

Donc pour notre sujet, au-dessus du monde changeant des aspirations au beau idéal, et faite de ses errements et de ses divinations en concurrence, se développe éperdûment une unique aspiration à l'Idéal.

Cette aspiration suprême a parfois des tressaillements divinatoires ; et les génies surhumains, dont

nous voyons la caravane artistique de temps en temps fouettée, en sont les échos élus. A la Loi inconsciente sera pieusement rapportée cette intervention, illuminisme, génie, éclairs d'inspiration, qui a parfois interposé ses secousses divines, ses *deus ex machina*, ses messies dans le train-train des causes et des effets déterminables de l'histoire humaine ; cette intervention supérieure, l'irréductible je ne sais quoi demeurant au fond des analyses de toute esthétique qui veut expliquer un génie par les deux seuls facteurs visibles et palpables, la créature et ses conditions de vie, son milieu, et ignore le vrai et fécond milieu de chaque être, l'invisible atmosphère d'inconscience dans laquelle il vit et se développe.

Voilà le point capital, la cité idéale, reconquis, et sans compromis spiritualiste : la Loi inconsciente se développait indéfinie, immanente et dynamique à l'évolution indéfinie des créatures en œuvres. Pressentie par les idéalistes, mais figée, dans un devenir borné à son centre : le sujet, en une parfaite, consciente et immuable géométrie d'harmonies préétablies, et repoussée comme telle par les critiques positivistes, elle sera acceptée des uns et des autres qu'elle concilie, attachée qu'elle est, tout en lui demeurant transcendante et dynamique, au *substratum* nécessaire de la vie universelle avec ses lois particulières.

Nous sommes donc en présence de tous les débouchés de l'aspiration humaine, et, en chacun de ces domaines, devant la riche variété des genres, des modes, des œuvres, armés d'un idéal qui doit les classer. En quoi tel ou tel genre, telle ou telle œuvre se rapprochent-ils plus ou moins des fins divines, contribuent-ils plus ou moins à l'évolution vers la Conscience pure ?

L'âme de l'histoire humaine nous montre dès l'abord, et correspondant à la hiérarchie physiologique de notre organisme, deux catégories de nos puissances civilisatrices au-dessus du terreau commun des agents fatals, l'amour, les émigrations, les guerres, les fléaux naturels, etc.

En premier lieu, commandant les autres manifestations comme son foyer, le cerveau commande les foyers de celles-ci, les cinq sens : le mysticisme scientifique, la science, les religions, l'apostolat social, dans leurs formes diverses.

En second lieu, inféodés à cette première catégorie comme les sens le sont au cerveau, les arts sensuels : la musique, la poésie, l'architecture, la plastique, la peinture, les arts de luxe de la vie, l'art des parfums, etc.

Le lecteur voit déjà la compétence et la juridiction de notre idéal dans la première catégorie. Mais dans la seconde ? Que peuvent, pour la poursuite de la conscience pure, les arts définis sensuels ?

Beaucoup, et leur rôle divin va vous montrer quel critérium accessoire de l'idéal les classera et les jugera. Les arts n'ont qu'une importance secondaire, mais merveilleusement nécessaire, pour les fins divines : leur mission est de développer indéfiniment les organismes respectifs qu'ils exploitent et de concourir ainsi, dans un affinement sans frein de tout l'organisme, à l'état d'ivresse divinatoire du cerveau, du sens suprême, pour les conquêtes de la première catégorie et surtout le mysticisme expérimental ; en un mot, à l'épuration du miroir où se cherche l'Inconscient.

Donc, en ce qui nous occupe, les arts optiques, la condition *sine qua non* du beau pour les œuvres, sera avant tout le développement à outrance de l'organe exploité, l'Œil.

Est-il besoin de rappeler ici cette vérité d'hier, que, comme toute force de vie, chaque organe est en évolution ? Que, par exemple, l'œil, sens chromatique, primitivement en pleine achromatopsie, n'a appris que graduellement à connaître les ondes, de plus en plus rapides et de moins en moins longues, du rouge au violet, et continue son évolution vers l'ultra-violet, quoi qu'on en aie ? Que l'œil, sens des lignes et du jeu des perspectives dans les masses ondulatoires colorées de l'atmosphère, et cela par translocalisation raffinée du sens tactile, n'a appris que peu à peu à fouiller le compliqué

des lignes et des perspectives mêlées et se combattant en riches vibrations (1) et va de l'avant s'enivrant des découvertes auxquelles il se fait peu à peu, en dépit des conservateurs du palladium nommé « la probité de l'art » ?

En résumé, et pour rester dans les bornes d'une introduction sans développements à l'appui, que va préconiser ou condamner, logiquement, notre idéal appliqué, avec son critérium, aux arts optiques ?

Seul, et de par son principe d'évolution, il est fondé à ne préconiser d'autre objectif en général que : du nouveau, du nouveau et indéfiniment du nouveau ; après l'éginétisme, l'hellénisme, le byzantinisme, la renaissance, le rococo, le romantisme, le réalisme, le préraphaëlisme, le fortunysme, le japonisme, l'impressionnisme, le nihilisme ; bref uniquement ce que l'instinct des âges a toujours exalté, en proclamant génies, selon l'étymologie du mot, ceux et seulement ceux qui ont révélé du

(1) Un carton de Cornelius ou Chenavard peut dénoter un noble génie, ce n'en est pas moins une œuvre dévoyée de moyens naturels d'expression qui l'eussent mieux servie, et mieux servi l'Idéal. Notre principe n'en proscrit pas pour cela la peinture murale littéraire ou symbolique. Même la plus austère et la plus abstraite n'a rien d'incompatible, tout comme une œuvre gravée monochrome, avec les curiosités immédiates de l'œil ; des maîtres l'ont prouvé et le prouvent encore, à ne citer que les préraphaëlites, et chez nous Puvis de Chavanes, Gustave Moreau, Cazin, Odilon Redon, etc.

nouveau et qui, par là, font étape et école dans l'évolution artistique de l'humanité.

Seul, et de par son principe, il est fondé à ne condamner que ce que les vrais artistes ont de tout temps condamné et secoué, l'école, les codes à conventions de goût sur le beau moral, le beau physique, l'harmonie, le style, etc., tout ce qui est église constituée en dehors de laquelle point de salut, hiératisme ou académisme.

Seul, comme l'amour, qui reste le même, sincère et fécond, quel que soit le visage, nègre ou anémique, peau-rouge ou citron, quelles que soient la mode, la morale, la race, la classe, etc., seul il est fondé à admettre tout idéal dans le temps et l'espace, la Junon de la villa Ludovisi comme les *Beauties* préraphaëlites de Burne-Jones et de Maddox Brown, l'Hercule Farnèse comme les dandies byroniens lithographiés par Dévéria, une Japonaise d'Okousaï comme une fleur de maquillage de Degas, l'équilibre grec comme le soi-disant contre-nature moderne ; — seul, il ne sait ce que d'autres appellent décadence et peut confondre ceux qui avec MM. Taine et Renan, proclament arts morts désormais l'architecture, la sculpture et la poésie et annoncent le règne unique de la science pure, ce qui ne veut rien dire ; — enfin, son principe est l'anarchie même de la vie : laissez faire, laissez passer ; ne sachons que nous enivrer

des paradis sans fond de nos sens et fleurir sincèrement nos rêves sur l'heure qui est à nous ; l'Inconscient souffle où il veut, le génie « saura reconnaître les siens », et le parfum unique qui doit naître de tous ces riches gaspillages anonymes d'un jour, en naîtra sublimé selon l'infaillible Loi et montera vers les *templa serena* de l'acquis à l'Inconscient.

II

L'Allemagne pure est, avant tout, la terre bénie de ce que nous avons appelé les préoccupations immédiates de la Loi, mysticisme, religion, science, rêveries sociales et du seul art qui y confine jusqu'à s'y confondre, la musique.

Il est une épithète qui a toujours chatouillé l'Allemagne au bon endroit, et dont elle a elle-même encore volontiers plein la bouche à tout propos, bien que de plus en plus intimement pénétrée de la qualité tout opposée, la volonté tenace de sa dominatrice la Prusse, c'est l'épithète de *naturkind*. L'Allemagne pure est à tous égards, en effet, la fille immédiate de la Nature, de cet inconscient soupçonné par tous les penseurs ses

vrais fils et révélé chez elle. Le seul de ses génies païens et conscients, Gœthe, le premier qui, se sentant beau et sain dans cette race renfermée et gauche, proclama le droit à la jouissance en dehors de la famille et du protestantisme, avoua toujours d'autre part que la musique lui restait un monde absolument fermé.

Qu'on songe à la nature, mère et berceau du Germain pur, vraie terre de Védas du Nord, c'est la forêt panthéiste — comme le désert est monothéiste, selon le mot de Renan — la forêt sacrée des théories nationales de Wagner ; « où la grande voix mélodique de la forêt est faite des symphonies à mille voix des arbres et des choses et les domine », et peuplée de cette mythologie fantasque et fuyante d'un Songe d'une nuit d'automne ou de Noël, spectres du Brocken, sapins, clairs de lune, willis de Novalis, etc. La décevante infinité de ses voix et de ses rêves, la luxuriance de vie abstraite de ses solitudes, en font les tropiques de l'Europe, mais tropiques du Nord, où le despotique et débilitant soleil des Hindous est remplacé par la tyrannie du climat qui exige que la créature se gave, boive et fume lentement, qui émousse ses nerfs dans la lymphe et la laisse prostrée, perdue, avec ses yeux bleu-lavé jamais changeants, en des nirvânas digestifs, en des hallucinations chastes et froides, au lieu des catalepsies et des corruptions

ascétiques de ses frères du Rhin oriental, le Gange, ruminant, en une langue riche et insaisissable, d'interminables rêveries cosmogoniques, panthéistes, inconscientes, des salades de nature naturante et de nature naturée, des confusions voluptueuses du moi et du non-moi, et se résorbant finalement en une sorte de Brahma protestant (1).

Prenons, un genre essentiellement pictural, immédiatement objectif, le paysage.

Comment le Germain pur s'abstrairait-il de la nature qui a enchanté chaque minute et chaque atome de son être, pour l'examiner en dehors de lui, comme si le sujet et l'objet étaient deux mondes si distincts, pour l'interpréter, c'est-à-dire la faire passer par son crible personnel, la refondre selon les canons de l'ordonnance et du goût, bref, en faire œuvre d'art ? Pourquoi, songe-t-il, donner de la forêt symphonique infinie un double humain morcelé, mutilé, forcément impie et imparfait, autrement que dans les deux arts *qui se meuvent dans l'espace*, la musique et la poésie ? Et s'il s'y essaye, il veut dès l'abord tout peindre et tout

(1) La mélancolie germaine, si vraie et si pure au fond, s'est toujours bien portée. Voyez la plantureuse bourgeoise qu'est cette *Mélancolie* de Dürer, dont un étudiant français, étudiant l'Allemagne dans l'aveugle enthousiasme que venait de provoquer la *Delphine* de Mme de Staël, a dit qu'elle semble « s'être engraissée d'amertume », naïvement.

sculpter, par explosions symphoniques ; or, au temps d'apprentissage du moins,

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement...
> Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

L'Hellène, au contraire — et par suite le Français, fils aîné du monde gréco-romain, de ce monde sophiste, diplomate et mathématicien d'une part, soldat et légiste de l'autre, qui lui a fait mettre en coupe réglée, selon Malherbe, ses forêts druidiques, jusqu'au romantisme revenu du Nord, — l'Hellène, dilettante, subtil, rhéteur, euphuiste, poli, brillant, sobre, comédien, menteur, est né démailloté de la vie inconsciente, à l'état d'aristocratie d'élite servie par un peuple d'esclaves, dans sa cité en dehors de laquelle tout est le monde barbare, en face d'une nature fière et fine, spontanément apprivoisable dans sa claire et sèche atmosphère animée par la mythologie hiérarchique de dieux en chair et en os aux ordres de Pan, sous un soleil tempéré qui est Apollon Musagète ayant vaincu le vieux Chaos de ses belles flèches, etc. Dualiste, pénétré de cette conviction monstrueusement contre-nature, le libre arbitre du roseau pensant en face des choses et en face de ce *fatum*, sous les coups illettrés duquel on tombe du moins noblement drapé comme les Niobides, exerçant la gymnastique de sa raison en une langue

de miel, comme les rythmes de son corps nu, point accablé et émoussé par la lutte, le climat, la nourriture impérieuse, ayant des loisirs dispos, et de plus ingénieux, habile et né pétri de la norme, il est tout porté à interpréter graphiquement cette simple nature, dont il est le dieu beau et raisonnable, à la faire passer par sa norme humaine en choisissant, élaguant, synthétisant.

En résumé, à ce propos de paysage, *homo additus naturæ,* si le Latin est de ceux que, selon le proverbe allemand, l'arbre empêche de voir la forêt, l'Allemand avouera que la forêt l'a toujours empêché de voir l'arbre. Et pour connaître la forêt et arriver à en donner picturalement la symphonie vivante, comme l'ont fait nos paysagistes, il a fallu commencer par abstraire l'arbre du reste, l'étudier et le rendre maigrement.

Longtemps, certes, le Latin, le Français, n'a pas vu la forêt, tyrannisé qu'il était par l'arbre idéal selon Cicéron et Boileau, Poussin et Lenôtre, par l'arbre-canon mesurant la forêt, comme le corps humain est mesuré par ses sept têtes, — mais, arrivant au seuil de ce siècle, pétri par des générations d'hérédité de luxe et de catholicisme d'un fond d'études de détails, avec un œil juste et maître de lui-même et une main que ses démangeaisons ne trompent pas, il a été visité par « la lumière venue du Nord ». Submergé d'abord et se débat-

tant, avec son dieu horloger et son univers réglé des chères causes finales, sous ce large fleuve du devenir panthéiste, il en a eu finalement fécondés son cœur humain et son œil passé maître ; et c'est pourquoi il enchante en maître le présent, dans ces arts dont il reste la fiévreuse avant-garde.

Le vaste génie méditatif et prolifique, mais mal armé pour la lutte, de l'Allemagne pure, se stérilisera-t-il, en se capitalisant en opiniâtre volonté pratique dans la passive absorption du génie de son maître régénérateur, le Prussien grandi, lui, dans la pauvreté et le patient endurcissement administratif, universitaire et militaire, parmi ses tristes sables « monothéistes » du Brandebourg ? Ou bien, l'impitoyable volonté positive de ce génie se délayera-t-elle dans l'immense et chaste sensibilité germaine, sous l'amollissante influence des Capoues soudaines que son génie lui a gagnées coup sur coup, après tant de siècles de privations? Ces deux forces parviendront-elles à coexister également intactes et fécondes, ou bien se neutraliseront-elles ? — Et en définitive, de cet invisible conflit pacifique, quel avenir se lèvera pour les arts optiques dans cet « Empire du Milieu » de l'Europe ?

Quoiqu'il en doive être, il reste constant, quant au présent, que le Prussien, capable de ces sciences,

positives et patientes pas à pas, que Carlyle appelle sciences de castors, n'a jamais rien eu à voir avec la grande sensibilité artistique ou spéculative (1) ; et que, d'autre part, l'Allemand demeure encore, au fond, *naturkind*, simple de besoins extérieurs de civilisé et inhabile, avec toutes les conséquences indiquées d'un tel tempérament esthétique.

L'Allemand de génie va spontanément à la science, à la philosophie, à la musique, et ne se prend aux arts optiques que fourvoyé par les circonstances et les illusions de son indolente sensibilité.

Les arts optiques ne gagnent à eux, — et surtout ne satisfont — que les petits tempéraments de race ambiguë et souple, et ceux-ci vivent, avec plus ou moins de talent, à la remorque des trouvailles étrangères, en somme : peu de nature morte ; du paysage sans accent national et tout sites italiens et ornières Alexandre Calame ; de l'histoire et de la peinture religieuse nulles ; avant tout d'innombrables, pédantes et fades variations, en tableaux de genre, sur le *Gemüth*, qui n'ont ni le parfum de *home, sweet home* de l'école anglaise issue de Wilkie et Leslie, ni l'esprit passablement peint de la nôtre, ni les virtuosités clownesques italiennes.

(1) Son seul et vrai penseur, Kant, a précisément ruiné le monde de la raison pure pour exalter la discipline de la raison pratique et la volonté.

Les génies qui s'y fourvoient y demeurent philosophes et littérateurs, glacent leurs explosions épiques et bavardes de *seconds Faust* et de seconds *Wilhelm Meister* dans la banale rhétorique des lignes apprises, et deviennent des styleux ; ou bien, possédés du démon de la virtuosité, ils bredouillent en incohérences pénibles et poignantes, sans accoucher de la centième partie de ce qui les tourmente, et meurent des chefs-d'œuvre rentrés, en maudissant l'ingéniosité et l'habileté latines.

En effet, nul passé aux jouissances accumulées pour le clavier de l'œil et les instincts de la main. Et ce n'est pas encore avec ces organes, mais avec le seul sens de l'ouïe, que le génie germain peut communier avec le divin Inconscient.

Œil franc, loyal, pauvre et froid, ne fonctionnant pas en ces opulentes vibrations par lesquelles on ruse avec la lumière, comme on ruse avec la volupté pour la mieux savourer, point gâté et détraqué par l'atmosphère d'un climat fin ou gras à s'en lécher les doigts, par les impérieux intérieurs raffinés en superflu aux tapis laineux résorbeurs de reflets, aux cuirs cuits et brûlés, aux meubles patinés de brou de noix ou de vernis profonds (1),

(1) A ce propos, un petit fait très significatif, entre cent. Pour ne parler sûrement que de Berlin, je n'y connais qu'une maison — elle y détonne — dont les fenêtres aient des volets ou persiennes. Toutes les façades, badigeonnées de tons froids, sont percées, à

par l'air des rues papillottantes de toilettes volontiers noires — auxquelles l'œil allemand préfère les étoffes à tons froids, grises, macadam, chocolat, ardoisées, cendrées, brique ou criardes, — par les pompes savamment artistes du catholicisme, au lieu de la froide maison évangélique, etc., etc.

Et le luxe remuant est le terrain indispensable ; c'est grâce à des siècles de luxe, surtout, que l'Angleterre est parvenue à se saigner d'une veine coloriste nationale.

Aussi bien que les besoins de politesses convenues, de ménagements de vanités, de mensonges mutuels, qui ont fait le certain charme de notre société, tous nos besoins de frivolités optiques ont toujours laissé froid le pur Germain, le bon Souabe et pour cause.

Ingéniosité et habileté poussée jusqu'au génie, mais sans profondeur et sans foi, voilà le thème

nu, de fenêtres plates, à double armature de vitres, mais sans volets, sans persiennes ; ces volets et persiennes qui, à l'extérieur, même non peints en vert, rompraient de tons et de lignes la monotonie des rues modernes, et, pour l'intérieur, habitueraient les générations aux mille gammes et effets de jours à volonté parmi leurs intérieurs. On cherche longtemps à Berlin le secret de la tristesse de ces façades qui, pourtant, ne sont pas casernes égalitaires comme à Paris, mais se fleurissent volontiers, en dehors de l'alignement, en pignons, clochetons, losanges, moulures, ornements de briques et miradores, — on est soulagé quand on découvre que c'est l'absence de persiennes.

de ses opinions sur ceux qu'il appelle ses « aimables voisins. »

Après cela, l'Allemagne qui — sous le règne de Berlin — veut à son tour la prééminence absolue en Europe, a résolu de s'affirmer nation artistique. Elle crée des musées et des écoles, suscite une pléiade d'érudits d'art, zélés mais incorrigiblement pédagogues encore, achète des collections, se met au régime du japonisme et à d'autres encore, — et enfin vote des sacrifices d'argent avec une admirable et héroïque conscience.

Mais que sert de pomper de l'argent pour le canaliser, sans effets bien visibles, en un budget vague des arts ? Pour que la fleur artistique vienne à bien dans le terreau prussien-allemand il faut, avant tout, que partout l'argent s'infiltre, et se dilate, et s'étale en bien-être superflu, secoue et engraisse l'atmosphère et la fasse nombreuse, lève l'armée des collectionneurs, bouleverse la lettre gothique et le pédantisme, aiguise les nerfs, travaille ces faces placides et jeunes, et complique surtout la femme comme tenue et cœur, etc.

Les artistes allemands voyagent, et leur La Mecque, leur Rome est Paris, on le sait, ce Paris que leur premier critique d'art, Petsch, a nommé la Florence moderne. Beaucoup de bonne volonté, un bel entraînement même, mais rien encore que les années d'apprentissage. Et avant que la science

des voluptés de l'œil devienne quelque chose de *genuine* à la race, avant qu'elle éclate, comme la littérature en 1770, en une nouvelle *sturm und drang Periode*, et donne au monde une interprétation personnellement optique de la vie, comme cela a été fait pour la musique, pas mal d'eau de la Sprée coulera sous le pont, orné de statues pseudo-grecques, qui relie les Tilleuls à l'île des Musées. Le temps est un facteur indispensable d'hérédités des modifications acquises qu'on ne brusque pas.

Jusqu'à présent, selon le principe esthétique que nous avons posé et vu fonctionner, et en dépit d'une demi-douzaine d'artistes fort intéressants, gardons, sur le chapitre des arts optiques dans la musicale et philosophe Allemagne, cette épitaphe, anti-latine et anti-sensuelle, lymphatique et vide, qu'on lit sur la tombe de Herder, élève de Jean-Jacques Rousseau, dans la cathédrale de Weimar : *Licht, Liebe, Leben.*

TROISIÈME PARTIE

LETTRES A M. EPHRUSSI.

LETTRES A Mme X...

LETTRES A SA SŒUR.

LETTRES A M. EPHRUSSI

(1881-1882)

[*Ces lettres se rapportent aux premières semaines du séjour de Jules Laforgue en Allemagne, où il passa près de cinq ans (décembre 1881-septembre 1886), comme lecteur de l'impératrice Augusta. Rappelons les dates extrêmes de la vie de Jules Laforgue : 22 août 1860-20 août 1887*].

I

Coblentz, mercredi minuit.
[Ier décembre 1881.]

Cher Monsieur,

J'ai fait un excellent voyage, merci. Je suis arrivé à Coblentz mardi soir à onze heures. Une voiture m'attendait. Je suis très bien logé, très bien servi. J'ai vu M. de Knesebeck ce matin. Il m'a parlé de vous. Il m'a présenté à onze heures à la Reine. Je m'en suis bien tiré. J'étais assurément plus timide

chez vous. Pourquoi? Je suis encore trop ahuri pour me livrer à la psychologie de tout ce qui tourbillonne, valse et farandole dans ma pauvre tête.

On ne me laisse pas le temps de me recueillir, et par conséquent de m'effrayer. J'ai lu ce soir une étude de la *Revue des Deux-Mondes* à la Reine. Ma voix était très assurée. J'ai eu assez de présence d'esprit pour sauter, sans que nul ne s'en aperçût (il y avait là des messieurs et des jeunes filles, feuilletant des albums, brodant) un passage scabreux que je prévoyais, et par cela même à jamais mémorable. (Vous le trouverez au numéro du 15 novembre, page 332). — Le plus fort est fait.

Ma voix n'a pas tremblé. D'où cela vient-il? Pourtant, rappelez-vous que j'ai failli tomber sous votre bureau quand madame C... m'a parlé!

Je voudrais vous écrire tout en détail, cher Monsieur, mais j'ai tant de lettres à écrire!

La politesse exigeait que je vous écrivisse cette lettre, vous à qui je dois tant, vous par qui je suis ici, vous si bon, si délicatement bon.

Dites-moi cependant que sans être indiscret je puis vous écrire encore d'autres lettres, quand même vous n'y devriez pas répondre.

Je vous vois à votre bureau, au milieu de votre travail, des journaux à lire, des revues à dépouil-

ler, des articles à faire, des lettres à écrire ou à parcourir. Comment me lirez-vous ?

Cependant, puisque vous avez voulu qu'il y eût un lien — de quelque nature qu'il soit — entre nous, vous êtes obligé de recevoir mes lettres. Et vous en recevrez.

D'ailleurs, quand je vous l'ai demandé vous y avez consenti, et j'espère que ce n'était pas par pure politesse.

Vu le Rhin dans le brouillard. Nous partons demain pour Berlin.

Jules Laforgue, près de S. M... Princessinen Palais, Berlin.

Façon de vous avouer que j'espère tôt ou tard recevoir une lettre de vous.

Je vous serre la main.

JULES LAFORGUE.

Mes amitiés au Claude Monet que vous savez (1).

II

Berlin, Lundi
[6 décembre 1881.]

Cher Monsieur,

Avez-vous reçu une lettre de moi datée de Coblentz ?

(1) *La Grenouillère.*

Nous sommes partis de Coblentz jeudi à 9 heures du matin et arrivés à Berlin le soir, à 10 heures, où j'ai entrevu la Princesse Royale.

Vous connaissez sans doute Berlin. Je loge *Unter den Linden* au palais des Princesses. A Coblentz je voyais le docteur Velten, médecin de l'Impératrice, le comte de Nesselrode, grand-maître de l'Impératrice, la comtesse de Brandebourg, etc. Maintenant je ne vois personne, sauf monsieur de Knesebeck, le secrétaire (nous logeons porte à porte) et madame la comtesse Hacke chez qui je fais tous les soirs la lecture à l'Impératrice.

Je ne suis pas du tout intimidé. Je lis très clairement, très lentement, d'une voix très assurée. Je ne sais pas à quoi cela tient, peut-être à ce que je suis en pays allemand. D'ailleurs, je prépare consciencieusement mes lectures. Hier au soir, par exemple, je devais résumer à l'Impératrice le livre du baron James de Rothschild : *Les Continuateurs de Loret*. J'ai débité tout cela sans hésitation. Je prends mes fonctions très au sérieux, et il se pourrait que j'y apporte plus de zèle qu'on n'était habitué à en voir à mes prédécesseurs.

Hier dimanche, je me suis bien ennuyé. Dans la rue j'ai reconnu M. D..., c'était bien lui. Je l'ai salué, mais il ne m'a pas vu, et très probablement il ne m'eût pas reconnu.

Votre livre a-t-il paru ?

Je lis tous les jours le *Figaro*, les *Débats* et l'*Indépendance Belge*. Nous recevrons le *Livre* d'Octave Uzanne et la *Revue des Deux-Mondes*. Je n'ai encore rien vu qui eût trait à votre livre. Me ferez-vous cadeau d'un exemplaire ? Vous voyez que je suis sans gêne et que les grandeurs m'ont positivement tourné la tête.

Chaque ligne de votre beau livre me rappellerait tant de souvenirs ! Surtout les heures passées à travailler seuls dans votre chambre où éclatait la note d'un fauteuil jaune. — Et les impresssionnistes ! Deux éventails de Pissarro bâtis solidement par petites touches patientes. — De Sisley, la Seine avec poteaux télégraphiques et ciel de printemps. Ou une berge des environs de Paris avec un voyou bucolisant par les sentiers. — Et les pommiers en fleurs escaladant une colline de Monet. — Et la sauvageonne ébouriffée de Renoir, et de Berthe Morisot un sous-bois profond et frais, une femme assise, son enfant, un chien noir, un filet à papillons. Et encore de Morisot, une bonne avec son enfant, bleu, vert, rose, blanc, soleil. — Et de Renoir encore, la parisienne aux lèvres rouges en jersey bleu. Et cette très capricieuse femme au manchon, une rose laque à la boutonnière, dans un fond spirituellement fouetté de neige. Et la danseuse de Mary Cassatt en jaune, vert, blond, roux, fauteuils rouges, nu des épaules. Et les danseuses

nerveuses de Degas, et le Duranty de Degas — et le Polichinelle de Manet avec les vers de Banville !

Ah ! les douces heures passées là, à m'oublier sur les tables de votre livre à rêver, et comme je bénissais l'austère M. de T... qui me chassait dans votre chambre claire où éclatait la note d'un fauteuil jaune, jaune, très jaune !

Ici, je n'ai pas encore vu le musée. Je n'ose entrer nulle part. Je sais si peu d'allemand. J'arrange mes phrases avec une lenteur ridicule, puis au diable ! ce que je comprendrais dans un texte, je ne le comprends pas dans la bouche d'un être, on parle trop vite.

Mais, que de marchands de cigares blonds ! Et quel ruisseau ignoble que la Sprée ! Et les beaux soldats que les soldats du roi Guillaume ! La comtesse Hacke trouve que ce ne sont pas de beaux hommes. Pendant la guerre elle a vu bien des Français, et elle les trouvait bien plus beaux ! (!) J'ai entrevu M. de Bismarck hier. Je m'ennuie bien au fond. J'élargis chaque jour le cercle de mes excursions par la ville. Mais je ne m'aventure pas trop ; j'ai peur de me perdre et de ne pas me trouver à sept heures et demie pour la lecture chez la comtesse Hacke. Vous figurez-vous la chose ?

Au fond je suis heureux et j'ai bien de la chance. Quoique en résumé je n'aie pas changé d'opinion et que je pense toujours que la vie est une chose

bruyante et inutile. La terre est née, la terre mourra ; ç'aura été un éclair dans la nuit. N'eût-il pas mieux valu l'éternité noire sans Impératrice et sans votre livre; mais je ne vous aurais jamais connu.

JULES LAFORGUE.

Rappelez-moi, je vous prie, au bon souvenir de M. votre frère.

III

Berlin, 7 décembre 1881.

Cher Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre, la première qui m'arrive de Paris. Oh ! la bonne lettre ! Une bonne longue lettre de quatre pages et si délicate.

Je vous vois m'écrivant à votre bureau.

Et maintenant vous devez encore avoir reçu une lettre de moi datée de dimanche dernier ? Je vous remercie bien profondément de tout.

Je suis heureux ici autant qu'on peut l'être. Voici mes journées.

Le matin, à neuf heures, je reçois l'*Indépendance Belge*, les *Débats* et le *Figaro*. Je note les articles intéressants, je résume les bulletins politiques et les bibliographies, puis, à onze heures, je vais chez l'Impératrice faire la lecture.

Elle est si bonne pour moi. Je suis même bien souvent embarrassé, tellement elle est naturelle et familière avec moi.

Elle veut que je lui fasse faire des exercices sur la question des participes passés, puis je lui pose des questions de grammaire ou de prononciation. Je fais des remarques, tout cela très consciencieusement. Je lui résume les journaux ou bien des articles de la *Revue* qu'elle n'aurait pas le temps de se faire lire. Je fais la lecture à onze heures ou bien le soir à sept heures et demie.

Quand c'est le matin, c'est chez l'Impératrice en compagnie d'une dame d'honneur, dans un cabinet très intime et assez artistique avec des gravures, des *loggia*, etc.

Quand c'est le soir, c'est chez la comtesse Hacke.

Oh ! la bonne et charmante dame qui me protège et me fait venir tous les jours chez elle et veut à toute force être « ma maman ». J'arrive toujours chez elle une demi-heure avant que l'Impératrice ne vienne. Nous causons. Je lui fais des dictées, je lui corrige les fautes d'orthographe ou de prononciation (me voyez-vous, moi, corrigeant des fautes d'accent !). Elle veut savoir ce que j'ai fait de ma journée, etc... elle connaît Paris.

Puis, entre l'Impératrice. Elle s'assied, je m'assieds... me demande invariablement si je suis allé

encore au musée. J'avoue que non ... etc., puis je lis pendant qu'elle fait de l'aquarelle.

Je suis un peu timide, mais ce n'est rien relativement à ce que j'avais peur d'être quand j'y songeais à Paris. Ce qui fait mon assurance c'est que je prépare très consciencieusement mes lectures, et que je puis débiter imperturbablement en français correct toutes sortes de commentaires.

Voilà qu'elles sont mes journées.

Je ne vois personne, sauf M. de Knesebeck, le docteur Velten et les comtesses Hacke et de Brandebourg avec qui je lis.

Ne vous figurez pas que je vis à la cour, ce serait trop horrible. J'ai un petit appartement retiré à côté de celui de M. de Knesebeck et de celui du Dr Velten. Pour faire mes lectures, je vais au palais de l'Impératrice, où je ne vois personne.

Je sors peu.

Le reste du temps, je suis chez moi. Je ne puis écrire un vers ni une ligne, mais je lis sans relâche et je prépare mes lectures. J'en ai déjà préparé pour un bon mois.

Ainsi, je ne vois pas cette chose vague qu'on appelle la cour, et je ne connais pas ni n'ai encore vu ni n'ai entendu parler dudit comte de Seckendorff. Si je ne me trompe, c'est bien un chambellan, n'est-ce pas ? Il est peut-être au palais du Roi. Mais je connais le comte de Nesselrode, le grand

maître de l'Impératrice, un charmant et sceptique monsieur, avec qui j'ai passé une journée en chemin de fer. — Je l'ai bien étudié, et j'ai écrit des pages sur lui uniquement pour le plaisir de l'analyser ou du moins d'analyser le monsieur qu'il me semblait être.

Vous parlez de M. D... et de M. B... Je serais bien, bien heureux de faire leur connaissance et d'avoir ces deux relations. Ai-je besoin de vous dire combien je serais reconnaissant des deux lettres d'introduction dont vous me parlez? Je les attends avec impatience et les ajoute à tout ce que je vous dois déjà.

Vous me parlez d'une étude sur les dessins du Louvre, sans doute à propos du catalogue de M. de Tauzia. Hélas, nous ne recevons ici ni la *Gazette* ni l'*Art*.

Votre livre paraît dans quelques jours. Nous avons ici un libraire français. Je vais surveiller sa vitrine.

J'ai la fatuité de supposer que comme vous êtes en relations d'art très suivies avec X... et qu'il n'aime pas à écrire, je pourrai parfois vous rendre un menu service. Inventez-en, vous me rendrez si heureux.

Vous me recommandez de travailler. — Vous verrez!

Adieu, je vous serre bien la main. J'ai l'inten-

tion d'aller au musée aujourd'hui pour mon plaisir et aussi pour que l'Impératrice ne me tourmente plus là-dessus ... et

Je vous quitte. Je vous récrirai un de ces jours.

Que devient P. Bourget, poète anglais et français ?

Je salue tous ceux de vos amis à qui vous m'avez présenté.

Je serre la main à M. votre frère, qui était toujours si aimable avec moi.

Je salue respectueusement madame votre mère.

Votre bien dévoué,

JULES LAFORGUE.

IV

Berlin [13 décembre 1881].

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre bonne lettre hier matin. Je n'ai pu vous répondre tout de suite. Ce matin j'ai reçu une lettre de Bourget et une autre de Pigeon. Je vous réponds en même temps.

Ah, le vilain temps ! Un dimanche matin — Vous connaissez Berlin, n'est-ce pas ? mes fenêtres donnent sur la *Platz am Zeughaus*, pleine de

flaques d'eau, balayée de rafales, d'averses. Il y aura au moins un peu d'eau dans la Sprée.

Mais vous savez que je n'ai pas reçu votre livre. Vous m'écrivez que vous m'avez envoyé un exemplaire, vous me demandez s'il a bonne mine ! Je n'ai rien reçu ! — Tout le monde est de la fête excepté moi ! à quoi attribuer cela ? Je suis au désespoir. Est-ce que les livres s'égarent dans les postes allemandes ? Il aura été du côté de Nurenberg ! Qui me donnera votre volume ! Il me tarde tant de voir si les tables sont irréprochables !

Vous voyez qu'il a du succès ! Et puis ce n'est pas un roman, un livre de vers, une bulle de savon. C'est un moellon, quelque chose édifié lentement et qui reste. C'est égal, je ne vous ai vu qu'à la fin, quand vous n'aviez plus besoin que du coup de main d'un manœuvre quelconque, mais je sens l'énorme d'un pareil bouquin, si touffu, si exact, où il n'y a que des os et pas de baudruches à donner à dégonfler aux plumes de la critique. D'abord les longues années à dépouiller et à s'assimiler indéracinablement l'immense alluvion formée par tous les livres, toutes les brochures apportées sur l'homme. Puis les vagabondages à travers l'Europe, archives, bibliothèques, musées, estampes inaccessibles, collections privées, avec les minuties infinies de chaque pièce. Puis l'étude de l'homme lui-même d'âme à âme, de pensée à pensée, alors l'œuvre, le

plan, les échafaudages, tout. — Rien que cette mince brochure de votre *voyage inédit* — ô bénédiction de la rue L... !

Mais pourquoi n'ai-je pas l'exemplaire que vous avez bien voulu m'envoyer ? Je me perds en conjectures. M'arrivera-t-il ? demain ? après-demain ? — Où est-il ?

Car maintenant il me reste à l'étudier, à penser, à rêver dessus ; ce que je n'ai pu faire encore.

J'ai reçu vos deux lettres, pour M. D... et M. M...

Je les ai reçues hier. Je les ai encore dans mon tiroir. A demain. Dois-je être intimidé devant votre ami ? Je vous remercie bien de tout. Et votre article sur les dessins du Louvre ? Pour les notes que vous me recommandez de prendre, je n'y manque aucun soir en rentrant chez moi. Je fais aussi une heure d'allemand. Je refais mon volume de vers. Mais en juillet quand je reviendrai à Paris, — pour trois mois, — je l'aurai prêt à toutes les bontés d'un éditeur qui me tombera du ciel.

Matériellement mes jours se ressemblent. Je fais la lecture le matin ou le soir. Quelquefois les deux. Je suis toujours très consciencieux, j'ai provision de lecture pour longtemps. Je fais venir trois volumes de Sully-Prudhomme. Si vous m'entendiez ! Je n'avale plus mes mots. Je lis très haut et très clairement, et j'ai toujours quantité de commentaires sur les livres. A la lecture du matin, je

résume les journaux et je fais faire à l'Impératrice des exercices de grammaire. Je fais toujours la lecture avec la Ctesse Hacke. La Ctesse de Brandebourg est en voyage. Quant aux deux autres dames d'honneur, elles sont arrivées depuis peu (deux autres étant parties) et je ne les ai pas encore vues. Le soir je suis toujours une demi-heure à l'avance chez la Ctesse Hacke, qui joue à la maman avec moi. Je lui fais des dictées, et chaque fois, je lui apporte une collection de mots et de phrases terribles pour éprouver son orthographe.

Je crois que je serais plus intimidé à Paris dans le monde. Mais je suis à une bonne école et j'en profiterai.

Au revoir.

Rappelez-moi, je vous prie, eu souvenir des personnes auxquelles vous m'avez présenté. — Pourquoi ne suis-je pas à Paris pour voir votre volume aux vitrines et aux étalages ?

Votre reconnaissant,

JULES LAFORGUE.

Je vous écrirai bientôt pour vous parler des deux visites à M. D... et à M. M...

V

[Berlin, 24 décembre 1881.]

Cher Monsieur,

Je suis très embarrassé. Vous m'aviez dit d'aller faire votre visite à M. M... dimanche dernier, en lui envoyant la lettre la veille.

Je vous ai écrit que cela m'avait été impossible. Je songeai donc à envoyer la lettre aujourd'hui samedi. Je suis allé *Unter den Linden*. Mais là, j'ai rebroussé chemin me disant que, très probablement, j'allais être importun en faisant cette visite demain dimanche qui est la Noël. Je vois ici depuis quelques jours tant de préparatifs, on respire un si joyeux air de fête que ce jour de Noël me paraît être très important ici, comme le jour de l'an à Paris. Alors, j'ai pensé que, très probablement, je dérangerais votre cousin.

Dites-moi que rien n'est perdu et que je n'ai pas commis de faute.

Je viens de recevoir le *Livre* où je lis une petite note sur votre travail que je bouquine. J'ai lu l'article de W... sur Van Praet où il y a trois lignes sur vous. O bénédictin, ô grand homme!

L'Impératrice est toujours très contente de moi.

Ces lectures se passent presque dans l'intimité, une intimité littéraire, et je prends les plus petits détails de ma besogne à cœur.

L'Impératrice, à ce propos, m'a fait ce matin présent d'un beau nécessaire à écrire avec une exquise bonbonnière azur à peluche bronze. J'étais confondu. Cela m'a été remis par ma bonne comtesse Hacke et à la lecture de demain soir je remercierai l'Impératrice en l'assurant encore de mon dévouement.

Et puis, ma foi, voilà.

Item, hier au soir, copié à la plume le portrait de Maître Hyeronimus — exécrable. Cette atmosphère de fête m'attriste au-delà de la mort. Je ne me rappelle pas une heure de ma vie où la joie ne m'ait navré ou du moins attristé.

La stupide humanité a besoin de fêtes (v. le chapitre des *divertissements* dans les *Penséees* de Pascal).

Je m'aperçois que je bavarde. Je voulais seulement vous exposer ma situation relativement à cette visite tant désirée et que les circonstances m'ont fait retarder. Je suis très anxieux de savoir si je n'ai pas commis quelque faute, surtout si M. M... sait par vous que j'ai votre lettre depuis une semaine. Rassurez-moi.

Votre reconnaissant,

JULES LAFORGUE.

VI

Berlin [31 décembre 1881].

Cher Monsieur,

Pardon, pardon d'avoir tant attendu pour vous répondre. J'ai fait une foule de courses, mais, comme je vous l'ai dit, mon incurable timidité est assez aise du prétexte de la semaine du jour de l'an pour retarder encore ces deux visites que je désire tant, M. M... et M. D...

Je sors de ma lecture de onze heures. Rien dans les journaux. L'Impératrice goûte beaucoup les articles d'Étincelle. *Le Royaume des chiffons* l'a enchantée tout particulièrement. Je suis chargé de fureter dans les journaux pour trouver des entre-filets de modes pour la première femme de chambre de l'Impératrice, Mlle de Meindorff.

Toujours Metternich et toujours Sully Prudhomme.

Si vous saviez que je vous aime,
Surtout si vous saviez comment.
Peut-être vous entreriez même,
Tout simplement.

L'Impératrice a ici un pensionnat modèle, quelque chose comme Saint-Cyr. J'y ai trouvé une parisienne institutrice, nièce de Meyer du Collège de France.

Et je travaille, travaille. Je fais de l'allemand, des vers, du musée de Berlin, un article pour moi.

Aujourd'hui, une journée de printemps avec le soleil et le ciel bleu clair et de grands militaires reluisants. — A Paris vous avez naturellement des marécages, des averses, du brouillard malade, et comme toujours les arrosages, les éternels arrosages sur la voie publique.

Merci de vos bonnes lettres, mais je ne veux pas qu'elles soient un ennui pour vous. Répondez-moi quand vous avez un petit quart d'heure à tuer et que votre papier à lettres n'est pas loin de votre main. Je sais que vous pensez à moi et que vous n'oubliez pas qu'il y a quelque part, à Berlin, un être qui vous doit tant et vous en est si reconnaissant. — Pour moi, laissez-moi vous écrire souvent, à l'aventure, vous racontant n'importe quoi, avec toujours cette épigraphe sous entendue : *nil sub sole novum* ou plutôt *omne sub sole novum.*

Bourget m'écrit. J'ai trouvé ici un de ses amis. J'attends toujours aux *Débats* l'article de Clément ou du *fidèle Berger*. Je reçois les jeudis et les lundis de Bourget, et je verrai aussi. Il y a cinq chroniques à écrire sur votre livre : Une sur vous, votre silhouette, votre jeune gloire (de bénédictin-dandy ?), vos travaux, vos collections ; très parisienne. Une autre, sur trois sortes de critique d'art, en prenant comme exemples, par exemple,

votre procédé, celui du Watteau des de Goncourt, celui de M. Taine. Une autre sur ceci : Jusqu'à quel point un Parisien de 1882 qui collectionne des impressions et va à Bruxelles pour écouter une première et a son fauteuil à l'Opéra, et va chez Brébant et fume sur le boulevard et porte des tuyaux de poële, peut comprendre l'âme d'un artiste de la Renaissance, etc., etc.

Voyons ce que je vais trouver un de ces jours dans le Parlement. De toute façon vous verrez combien cette âme de poète aura compris votre œuvre et comprend l'âme de celui qu'entre nous — nous appelions notre maître — bien que je n'aie jamais fait d'infidélité au vieux Rijn.

Sur ce je vous quitte, et puisque c'est l'usage et malgré mes convictions fatalistes, permettez-moi de vous « souhaiter une bonne année » à vous et aux vôtres.

Votre bien reconnaissant,

JULES LAFORGUE.

VII

Berlin [9 janvier 1882].

Cher Monsieur,

Je viens d'être présenté à la Princesse royale. Elle est d'une simplicité et d'une amabilité char-

mantes. Je m'en suis tiré je crois (sauf que j'ai été peut-être un peu bavard, mais la Princesse m'a mis sur votre chapitre et dame...), d'ailleurs dites-moi, n'est-ce pas? ce qu'on vous en dira si tant est que tout ceci ait, en réalité, l'importance que cela a eu pour moi. La Princesse m'a tout de suite parlé de vous (je ne suis plus timide, je deviens observateur). Je vois son geste me montrant vaguement avec un sourire une table de travail, et me disant : Je l'ai presque terminé (votre livre). Alors je me suis mis à bavarder, parlant de vos *portraits historiques ;* de Mme Ve G... ; de l'article de Chesneau, d'une deuxième édition de votre livre.

J'ai insinué que la publication de pareils livres à l'époque du jour de l'an, pêle-mêle avec la pacotille des livres d'étrennes leur ôtait peut-être quelque chose de leur caractère imposant et durable... etc. J'ai bien bavardé, trop peut-être. J'ai toujours peur, enfin.

Outre cela, j'ai porté l'autre jour votre volume à l'Impératrice. J'ai mis le livre devant elle, elle a feuilleté les premières pages, puis, à son côté, je lui ai montré une à une les héliogravures et quelques dessins. Elle était émerveillée et plaçait des appréciations justes. Seulement elle a vu à la première page votre petit mot, et j'ai eu toutes les peines du monde à lui persuader que c'était pure amabilité de votre part, que je n'avais fait qu'un

travail de copiste, et que d'ailleurs il était évident que j'étais trop jeune pour collaborer à de pareils ouvrages. Alors, elle m'a félicité du cadeau que vous m'aviez fait là. Etc.

Et voilà.

Et maintenant, ô bénédictin, que faites-vous ? Je vois toujours les sommaires de la *Gazette* et de *l'Art*. Que tramez-vous entre votre *Grenouillère* de Monet et le *Constantin Guys* de Manet et le Van Goyen noyé d'averses et de brume, et la *chose* d'Ary Scheffer, et les archéologies bizarres de Moreau — dites ?...

Et Bourget ? Je vois très souvent ici un de ses amis qui fait de la critique musicale. Je fais des connaissances, un peintre de Dresde, un pianiste, le violoniste Ysaye, élève préféré de Vieuxtemps, ami de Rubinstein, etc.

Je travaille, travaille. Assez d'allemand, beaucoup de vers, une dissertation sur l'amour, cette force éternellement charmante et sale et ridicule.

Puis, je me réchauffe les yeux avec une pile de crêpons japonais laissés par Pigeon.

Puis je refais des vers. Vu les peintures du café Bauer. Il fait ici un temps de mars très doux et pluvieux.

Je regrette les galeries de l'Odéon, les ciels malades que l'on voit du pont de la Concorde, les belles flaques de la place de ce nom. (J'ai été amou-

reux de la statue de Nantes qui symbolise la chasteté saine et virile.) Je regrette les enterrements à la Madeleine et à St-Augustin, et les rosses résignées et somnolentes des fiacres.

Je vous serre la main. J'espère que vous ne m'oubliez pas, même si vous n'avez pas le temps de m'écrire et je suis votre bien reconnaissant.

JULES LAFORGUE.

On m'écrit qu'on a vu votre livre à Tarbes (Htes-Pyrénées) !

VIII

Berlin, 13 janvier 1882.

Cher Monsieur,

Je vous demande de m'excuser, mais je ne trouve vraiment pas le temps d'écrire. Ce matin lecture, puis faite (enfin) ma visite à M. M..., puis des courses, puis préparer la lecture, puis la lecture et à neuf heures un thé chez la Princesse royale. J'en sors ; il est onze heures et demie. M. M... a été bien aimable pour moi. J'ai bavardé très longtemps, sur vous et sur tout. Je soupçonne que M. M... est un bibliophile convaincu. J'ai vu aussi Mlle M... qui s'intéresse beaucoup à notre littérature. Je me suis tout de suite senti dans une atmosphère de sympa-

thie. M. M... commençait à croire que j'étais un être mythologique, mais j'espère qu'il m'a pardonné mes retards (vous devez lui avoir dit que j'étais coutumier de ces sortes de choses). Mais je voudrais qu'on fût bien persuadé que je supporterais tout plutôt qu'on crût que j'ai commis une impolitesse avec intention.

J'étais bien effrayé de ce thé pour ce soir, mais au bout de cinq minutes j'étais remis et j'observais des types. De bien curieux. Werner (les peintures du café Bauer), Curtius, le comte de Pourtalès, etc... et les femmes...

J'ai tout de suite revu des connaissances, outre l'aimable monsieur de Seckendorff, et j'en ai fait de nouvelles.

De neuf à onze heures j'ai été tout yeux et tout oreilles, malgré mon air de mélancolique errant. Un instant la Princesse royale est venue à moi et m'a parlé. Je sentais tous les yeux braqués sur moi, mais je ne me suis pas effrayé, et j'ai été souple comme dans un roman de Stendhal. Mais j'ai glané des pages de notes. Un curieux profil de diplomate anglais. De vieux gâteux chamarrés de ferblanteries dorées. Et les femmes.

Je me repaissais de réflexions méphistophéliques.

Un incident :

Vers dix heures, j'étais dans un groupe. Je voyais

un militaire chamarré causant avec celui-ci, celui-là. Je ne le connaissais pas. Brusquement il vient à moi, me serre franchement la main et se met à causer très familièrement en riant. Je réponds; je souris aussi devant cette rondeur affable, et je bavarde. Il me quitte et alors je demande au Dr Velten quel est ce militaire qui vient de me quitter? Mais c'est le Prince royal.

Tableau, comme on dit. Je lui raconte mon cas et il me rassure. Néanmoins je vais me confesser encore à M. de Seckendorff qui me rassure et à l'aide-de-camp, M. de Nivenheim, qui en rit à son tour et fait plus que me rassurer.

Ce matin l'Impératrice me dit en souriant ironiquement: « Vous étiez au thé hier, vous avez vu mon fils?... » (Le Dr Velten lui avait raconté la chose). Alors, j'ai raconté à mon tour, et que finalement j'étais bien confus, et que je n'avais pas eu l'honneur d'être préalablement présenté à Son Altesse... etc... Elle m'a répondu qu'il n'y avait pas de quoi être confus. Et voilà.

Je lis une page de Spinoza ou de Hartmann, et je suis à mille lieues au-dessus de toutes ces dorures. Il n'y a que l'Art. Vous le savez aussi, vous qui êtes le bénédictin dandy de la rue de L...

Et que devient Bourget? On me dit qu'il a disparu, qu'il est en Angleterre en pourparlers avec miss Parnell. Peut-on lui écrire?

L'Impératrice a trouvé *la Vie inquiète* très distinguée de sentiment. Je lui ai parlé de l'auteur comme étant le premier de la génération en vogue, ce qui est vrai. Et voilà.

Que faites-vous? Que fait-on? M. B... suit-il vos conseils et ne met-il plus d'eau dans son vin? Le bedeau de Saint-François de Sales est-il toujours le sérieux cicerone artistique que nous avons connu?

Il est probable que je recevrai M. M... et sa famille. Si vous aviez quelque conseil à me glisser à ce sujet, j'en serais bien plus à mon aise.

Mais ne m'écrivez que si vous avez dix minutes à tuer.

Je vous serre bien la main,

JULES LAFORGUE.

IX

Dimanche, Berlin, 29 janvier 1882.

Cher Monsieur,

Voilà longtemps que je ne vous ai écrit. J'ai reçu un feuilleton de Bourget sur *la Faustin* et j'ai cru reconnaître votre écriture dans l'adresse de sa bande. Donc vous vivez encore.

Vous ai-je conté ma première visite à M. M...? J'ai été encore le voir mardi dernier. Mlle M... était souffrante et je n'ai pas encore vu Mme M...

M. M... est bien aimable pour moi. J'ai passé deux bonnes heures avec lui. Il a un Goyen comme vous, un beau, bien automne, bien triste. Un Patenier. Il m'a montré une série adorable de petits dix-huitièmes, des dessus de tabatières, des fantaisies légères, des allégories charmantes jetées du bout du crayon relevées de quelques coups de pinceau. Une édition de Molière avec les Boucher. Un traité de géométrie avec des Cochin au bas des figures, etc. Puis nous sommes sortis ensemble, — fait les stations devant les vitrines, et chez moi où je lui ai prêté *En ménage* d'Huysmans, les deux volumes de notre Bourget, le Baudelaire... M. M... est un homme précieux. Il doit être avec moi le seul homme de Berlin qui adore la *décadence* en tout.

Et vous, que faites-vous ? Vous avez dû acquérir de nouveaux impressionnistes. Je ferme les yeux pour voir le pastel de B... d'un couchant si triste. La *Faustin* fait-elle beaucoup de bruit ? J'ai lu déjà plusieurs *Pot-Bouille.*

J'ai reçu une petite lettre de Bourget, une lettre triste, triste, avec parfois un sourire jaune. Outre cela Pigeon m'écrit que Bourget est dans un découragement de tout, qui lui fait de la peine. (Et son volume ?)

Et vous, que faites-vous, ô bénédictin, ô dandy, ô homme sain d'esprit, de nerfs et cœur, ô homme bien équilibré ? Vous reposez-vous sur votre jeune gloire ? Pourquoi n'êtes-vous pas passé par Berlin en allant à Bruxelles voir *Hérodiade ?*

Ah ! vous savez que je connais *Hérodiade* maintenant. J'ai ici deux amis (les deux frères Ysaye). L'un est violoniste (il avait un article dans le dernier supplément du *Figaro* et jouera vendredi devant l'Impératrice) et son frère est pianiste. Ils ont déchiffré et chanté toute la partition. N'est-ce pas agréable ? Je crois que nous aurons bientôt Saint-Saëns. J'ai fait aussi la connaissance du petit Dangrémont et de son père. Passé plusieurs heures ensemble. Des mœurs bien curieuses. Pris des notes.

Et le ministère qui est tombé ! Hier j'ai expliqué de mon mieux à l'Impératrice ce que c'était que le scrutin de liste... Maintenant les lectures marchent bien ; deux par jour. Jamais l'Impératrice n'avait tant lu. Elle a dit à la comtesse de Hacke que je lui plaisais de plus en plus. Et en me le répétant la comtesse Hacke n'en était pas encore revenue, car il paraît que l'Impératrice n'est pas prodigue sur ce point.

Le matin nous faisons des exercices de style et comme sa main est trop faible pour écrire elle me demandait toujours de lui trouver une forme d'exer-

cice. Après bien des réflexions, j'en ai trouvé une qui fournit l'occasion d'être spirituelle parfois et de tourner élégamment des phrases de vive voix, sur un mot. Elle en est chaque fois enchantée. (Est-ce assez Machiavel ?)

Et tout est pour le mieux dans le pire des mondes possibles, sauf, etc., etc...

Et je vous serre la main.

Devinez à quoi je songe ? A la façon dont vous disiez « oh, quelle horreur ! » quand Bourget émettait une idée ou une expression... étrange. Vous souvenez-vous ?

Adieu, ne m'en veuillez pas trop.

Votre

JULES LAFORGUE.

X

Berlin, 2 février 1882.

Cher Monsieur,

Quand je vous appelais : ô homme sain d'esprit, de nerfs et de cœur, ô homme bien équilibré !! — Cher Monsieur, vous êtes un sage de critiquer ainsi la maladie qui pousse des fleurs du genre de la *Faustin*, vous êtes un sage ; jamais vous ne sentirez le charme de la décadence, je vous plains et

assurément, quand je raconterai votre sortie à M. M..., lui qui aime la décadence, il vous plaindra aussi avec un sourire d'yeux derrière ses lunettes d'or. Parbleu oui, tout ce que vous dites là est très juste, mais, dame, il faut être de son âge et même en avant de son âge sous peine de passer pour un monsieur antédiluvien et d'être recommandé aux paléontologues de la critique littéraire.

Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

J'aime beaucoup la description que vous me faites de l'attitude de Bourget chez Renan (dont la *Vie de Jésus* a été appelée par P. Véron « du sirop d'hérésie). »

Je vois encore Coquelin dans Diafoirus, mais j'espère que les sièges du salon de M. Renan ne sont pas si élevés que ça.

Je voudrais bien voir Bourget dans cette attitude et baissant la voix, sa voix qui est tout un orchestre.

Et son Baedecker ? — Et vos dessins du Louvre ? J'ai trouvé ici la revue dans la *Journal Zimmer* à la Bibliothèque.

Je n'ai pu encore aller voir M. D... (voilà une chose terrible). De une heure à trois heures on peut le voir et je n'ai ces heures bien libres que le lundi, et le lundi son musée est fermé. Voilà encore un petit martyre. Dites ?

Je suis très occupé. Je lis en ce moment les deux énormes volumes de Galiani avec la certitude de

n'en pas tirer une page de lecture pour l'Impératrice, c'est un peu vert. Nous avons la ressource de la *Revue des Deux-Mondes* (Maxime Du Camp et un article sur les musées de Berlin). Nous allons avoir ces jours-ci l'exposition Vereschagin (Est-ce bien l'orthographe?) Je l'avais déjà vue à Saint-Arnaud à une époque de flâne à outrance, et j'y ai passé, je me rappelle, deux entières après-midi.

Ici, je n'aime après Menzel et autres, que leur Joseph Brandt qui a une si belle verve de touche et qui m'était resté inoubliable avec ses Kosaques de l'Exposition Universelle de 1878.

J'ai été voir hier M. M... Je ne l'ai vu que quelques minutes, il gardait la chambre pour un mal de gorge survenu.

J'irai le revoir. — Merci de votre lettre.

Adieu bien,

Votre

Jules Laforgue.

Connaissez-vous le concert Hans Bilse de Berlin? J'ai fait là-dessus une pochade pour un jour à la *Vie Moderne*. Je me suis aperçu que mon volume de vers était un ramassis de petites saletés banales et je le refais avec rage.

XI

Berlin, 12 février 1882, samedi soir.

Cher Monsieur,

Je viens de lire votre article. Il est bien intéressant. Mais rien qu'à la façon dont il commence, rien qu'aux quelques lignes où vous donnez le caractère de ces médailles, rien qu'à la façon dont vous terminez, bref à l'allure consciencieuse et modeste de ces quelques pages j'aurais reconnu que vous en étiez l'auteur quand même je n'aurais pas trouvé votre nom au bas de la dernière.

Et, dix minutes, je suis resté en extase devant les pieds aristocratiques, uniques! du duc de Reichstag. — Bien que « vilain et très vilain » (comme disait ce voyou de Béranger), j'adore la *race* et quand, dans ce monde où je suis un peu fourré, je la rencontre, j'ai des jouissances uniques. Sincèrement, ici, il y en a peu. La plupart de ces piliers de cour sont assez vulgaires.

J'ai vu des jeunes gens à Paris et des dames qui avaient plus de race que ça. Le siècle pue le parvenu, n'est-ce pas?

La princesse royale, elle, est d'une distinction

bien complexe dont on démêlerait les éléments avec plaisir la plume à la main. Quant à l'Impératrice, c'est un type accompli de *grande dame*, comme les aiment ceux qui ont vécu en imagination dans les salons du grand siècle et dans ceux du dernier.

Mais il ne faut pas que je vous fasse trop de confidences. Vous devez sans doute lire le premier article de Pigeon. Il a fait ici un triste effet. La nouvelle s'en est répandue au milieu d'un bal à la cour et a fait du bruit. Un peu de cette petite trahison est retombé sur moi. Mais j'ai pris mes mesures et j'ai eu avec le secrétaire de l'Impératrice une petite conversation qui arrêtera net toutes les méfiances à mon égard.

Le cas de Pigeon est assez... singulier, mais je n'en dis pas davantage pour aujourd'hui. J'ai *vaguement eu un écho* d'un entrefilet sanglant de la Gazette officieuse de la cour, pour Pigeon — et je ne sais pas ce qui arrivera. Motus.

Je me tais.

J'ai été revoir ici les Vereschagin où j'avais flâné de si bonnes après-midi à Paris. Ici, c'est autrement bien installé. Eclairage électrique, derrière la cloison où s'appuie la grande toile du Prince de Galles, un orgue joue des choses lentes, éternelles et si tristes, qui m'ont bouleversé quand j'ai contemplé (vous vous rappelez ?) ce pope en noir et

argent avec son encensoir devant la plaine des cadavres nus.

J'y ai rencontré M. M... mardi dernier. J'ai enfin fait la connaissance de M[me] M... qui lit les *Souvenirs* de Renan dans la *Revue des Deux-Mondes ;* elle est bien aimable et m'a semblé devoir être spirituelle. J'ai reçu hier au soir une de ces cartes comme on en reçoit à Berlin.

HERR M... UND FRAU

beehren sich... etc... einzuladen

C'était un dîner pour demain dimanche à six heures. Hélas ! j'ai lecture tous les dimanches à sept heures, mais après ma lecture je m'échapperai vers les Linden passer un bon moment, causer avec M. M..., tâcher de lui faire aimer un peu Baudelaire qu'il ne goûte décidément pas. Je lui ai porté *le Gaulois* de Zola, cela l'a dégoûté du reste. Je lui ai porté *La Faustin*. Je lui porterai *La Chanson des gueux*. Est-ce de vous que j'ai reçu ce matin un *Gaulois* avec, marqué, un article de Benvolio ? Qui est-ce, Benvolio ?

Adieu. — J'espère que vous êtes toujours le même, bien portant, soignant votre barbe, fumant des cigarettes-thé en riant du style degoncouresque.

Je vous serre la main. (J'espère aussi que M. Hos-

chedé ni autre ne vous a dépossédé de notre Monet aux barques bien dessinées, et que je le reverrai.)

Votre

Jules Laforgue.

Je vous parlerai prochainement d'un projet sur Watteau.

XII

Berlin, 31 mars 1882, vendredi.

Cher Monsieur,

N'êtes-vous plus à Paris ? Je vous écris encore à la même adresse. J'ignore absolument ce que vous devenez. Bourget est à Aix, dans des pays inconnus qu'on voit sur les cartes de géographie. M. et Mme M... ont quitté Berlin. J'attends le numéro de demain de la revue pour voir si vous donnez la suite de vos dessins du Louvre. Je lis chaque jour les belles choses qu'on envoie au Salon : le Roll, le Manet, etc.

A ce propos, vous ai-je parlé d'un artiste d'ici Max Klinger, qui a une sorte de génie du bizarre ? Il a envoyé au Salon de Paris une toile intitulée *Cerné* que je n'ai pas vue, mais qu'il m'a décrite et qui doit être bien étonnante. Il a peur qu'elle

soit refusée. Il va envoyer en outre quatre eaux-fortes en deux cadres. Remarquez-les, vous serez étonné. C'est péniblement fait, très travaillé, mais si voulu, si profond. Au reste, si vous voyez M. M... il vous en parlera et vous serez témoin de ses accès de lyrisme.

Ma vie est toujours la même. Les jours passent et se ressemblent. J'ai trouvé ici des endroits tristes où je vais promener mes mélancolies derrière les Zelten, le Kronprinz Ufer et, de l'autre côté de Berlin, le Luisen Ufer. Le soir, il y a des effets étonnants, ce qui prouve que Guillemet est un paysagiste de génie.

Je lis à peu près tout ce qui paraît d'intéressant comme littérature. Le volume de Bourget continue à ne pas se montrer, mais je sors de son *Renan* qui est étonnant.

Votre amie la Princesse royale est toujours malade. J'entrevois de temps en temps M. de S... Il paraît qu'il cultive le paysage. Je n'en ai rien vu. Ici tout le monde fait du paysage. La comtesse de Brandebourg, la comtesse Brühl, la princesse Frédéric-Charles, etc.

Nous avons eu l'exposition d'une sorte d'union artistique de dames. C'était bien mauvais, à part une large et brutale copie de Hals de je ne sais qui.

L'exposition Vereschagin continue toujours, et

toujours l'orgue caché derrière l'immense toile du *Prince de Galles* joue l'*Ave Maria* de Gounod.

Le poète Bouchor est venu entendre la *Passion* de Bach.

Il fait beau. Je m'ennuie toujours, et la ville de Berlin est de plus en plus assommante ; heureusement que dans quinze jours, nous irons dans une autre.

Quand saura-t-on de vos nouvelles ?

Adieu. La revue n'arrive ici que cinq jours après qu'elle a paru à Paris, mais il est des mystères qu'il faut se garder de vouloir approfondir.

Je vous serre la main.

Votre

JULES LAFORGUE.

XIII

Dimanche, Berlin, 9 avril 1882.

Mon cher ami,

Je viens de recevoir votre bonne lettre qui m'apporte de la fièvre de Paris, une lettre haletante. Que de choses, et que vous êtes heureux ! Si vous vous plaignez de ce tourbillon, c'est, entre nous, pure modestie.

Je lirai probablement ce soir votre nouvel article sur les dessins du Louvre, si la revue est arrivée au café Bauer.

Vous ai-je parlé, dans ma dernière lettre, d'une toile et de quatre eaux-fortes, envoyées au Salon et signées Max Klinger ?

Je découvre de nouvelles eaux-fortes ici. Hier, à une heure de la nuit, je contemplais une sorte de passage en rivière noire et puante, profondément encaissée entre les murailles lépreuses, sous la lune. C'était enivrant comme eau-forte. Mais vous vous rappelez peut-être, c'est un passage qui mène de la Taubenstrasse à la Hausvogteiplatz.

Tout le monde part. Encore un, hier au soir. Je finirais par être seul, si nous ne partions bientôt aussi à notre tour.

Je suis heureux de ce que vous me dites de la gloire de Bourget. En laissant de côté l'inévitable subjectivité de tous mes jugements, il y a longtemps que je pense et dis à qui veut l'entendre que si quelqu'un a du génie parmi nos poètes, c'est Bourget, au-dessus de Sully, de Coppée, de Richepin, etc. Quant au critique, à part les maîtres bien assis, il est encore le plus pénétrant, avec quelque chose de plus qu'eux tous, son âme.

J'ai souvent réfléchi à ce que pouvait être la gloire pour Bourget. Bourget a adoré la gloire,

furieusement, comme un Balzac, un Balzac aux épaules frêles, sans le génie de la patience. Mais le public que nous avons, et l'art comme le respecte Bourget, ne lui donneront jamais que la gloire bourgeoise d'un Taine pour la foule, avec la gloire exquise d'un Tennyson singulier pour le public choisi. Et c'est encore peu pour qui a rêvé les fanfares des siècles passés, ou, tout au moins, les voyages tourmentés d'un Byron.

Tout ceci serait trop long à développer, et l'on n'a pas encore analysé la maladie dont Flaubert est mort.

Maintenant, devant ce succès auquel il n'avait bien certainement pas songé, Bourget se sent peut-être repris d'une de ses frénésies d'antan, mais cela ne durera pas. Le public ne pourra jamais lui donner la gloire qu'il mérite, et à laquelle il a conscience d'avoir droit.

Nous partons pour Bade vers la fin du mois. Ma vie est toujours la même. On vient de m'offrir un congé de quinze jours que je n'ai pas pris pour ne pas déranger l'Impératrice dans ses habitudes. En août, j'aurai deux ou trois mois. Je travaille un peu de tout. Je lis, j'écris, mais surtout, je pense. Ce changement d'atmosphère civilisée m'a retourné le cerveau comme on retourne une omelette. Et je note, je note toujours. Mais je n'écrirai jamais rien sur les gens que je vois en tant que personnes.

Mais j'utiliserai mes notes psychologiques en les transposant.

La Princesse royale avait simplement mal aux yeux, un orgelet, pendant ces semaines. Mais maintenant on la voit sortir. Je vous félicite pour le Menzel qu'elle vous a envoyé.

J'ai été visiter une exposition dans la Commandantenstrasse : il y avait peut-être une ou deux bonnes toiles et un tableau sans valeur d'Eugène Chaperon fourvoyé là je ne sais comme.

Vous me parlez tant du Salon ! Avec le Puvis, Renan, Blanche, Manet, Bonnat. Hélas ! je n'en verrai que le catalogue illustré et c'est maigre, bien maigre.

Au revoir et merci de ne pas m'oublier et de votre bonne lettre.

Votre

JULES LAFORGUE.

XIV

Wiesbaden, 26 avril 1882.

Cher Monsieur,

Je suis à Wiesbaden depuis bientôt une semaine. Et je m'y ennuie, je m'y ennuie ! Vous qui avez été partout et même ailleurs, vous connaissez Wiesbaden, n'est-ce pas ?

Je n'ai d'autre distraction, — ne pouvant travailler, car pas installé, n'étant ici que pour dix jours, — que d'aller courir à travers les côteaux, les petits bois. Je me grise de verdure, je note des coins et les sensations y correspondantes. Je fais des kilomètres.

Les sapins me vont au cœur. Tout est déjà vert ici, mais rien à lire.

J'ai à la fin mis la main sur la dernière revue et votre article est vraiment étonnant comme langue, — il est vrai que vous êtes russe.

Vous souvenez-vous, quand vous me reprochiez de sacrifier à de Goncourt ? Et vous y voilà. Votre vue d'ensemble sur l'art hollandais est vraiment étonnante (entre parenthèses je ne vous savais pas si amoureux des intérieurs hollandais et des ciels pluvieux). Vous avez surtout un passage avec des touches où l'on sent le paysagiste qui est resté en vous.

Pourquoi n'avez-vous pas écrit le livre que Havard vient de publier (il y a déjà des mois) chez Quantin dans la série de l'*Enseignement des Beaux-Arts ?* Je n'ai pas vu votre nom sur le catalogue d'ouvrages en préparation.

Je suis heureux de voir que vous aimez Ruysdael qui, n'en doutez pas, est le plus grand paysagiste qu'ait produit la terre — après Guillemet.

Puis vos lignes sur Backuysen et Rembrandt.

Et celui sur le *Baiser* de Michel-Ange ? Ce *Baiser* est la chose la plus sublime que la planète ait encore produite en fait d'amour.

M. M... vous a-t-il dit beaucoup de mal de moi ? Il m'en veut de lui avoir fait admirer deux ou trois pages des *Fleurs du mal*.

Spleen, spleen, spleen...

Rien de nouveau sous le soleil.

Quand paraissent *les Aveux*, de Bourget ?

Et *Pot-Bouille* ? Je l'ai lu en une journée de chemin de fer, de Berlin à Wiesbaden. Ce ne sera pas son chef-d'œuvre, n'est-ce pas ?

Votre

JULES LAFORGUE.

XV

Baden-Baden, 1er mai 1882.

Cher Monsieur,

C'est aujourd'hui lundi. J'ai lu votre lettre avant-hier, samedi au soir, en arrivant ici (Bade, maison Mesmer) où votre lettre m'avait précédé.

Votre lettre était adressée à Berlin. où je n'étais plus, ayant passé dix jours à Wiesbaden avant de venir ici.

Je vous remercie d'avoir songé à moi pour par-

ler de votre livre dans la revue. Je voulais vous le dire tout de suite, mais figurez-vous qu'ici, le dimanche, la poste reste fermée tout le jour, et qu'il n'y a pas moyen de se procurer un timbre-poste.

Mais je me suis déjà mis au travail. J'espère que vous serez content de ce que je vous enverrai. Quelque chose digne de votre livre et digne du temple où préside M. ***, assembleur des nuages et projeteur d'éclairs.

Les huit pages vous seront remises le douze mai exactement — à moins d'un vol des Postes.

Ce que vous me dites comme points sur lesquels insister m'aide beaucoup. Si vous avez encore à préciser des points, faites. Ma machine n'en sera que mieux. Et encore une fois, merci de ce début que vous me procurez. Je vous dis adieu. Ce travail va me désespleeniser pour un mois. Et d'ici là *les Aveux* auront paru. Nous avons ici dans le Kursaal un cabinet de lecture auquel je n'ai pas encore rendu visite, mais où j'espère trouver la revue.

Dans quel travail êtes-vous plongé ? Un tirage à part de vos dessins du Louvre ? Vos portraits ? Avez-vous de nouveaux impressionnistes ? Dans toutes les villes, je crois, ici, il y a une Kunst Austellung permanente.

Mais on n'y voit jamais rien, rien. C'est lamentable et sanglotant. M. et Mme M... sont-ils rentrés sous

leur tente ? Toute votre famille se porte-t-elle bien ? Avez-vous de la verdure au Parc Monceau ? Et plus de maçons, de plâtriers, de charpentiers brutaux dans votre rue, avec l'horrible marchand de vins d'en face ?

Adieu. Votre

JULES LAFORGUE.

XVI

Mai 1882 Bade (toujours) vendredi.

Cher Monsieur,

Je viens de terminer, il y a un quart d'heure, la besogne en question et je l'ai mise juste à huit heures dans le Briefeinwurf. Cette lettre ne partira que demain matin.

J'avais commencé ce travail avec enthousiasme. Je l'ai terminé avec la hâte d'en finir. Je vois que je ne suis pas encore capable d'écrire un article d'art, et qu'avant de songer à faire un *Salon*, je devrais en faire d'abord un ou deux pour moi seul comme étude. Et dire que si l'an dernier on m'avait offert un *Salon* à faire dans une feuille, j'aurais effrontément accepté.

Il faut que vous sachiez que je ne suis pas très enclin à la modestie, au moins en ai-je conscience, c'est déjà beaucoup.

Figurez-vous, en outre, que je ne sais pas si c'est parce que je fume depuis que je suis en Allemagne (pas cependant énormément) ou quoi, mais le mot juste ne me vient plus ou me vient après des tortures... Et ce pauvre Gill ?

— J'ai passé la soirée d'avant-hier avec M. de S... Au moins en voilà un, aimable et intelligent. Ils sont rares ici, je vous prie de le croire ? Nous avons causé d'art. Il a beaucoup couru avec vous. Il m'a parlé du *Salon*. Nous avons feuilleté mes exemplaires de vos brochures, qu'il ne connaissait. Après avoir revu Londres et Paris avec leur fièvre artistique, il rentre dans Berlin déjà, écœuré de la nausée qui l'y attend.

Connaissez-vous Bade ? C'est d'une banalité comme décor de paysages et comme ville de plaisir ! ! ! C'est à mourir ! ! ! Je vais tous les jours à cette *Conversation* décorée par des pinturlureurs à quatre sous. Je vais au *Cabinet de lecture* où je cherche les bons morceaux que l'on peut glaner dans une collection du *Graphic*. — « *Le beau monde* », se promène dans le jardin écoutant la musique. Pas une toilette ! La civilisation y est à ce point avancée qu'on ne peut se promener dans les rues ou le jardin avec un chapeau haut, même

correct, que tout le monde ne s'étonne, — à moins qu'on ne soit un très vieux vieillard.

J'ai vu un *catalogue* du Salon et j'ai un vague soupçon que la toile de Max Klinger a été refusée. — Que dites-vous du moins de ses eaux-fortes ? C'est curieux d'idée, quoique pénible, trop préparé et sabré, pas avec assez de bravoure.

C'est cependant, à le prendre en bloc, un curieux tempérament. Je possède une *Imitation de Jésus-Christ* et l'*Ethique* du Grand Spinoza, et je m'en nourris dans mon cœur solitaire, dédaignant les splendeurs de ce Bade où les librairies n'ont que des romans de Dentu et n'ont pas pu encore me faire envoyer *les Aveux*, que j'espère, cependant, pour demain matin.

Votre

JULES LAFORGUE.

XVII

Bade, lundi novembre 1882.

Cher Monsieur,

Ma vie a recommencé, m'a repris dans ses engrenages peu fiévreux. Je n'ai pour me consoler qu'une cire de Cros qui me sourit maladivement, adossée à la lampe, Puis des eaux-fortes de Chifflart (pour

la plupart assommantes, mais révélant une âme michelan... gélique).

J'ai revu mes notes pour l'exposition de Munich. Je n'ose pas faire l'article, si peu important qu'il doive être. Car je devrais le commencer de cette façon ridicule : « La visite dont ces lignes sont le compte-rendu remonte à quatre mois et à l'ouverture de l'exposition, alors à peine encore aménagée, par conséquent infiniment incomplète »... Voilà un drôle de correspondant comprenant ses devoirs d'une façon légèrement biscornue, se diront les abonnés...

Qu'en pensez-vous ?

En revanche, en arrivant à Berlin, je vais trouver une grande exposition de l'art contemporain berlinois. Ce sera très important et j'essayerai « d'être à la hauteur de ma mission ».

Je suis content de Paris, j'y ai pas mal bûché le côté théorique, la base philosophique de l'art des Cornelius, des Schnorr, Schwanthaler, etc., vous verrez.

J'enverrai deux articles de dix pages ou douze chacun sur le musée contemporain de Berlin. De plus, je me sens capable d'un sérieux et compact volume sur l'art contemporain allemand.

Avec une Introduction qui fera le quart du volume et qui sera toute de psychologie et d'esthétique.

Cette introduction sera très sérieuse, et, j'espère, très juste et très condensée. Je vous la soumettrai avant tout. Mais dites-moi si, en principe, une pareille introduction toute philosophique effaroucherait les habitudes de la revue? J'en vois déjà la trame logique et les détails et j'avoue ingénûment que je la crois! neuve comme vue d'ensemble en laissant à d'autres le soin de dire si elle est juste et complète et répondant à tous les *a posteriori*. Enfin vous verrez.

Mais que la langue allemande m'est lente à lire! — et je ne parle que français, toujours français.

J'ai causé aujourd'hui, une bonne heure, en fumant avec Maxime du Camp. Le soir, grande société et nombreuse. — Nous restons à Bade jusqu'au douze. — De là à Coblentz jusqu'au premier décembre, puis à Berlin. A che va la vita? fuor che a dispregiarla?

Votre

JULES LAFORGUE.

XVIII

Berlin, mercredi, décembre 1882.

Cher Monsieur,

Vous ai-je écrit depuis que je suis à Berlin? J'ai revu M. et Mme M... qui non seulement sont les

personnes les plus artistes d'ici, mais encore ont la bonté de ne pas remarquer ma sauvagerie. Nous avons vu les impressionnistes de chez Gurlitt, très intéressants sinon des plus significatifs. Pissarro est vraiment un monsieur solide ; mais nous n'avions pas de Caillebotte. Les Jockeys de Degas étaient merveilleux avec son culotté de tapisserie, mais pas de Danseuse. Devant les Renoir, toujours la même impression, c'est fin, c'est moelleux et chatoyant comme un pastel, son nu de femme est solide, savant et curieux, mais je n'aime pas ce porcelainé lisse.

J'ai fait un assez long article de revue, une explication physiologique esthétique (?) de la formule impressionniste que M. M... traduisait pour une revue. Je le lui ai remis hier.

Vous ai-je dit que dans ces vingt jours, enfermé, cloîtré dans ce château de Coblentz, j'avais infiniment pensé et travaillé ? J'ai relu les esthétiques diverses, Hegel, Schelling, Saisset, Lévêque, Taine — dans un état de cerveau inconnu depuis mes dix-huit ans à la bibliothèque nationale. Je me suis recueilli, et dans une nuit, de dix du soir à quatre du matin, tel Jésus au Jardin des Oliviers, St-Jean à Pathmos, Platon au cap Sunium, Bouddha sous le figuier de Gaza, j'ai écrit en dix pages les principes métaphysiques de l'Esthétique nouvelle, une esthétique qui s'accorde avec l'Inconscient de

Hartmann, le transformisme de Darwin, les travaux de Helmholtz.

Ma méthode, ou plutôt ma divination est-elle enfantine, ou ai-je enfin la vérité sur cette éternelle question du Beau? — On le verra. En tout cas c'est très nouveau, ça touche aux problèmes derniers de la pensée humaine et ça n'est en désaccord ni avec la physiologie optique moderne, ni avec les travaux de psychologie les plus avancés, et ça explique le génie spontané, ce sur quoi Taine se tait, etc.

... Enfin on verra, et vous verrez... J'aurai du moins rêvé que j'étais le John Ruskin définitif (1).

Je mets la dernière main à mes quelques pages préliminaires sur l'Allemagne pour l'étude sur la *National Galerie* de Berlin.

JULES LAFORGUE.

XIX

Berlin, 24 12. 82.

Cher Monsieur,

Je travaille comme un nègre — pas cependant comme le nègre Dumas père. J'ai deux lectures régulièrement par jour avec livres à choisir, à lire

(1) Cette étude n'a été publiée qu'en 1895, dans *La revue blanche* du 1er octobre (tome IX, n° 56).

d'avance, et trois journaux, et la *Revue des Deux-Mondes*. Prélevez là-dessus le temps stupide de s'habiller deux fois, le temps stupide de manger (mais je me cache toujours pour manger), le temps de dormir, les menues dépenses de temps, et vous verrez qu'il ne me reste pas grand'chose.

Je travaille la nuit à la lampe. C'est une infinie volupté. Toute la maison est endormie. A peine de temps en temps un fiacre sous les Linden. Quelquefois le clair de la lune sous la neige fine de Hausvogteiplatz. Alors j'entasse les feuilles de papier noirci. A Coblentz aussi, j'avais pas mal besogné, avec le Rhin en bas, piqué de lumières reflétées.

J'ai donc un nouveau petit volume de vers que je ne publierai pas plus que le premier, attendu que, dans un an, il me paraîtra aussi ridicule que mon premier m'apparaît maintenant, avec quelle intensité ! — Plus : J'ai terminé un roman, le sujet est très beau. Mais un premier roman ne peut valoir grand'chose. Aussi, j'en écris un second. J'ai une comédie en un acte, plus noire que *les Corbeaux*, mais qui ne doit pas être fameuse en réalité. Aussi j'en écris une seconde.

Plus : j'avais réuni des notes pour une étude courte mais supra-philosophique sur John Ruskin et le préraphaélisme ; mais on me dit que Chesneau est à la veille de publier un bouquin sur le même sujet.

Il pleut un rude spleen sur Berlin.

On est toujours content de moi. Il paraît que je suis passé maître dans l'art de choisir les romans voulus et dans celui de faire des coupures. Seulement il paraît aussi que j'ai des jours bizarres, des jours où je lis très haut, d'autres où ma voix n'est qu'un souffle. Je réponds invariablement que — c'est la vie.

L'autre soir, je devais aller passer la soirée chez M. et Mme M..., et j'ai été pris d'une rage de dents. Impossible d'y aller.

Vous ne publiez donc rien cette année ! Vous ne voulez pas vous enrôler dans la catégorie des forçats qui, comme Müntz, Mantz, Michiels, etc., publient quelque énorme machinette chaque jour de l'an ?

Pourquoi ne feriez-vous pas un livre *qui n'a pas été fait* et qui est si fécond (*l'impressionnisme*), le public se ruerait dessus, ou bien une belle étude sur Chifflart le Michelangelino moderne français. Il y a tant de choses à faire ; ferez-vous un volume de vos dessins du Louvre ?

Au revoir ; j'espère que vous m'enverrez quelques lignes parfois. Quand vous aurez le temps, n'est-ce pas ?

JULES LAFORGUE.

LETTRES A Mme ***

I

Dimanche matin, Spleen.

Mon cher Poète,

Qu'est-ce que c'est que ce bout de lettre que je reçois ! D'abord cela ne commence par rien : ni cher Monsieur, ni cher ami, ni rien (l'appellation qui doit répondre à notre... nuance, n'existerait-elle pas ou bien avez-vous eu peur ?) puis cela ne finit par rien, et pas de signature. Heureusement, ces lignes me parlaient d'un éternel toutou et j'ai pu deviner de qui cela venait.

Maintenant, laissez-moi transcrire ici, sans intention d'ailleurs, et tout simplement pour aller jusqu'au bas de cette page, sans frais personnels, la dernière phrase de votre billet :

« Je suis bien, bien triste de bien, bien des choses » qu'on ne peut pas perdre comme l'on perd son » chien, parce que personne ne veut vous les » voler. »

Hélas, cher poète, que voulez-vous qu'on vous vole ? Votre tableau italien ? vos illusions ? vos vers ? l'orientalisme bazar de votre pseudonyme (*Sandâ* est-il un diminutif mignard d'Alexandra et Mahâli, une façon indolente de prononcer Magali ? — « O Magali, ma bien-aimée », — comme chantaient Faure et Brunet-Lafleur) ?

Oui, que vous volerait-on ?

Quoi qu'il en soit, je vous renvoie, légèrement et outrecuidamment modifiées, vos deux pièces qui, déjà bien comme forme, sont bien curieuses comme état d'âme ; pour ma part j'y vois beaucoup. Vous ferez de ces copies tout ce que vous voudrez, excepté des papillottes.

*** ne fait pas grand'chose, dites-vous, cela m'inquiète pour moi.

Moi, je mène toujours ma vie de dilettante.

Sachez, cher poète, qu'avant d'avoir des ambitions littéraires, j'ai eu des enthousiasmes de prophète, et qu'à une époque je rêvais toutes les nuits que j'allais consoler Savonarole dans sa prison. Maintenant, je suis dilettante en tout, avec parfois de petits accès de nausée universelle. Je regarde passer le Carnaval de la vie : sergents de ville, ar-

tistes, souverains, ministres, amoureux, etc. Je fume de blondes cigarettes, je fais des vers et de la prose, peut-être aussi un peu d'eau-forte, et j'attends la mort.

Adorez-vous le cirque? je viens d'y passer cinq soirées consécutives. Les clowns me paraissent arrivés à la vraie sagesse. Je devrais être clown, j'ai manqué ma destinée; c'est irrévocablement fini. N'est-ce pas qu'il est trop tard pour que je m'y mette?

Je suis forcé d'interrompre mes bonnes soirées au cirque; on se figure tout de suite qu'une écuyère est l'objet de vos platoniques assiduités et l'on vous propose d'énormes bouquets à lui lancer?

Au fond, au tréfond, quand je me replie sur moi-même, je retrouve mon éternel cœur pourri de tristesse et toute la littérature que je m'arracherai des entrailles pourra se résumer dans ce mot de peine d'enfant, « *faire dodo* » (avec la faculté de se réveiller!) Pour tout ceci vous verrez un jour mes vers. La prochaine fois je vous chanterai la chanson du « *petit hypertrophique* ». Sa mère est morte d'une maladie de cœur, et il va mourir aussi et il chante pour refrain :

> J'entends mon cœur qui bat,
> C'est maman qui m'appelle.

Vous mettrez cela en musique. A propos, nous

avons ici Saint-Saëns, j'ai passé hier chez lui une bien étrange soirée.

Dites, cher poète, entre nous, écrivez-moi de longues lettres, très sérieuses, très intimes, ne bavardons pas, ne soyez pas spirituelle ; échangeons, voulez-vous, des lettres parfumées de confidences ? Vous voyez que je ne me gêne plus. Dites, voulez-vous ? J'aimerais causer en tête à tête avec vous (*vous*) du fond de mon exil, mais sans que *** regarde par-dessus nos épaules... Voulez-vous ?

Votre JULES LAFORGUE.

P. S. — Il me tarde que vous publiiez votre volume ; d'abord pour lui-même, mais encore, parce que j'espère que vous joindrez à l'exemplaire à moi destiné votre photographie.

P. S. — Merci des timbres et de votre définition des collectionneurs. Mais qui avez-vous donc en Egypte ?

II

Mercredi.

Madame, cher Confrère, chère Amie, chère Madame et Amie (?)

(Mon gosier de métal parle toutes les langues).

J'ai eu votre longue lettre hier au soir (je rentre du Cirque). — Très sincèrement cela m'a enthousiasmé. — Vous êtes quelqu'un, vous comprenez tout, et décidément (*surtout par ambition et par vision*) vous êtes de la bonne race.

(Et tout de suite, pour m'en débarrasser, merci mille fois des timbres et de l'assurance que vous n'avez pas de correspondant au Caire, pays où l'on fabrique des minarets pour ciels indigo.)

Ce que vous me dites de l'état de notre ami *** ne m'étonne guère; mais pourquoi s'en effrayer, qui de nous n'est pas un peu névrosiaque ? Comment finira *** ? Comment finirons-nous ? Comment finira l'auteur de *la Faustin* ? Comment a fini son frère ? Notre soleil est un gros hystérique et les planètes sont de petites hystériques, même la lune n'est qu'un mal blanc. Il n'y a qu'à Berlin où il n'y ait pas de détraqués.

*** n'a qu'à aller se mettre au vert, tout un été vert, n'écoutant que les friselis des arbres verts, n'avoir l'œil ébloui que des nappes crues vert-perroquet des prairies, ne respirer que du fumier, déshabituer ses yeux du gaz par les humbles résines grésillantes et revenir à Paris avec un brin de santé à dépenser, en un livre pour l'amour de l'Art, puis il ira se remettre au vert.

Voyez-vous une autre vie en 1882 à Paris pour un artiste frémissant à tout, sensitif, malade d'un

nuage, heureux d'une nouvelle forme de chapeau pour parisienne et s'autopsiant avec du Chopin. Voyez-vous une autre vie ?

D'ailleurs les maisons de santé sont ici-bas pour recevoir des pensionnaires. Toute cette danse macabre moderne m'amuse :

> Espèce de Soleil, tu songes :
> Voyez-les,
> Ces pantins détraqués buveurs de lait d'ânesse
> Et de café....

Je vous ai fait part de mes pleurs, vous n'y croyez qu'avec un sourire et me répondez ce que me répond tout le monde : — « Vous êtes bien jeune ! » hélas ! croyez-vous que je pose ?

Bien des choses à dire !

Trois ou quatre individus savent seuls un peu la vie que j'ai menée à Paris, il y a deux ans. Et encore, non, je suis seul. — Quand je relis mon journal de cette époque, je me demande avec des frissons comment je n'en suis pas mort.

J'avais dix-neuf ans, par conséquent pas un brin de mon métier. — Autrement quel livre noir et aigu j'aurais à la place de celui sur lequel je m'acharne de temps à autre encore !

Pourquoi bavarder aujourd'hui sur ces deux années qui seront probablement la note aiguë de ma froide, froide destinée ?

Cela se raconte par bouts de conversation de temps en temps quand cela nous remonte à la gorge.

Oui, je bâtis un roman qui sera une autobiographie de ma pensée, alors j'analyserai ma petite névrose, car j'en ai une. Une névrose religieuse. J'étais croyant. Depuis deux ans, je me crois plus. Je suis un pessimiste mystique. Les vitraux de Notre-Dame m'ont rendu malade souvent. Pendant cinq mois, j'ai joué à l'ascète, au petit Bouddha avec deux œufs et un verre d'eau par jour et cinq heures de bibliothèque. J'ai voulu aller pleurer sur le Saint-Sépulcre. Maintenant dilettante, revenu de tout, j'irai fumer une cigarette sur le Golgotha en contemplant quelque couchant aux tons inédits. Pascal n'est que de la Saint-Jean à côté de votre serviteur.

(Avez-vous lu *Le roi vierge* de Mendès ?)

Maintenant dilettante, virtuose, guitariste.

Cependant je souffre encore parfois. Seulement l'envie de pousser des cris sublimes aux oreilles de mes contemporains sur les boulevards et autour de la Bourse m'est passée, et je me borne à tordre mon cœur pour le faire s'égoutter en perles curieusement taillées.

La vie est trop triste, trop sale. L'histoire est un vieux cauchemar bariolé qui ne se doute pas que les meilleures plaisanteries sont les plus courtes.

La planète terre était parfaitement inutile. — Enfin peut-être Tout n'est-il que rêve, seulement Celui qui nous rêve ferait bien de hâter le cuvage de son opium.

Trouvez-vous encore que je sois jeune ?

Sachez, Madame, qu'à dix-neuf ans j'ai rêvé de m'en aller par le monde, pieds-nus, prêchant la bonne loi, la désertion des idées, l'extradition de la vie..., etc... (airs connus). Hélas ! à la première étape, la gendarmerie m'eût arrêté comme vagabond. Prophète n'est plus un métier.

Donc je regarde passer la vie, c'est très curieux, je mange mon cœur à diverses sauces épicées, fais des vers, de la prose. Et je rêve, j'essaie la critique d'art de demain.

Et voilà. Si j'avais de l'argent, je collectionnerais des céramiques, des japonais, des toiles aiguës d'impressionnistes... je voyagerais. — Je hais les foules, le suffrage universel, je n'aime que l'art et moi (mon spleen, ma santé, mon cerveau).

Et vous, qui êtes-vous ? Je ne me gêne pas, n'est-ce pas ? Mon Dieu, existez-vous ? Existé-je ? Donc tout est égal. Nous sommes contemporains — vous êtes au-dessus des foules, — causons, désennuyons-nous par notre chanson, chacun la sienne.

Si je vous déplais, dites-le moi, je m'achèterai des fleurs que j'irai respirer longuement dans le coin le plus intime de ma chambre ; maintenant rede-

venons homme de lettres, citoyen français, majeur, vacciné, impropre au service militaire.

Je vous renvoie la pièce que vous appelez votre « fille unique » (prenez une copie de votre manuscrit et renvoyez-le-moi, car il porte au dos un bout de lettre qui m'appartient) — je l'ai retouché un peu, l'accommodant à un état d'âme que j'ai eu — pas pu faire autrement, pardonnez-moi. *Vision* me plaît beaucoup, beaucoup et je la trouve, moi, très complète ainsi. Seulement, lisez Lecomte de Lisle, Coppée (?), Banville.

Vous verrez qu'il ne faut pas rimer *éperdues*, *étendues*, *fantastique*, *extatique*, *fleurs*, *cœurs*, puis pour que cela soit plus *vision*, commencez non pas par :

« Je rêve d'un pays... »

mais par :

« *Un pays...* » (comme si vous le voyiez.) C'est très simple.

Ambitions (ce titre est une trouvaille) me plaît bien aussi, mais :

« Dont aucun voyageur n'est jamais revenu ! »

est d'un français trop lâche... peut-être :

« Dont jamais voyageur encor n'est revenu ».

(Pardonnez-moi, n'est-ce pas, ce vilain rôle que vous m'avez fait prendre.)

Vous sentez le poème en prose, ce qu'il doit être, mais celui-ci est trop phraséologisé. Enfin *je crois* que j'irai sonner chez vous en septembre (à Pâques l'on n'a pas quinze jours) et j'espère une longue lettre et vous demande, simplement pour l'avoir, votre portrait...

JULES LAFORGUE.

III

Août ou septembre. Tarbes, Mardi.

Chère Madame,

C'est ici que je reçois votre bout de lettre. Je me demande qui peut bien avoir été le chercher à l'hôtel où j'ai passé, pour me l'adresser ici. J'étais à Paris seulement depuis quelques jours. Ne me grondez pas trop,

D'ailleurs nous nous reverrons. Avant de revenir en Allemagne je passerai par Paris. En ceci comme en tout, la Valachie est seule coupable, allez vous plaindre à elle, elle loge au bureau des longitudes — dit-on.

Je suis ici en pleine province, dans la ville où j'ai vécu de huit à quinze ans, — où j'ai fait ma première communion ! où j'ai eu mes premières souffrances de la vie au lycée ! où j'ai aimé enfin, de

la passion sublime qu'on a au collège et qui fait pleurer des larmes de la plus belle eau, sans littérature. On ne vit ici que des cancans qu'on colporte de rue en rue dans un *assent* (accent) abominable. Je mène une vie végétative, pas un vers, pas une ligne de prose, pas même la force d'observer ce que je vois, de noter ce que j'entends. Ah ! la vie de province !

Oui, il était écrit que nous ne nous verrions pas à mon dernier voyage à Paris. Quand nous nous reverrons, ce sera l'automne, *** sera là, on allume la lampe dès cinq heures et l'on fait du feu.

> L'averse bat ma vitre et le vent s'époumonne
> A refleurir la bûche où mon ennui tisonne.
> Oh ! l'automne, l'automne !

Ceci est de moi, Mon Dieu oui.

A propos, quand écrivons-nous un roman en collaboration ?

Au revoir, poète subtile et prosateur vif ; écrivez-moi (*Tarbes, rue Massey*). Donnez-moi des nouvelles de Paris. Avertissez-moi quand *** aura réintégré son domicile de la rue B.

Ce pays ne produit pas de wergiss-mein-nicht, aussi je me contente de vous insinuer : Ne m'oubliez pas.

JULES LAFORGUE.

IV

Août ou Septembre, Tarbes, vendredi 13.

Chère Madame,

Qu'est-ce que c'est que cette lettre désolée que j'ai reçue hier ?

Avez-vous égaré votre toutou ? perdu un sonnet ? Si nous ne nous sommes pas vus à Paris, c'est qu'il était écrit que nous ne nous verrions pas ?

*** est donc à Paris ? Je vais lui écrire. Je rentre à Bade vers le 1er novembre, je passerai une semaine à Paris. Me recevrez-vous ? Me pardonnerez-vous la perte de vos toutous idéaux ? Faites-vous toujours des choses rimées ? Quand je vous assure que vous êtes supérieure à Sieffert (Louisa), auteur connu chez Lemerre par sa fin touchante.

Avez-vous lu : *Bonjour Monsieur*, dans un volume de Jean Richepin : *Les Morts bizarres* ? Malgré ce *Bonjour Monsieur*, je veux faire un sonnet sur la vie.

Vous ai-je parlé d'une épopée sur Pierrot en forme de comédie ?

Comme copie, j'irai porter à la *Vie Moderne* un sonnet sur novembre et une nouvelle courte inti-

tulée : *Mort curieuse de la femme d'un professeur de quatrième en province.*

Je crois que c'est tout.

— Ah ! ça ! dire que je ne vous connais pas du tout ! mais pas du tout ! Quel caractère avez-vous ? Quelle âme ? Quel cerveau avez-vous ? Avez-vous des nerfs ?

Je ne vous ai vu que deux fois ! Peut-être ne vous reverrai-je jamais. Avez-vous étudié la culture de l'ananas ? je vais m'y mettre.

Votre Jules Laforgue.

LETTRES A SA SŒUR[1]

Septembre 1881.
Prends garde de laisser tomber un petit souvenir que je t'envoie.

Pour toi seule à lire avant de t'endormir. Dis à la cousine que je lui rembourserai l'éclairage.

I

Pauvre chère sœur,

Il est sept heures. Je rentre fatigué. On me donne ta lettre. Ah ! comme je l'attendais ! Si tu savais comme je m'ennuie aussi !

Comme cette gare était triste le soir où vous êtes partis ! Dans ce wagon. Toi au fond. Je t'appelais voyant tes yeux mouillés, tu ne répondais pas et il a fallu s'en aller. Je n'ai même pas dit

(1) Nous avions annoncé, dans la préface générale placée en tête du premier volume de cette édition, que nous ne publierions que deux des lettres de Laforgue à sa sœur, lesquelles nous avaient été confiées par M. Vielé-Griffin. L'*Occident* ayant, dans l'intervalle, publié toute la série de ces lettres, notre réserve au sujet de leur caractère de grande intimité n'a plus de raison d'être. On les trouvera donc *in extenso* : nous n'avions dessein de livrer au public que les lettres relatives à la présentation à la cour d'Allemagne et aux fiançailles de Laforgue. — (N. des E.).

adieu à Ernest, Paul et Charlot. Je suis parti en courant, navré, désormais seul dans ce Paris. Je suis rentré, je suis monté à ma chambre, banale, triste, où rien ne m'appartient et ne me connaît, où tant d'autres ont passé ! Je n'aurais pas pu dormir. J'avais le cœur gros, la gorge serrée, tu m'excuseras, j'ai fait ce que tu m'avais défendu ; à une heure du matin, je suis allé chez Rieffel, il était seul, je me suis mis dans un fauteuil, devant son lit, enveloppé d'une couverture, grelottant de tristesse, et j'ai attendu le matin.

Je n'en pouvais plus. Nous avons pris du chocolat ensemble, et je suis parti chez Ephrussi, si bon pour moi.

Et la semaine s'est passée ainsi. J'ai vu Charlot une fois, rue Berthollet, puis plus personne. Je m'ennuie, je m'ennuie ! Tous les jours presque j'allais rue Berthollet, emportant à chaque fois quelques livres.

Jamais une lettre. Ce matin seulement trois journaux pour papa et que je lui renvoie plus une lettre d'Emile toujours gai et demandant quand vous partez ! J'ai laissé quelques livres inutiles au concierge, entre autres un manuel du baccalauréat pour son fils, plus tard. En retour, M. Cortet m'a fait payer huit francs pour deux clefs absentes. Mystère. Le premier du mois j'ai reçu deux cents francs d'Ephrussi. J'ai rendu ses cinq francs à Charlot —

payé mon terme — le blanchissage — acheté des bas, trois gilets de flanelle (je demandais des rouges, au Bon Marché, on m'a regardé comme un monsieur qui arrive de pays extra-terrestres et fabuleux) puis aujourd'hui : — tu sais comme j'étais habillé ! veston tout reprisé, gilet en loques, pantalon frangé et tu ne m'en voudras pas, n'est-ce pas ! — aujourd'hui, dis-je, j'ai couru pour voir des tailleurs et je me suis arrêté à un vers cinq heures — pour quatre-vingts francs j'aurai un costume complet en cheviotte, ce drap que tu aimes tant ! et je le soignerai bien pour aller te voir en avril prochain, tu veux, dis ?

Puis j'ai prêté quarante francs à Riemer qui allait se trouver sans place et dont on retenait tous les effets à son lycée, s'il ne payait pas ses dettes avant de partir. Et comme l'argent s'en va à manger ! Les deux premiers jours, j'ai mangé, pour ne pas paraître ridicule devant Rieffel, à cet hôtel où j'avais souvent mangé déjà avec lui (tu te souviens, cela te fâchait, pauvre !) — cela coûte 3 fr. 50 par jour. Puis Rieffel est parti — alors je me suis nourri très irrégulièrement — tantôt avec un franc par jour, tantôt douze sous. Une fois j'ai voulu, après bien des hésitations, entrer dans un petit restaurant à un franc.

Je suis sorti de là les joues en feu, la tête lourde! si tu savais ce que c'est que cette nourriture bon

marché, dont la cuisson est bâclée à la diable! et que de poivre! Au moins à la maison j'avais des bols de café au lait, d'énormes assiettes de ragoût, etc., si je n'avais que cela, et c'était sagement cuit. Voilà bien des détails terre-à-terre, n'est-ce pas?

Hier, dimanche, je me suis tellement ennuyé, j'avais le cœur si serré de mon isolement dans ces foules se promenant, que cela devenait pour moi une sorte de jouissance d'artiste. Le matin j'ai pris une tablette Lombard, du café et deux sous de pain, puis j'ai travaillé jusqu'à cinq heures dans ma petite chambre. Et le soir! Ah! si tu m'avais vu! Je me promenais seul, regardant les foules endimanchées rentrer, les tramways qu'on prenait d'assaut. Et des détails qui me faisaient sentir plus fortement encore ma solitude, une femme endimanchée, sortant d'une boulangerie, tenait à deux mains sur une serviette un rôti fumant, repas de famille, etc., etc. — Tu ne sais pas comment j'ai dîné. Oh! très bien! Il me fallait une boulangerie, une charcuterie, une fruiterie. Trois de ces boutiques se trouventt tout près, à ma porte, dans la rue. Mais je n'aurais pas voulu que mes concierges prenant le frais sur le seuil me vissent; j'ai été assez loin, dans une boulangerie j'ai acheté deux sous de pain qui ont disparu dans les profondeurs caverneuses de ma poche. Pour la charcuterie

c'était plus difficile. Je passais et repassais devant sans oser entrer.

Tantôt intimidé de voir au comptoir deux jeunes charcutières aux joues roses et luisantes, aux manches immaculées, riant entre elles. A quoi bon les déranger ? Puis, devant une autre où je n'avais pas le même prétexte, ne voyant au comptoir qu'une vieille charcutière à palatine d'astrakan chauve sur ses épaules, j'hésitais encore, me demandant si c'était bien de la galantine que cette chose s'appelait. Enfin à une autre j'entre. Un homme borgne s'avance, ceint de son tablier, le coutelas effilé au côté. De la galantine s. v. p. — Pour combien ? — Six sous, balbutiai-je. — Truffée ou non truffée ? — Diable, pensais-je, je n'ai jamais goûté de l'une ni de l'autre, et dans l'éclair d'une seconde, sous l'œil inquisiteur du charcutier, je me fis à part moi ce petit raisonnement : Si je prends de la truffée, je n'aimerai peut-être pas la partie truffée et serai obligé de la jeter, et ce sera cela du poids en moins — Or je l'aime non truffée, et les truffes en moins feront du non truffé en plus — et je conclus à haute et intelligible voix : — Non truffée ! Cet être s'attaqua à un gros bloc recouvert de gelée ambrée et m'enveloppa dans un papier une grande plaque mince qui alla rejoindre les deux sous de pain dans ma poche. Puis dans une fruiterie j'ai acheté pour la modique somme

de dix centimes une tranche de melon qu'on m'enveloppa aussi, et je remontai chez moi. Je m'enferme à double tour et je mange en songeant à la vie, à toi qui ne m'écris pas, etc. Puis, une fois tout fini, ne voulant pas laisser dans ma chambre la croûte de la tranche de melon, ce qui aurait révélé ma misère au garçon préposé à l'entretien de ma chambre, je pris mon chapeau, ma canne, mis mes gants, puis fit passer ladite croûte dans ma poche. Je descendis, et faisant semblant de me promener sous les arcades de l'Odéon, j'épiai un moment favorable, et laissai tomber cette croûte à terre. Puis, je suis allé chez Henri où j'ai pris du café, et, à onze heures, je me suis couché.

Comme cela je mange ce que je veux ; je suis à mon aise, loin des indiscrets et je dépense peu. Néanmoins, il me reste quarante francs pour aller jusqu'au bout du mois, c'est plus qu'il ne faut. Et, pauvre et bonne sœur, ne sois jamais inquiète de mon sort au sujet de l'argent — jamais, entends-tu ! Promets-le moi, que je te sache au moins ce souci en moins, tu en as tant ! Mais ne t'ennuie pas, va, résigne-toi un peu ; observe ces provinciaux, méprise-les et attends. Je vais travailler comme un damné pour aller te voir, avec beaucoup d'argent, en avril prochain. Sois en outre sûre que je t'enverrai au moins dix francs par mois. Je voudrais t'envoyer tout de suite les vingt francs de *La Vie*

moderne, mais j'hésite, tu habites chez des voleurs, anciens boulangers, et gascons, ce qui est formidable. Mais écris-moi aussitôt cette lettre lue, dis-moi si tu peux recevoir ce mandat en sûreté, et je te l'envoie immédiatement. Et surtout pas de remords. Je sais trop ce que c'est.

Oui, résigne-toi, arrange-toi une petite existence résignée et dans l'attente, fais-toi des opinions hautaines sur Tarbes, les amies et tout le monde. Songe aux personnages, aux femmes de notre grand Balzac ; pense beaucoup ; emmagasine des idées, réfléchis sur les choses et le caractère, deviens une femme supérieure, digne du monde dans lequel nous vivrons. Quant à la cousine et son digne beau-frère, dis-moi si tu as à te plaindre d'eux ! Moi, non seulement je les méprise mais je nourris encore une petite vengeance contre eux, un rien, une lettre très polie ; mais — bien entendu — je la différerai, cette vengeange, tant qu'elle pourra faire rejaillir sur toi le moindre ennui.

Comme tu dois t'ennuyer, ma pauvre Marie ! Au moins moi, je vais chez Ephrussi, je passe des après-midi d'oubli à la Bibliothèque. Je ne m'ennuie que lorsqu'averti par la faim je songe qu'il faut manger. Je vois tout le monde entrer dans les restaurants, moi je ne peux pas, alors je monte dévorer mes petites provisions dans ma chambre, ou je

vais sur un banc caché du Luxembourg. Mais ne t'inquiète pas, va, je suis très heureux.

Puis, très souvent, au crépuscule, en rentrant, je m'accoude à ma petite croisée, et je rêve sans pensée, regardant Notre-Dame et les toits et les cheminées, ce sont des moments d'oubli. Puis j'ai la tête si lourde que je m'endors de bonne heure. Figure-toi que, quoique absolument libre, je ne puis m'arracher de mes habitudes. Tiens, quand je sors de chez Ephrussi à midi, qui m'empêche de manger dans son quartier et d'aller de là à la bibliothèque?

Et non, mes jambes me portent vite et instinctivement dans notre quartier, et je rôde, sans savoir pourquoi, autour de la rue Berthollet où je n'ai pourtant rien plus à faire! Quand le soir, à dix heures, je me trouve sortant du cabinet de lecture, je me hâte vers le quartier, comme si tu m'attendais toujours, puissance des habitudes prises! Le ressort a été monté d'une certaine façon par la main, et la machine marche toujours dans ce sens. Comme ta lettre est triste, ma pauvre petite Marie; mais il faut de temps en temps de ces séparations, de ces tristesses, pour entretenir la douceur d'enfance de son cœur — tu ne crois pas, tu me trouves cruel peut-être. Mais nous aurons la joie de nous revoir, la joie d'échanger des lettres, etc.

Veux-tu qu'avec le mandat je t'envoie ma photographie? Réponds-moi vite, vite, et ne t'ennuie pas, sois moins impressionnable, ne t'affecte pas tant des moindres choses! Autrement je serais trop malheureux, je ne travaillerais plus. Oh! je veux travailler, travailler, me mettre dans mes meubles, avoir mon chez moi, aller à Tarbes, te voir, t'embrasser, te faire des misères.

Adieu, réponds-moi: une longue lettre, un peu résignée.

Jules Laforgue.

Chère petite pauvresse, je vous envoie un timbre. Persuade à papa — car toi seule est capable de cette initiative d'amour filial — persuade-lui de voir un médecin, de s'astreindre à un régime, de revivre. C'est un excellent père, va, bien qu'il ait trop lu Jean-Jacques Rousseau.

Que puis-je t'envoyer comme souvenir cette fois-ci? Je découpe dans un coin derrière la commode un morceau de la tapisserie de ma pauvre chambre, garde-le précieusement. — Je t'enverrai un jour une cassette où tu mettras uniquement mes lettres et tous les petits souvenirs que je t'enverrai. Nous en rirons en les revoyant.

II

Nov. 81.

Ma chère Marie,

Que dire ? je suis abattu par une immense tristesse. Je ne pense pas, je ne sens pas. Tout est triste, et je sens que c'est à moi d'avoir courage.

J'ai reçu la lettre de la cousine ce matin dimanche, à midi. Et papa est mort vendredi matin ! Oui, j'ai vécu vendredi et samedi, ne sachant rien, allant à mes occupations ordinaires, et pendant ce temps, là-bas, mon père était mort. Je ne m'en consolerai jamais.

Il est mort, et je ne l'ai pas revu avant qu'il mourût. Et maintenant c'est fini, je ne le verrai plus. Ah ! raconte-moi des pages pleines de détails sur ses derniers jours, ses derniers moments. Que pensait-il de moi, le pauvre père ! N'a-t-il pas dit un mot pour moi, avant de mourir ? Vois-tu, je serai triste pour toute la vie, si papa n'a pas dit un mot bon pour moi avant de mourir. Raconte-moi tout en détail, je veux savoir : A-t-il conservé sa connaissance jusqu'au bout. Qu'a-t-il dit ? sentait-il qu'il allait mourir ? Ne vous a-t-il pas tous recommandés à moi ?

Fini, fini, je ne le reverrai plus. Et rien, sinon se résigner, quelle vie !

Aujourd'hui, dimanche, à deux heures, j'étais chez la tante, je croyais leur annoncer la nouvelle et eux me croyaient à Tarbes. Ç'a été une journée de sanglots. J'y ai écrit à Charles. Je suis parti à six heures. Je t'ai envoyé ce télégramme si économique, sec que tu as reçu sans doute, et qui m'a fait pleurer.

Puis j'ai erré par les rues pleines de foules. Je n'osais pas rentrer. A neuf heures, je rentre et je t'écris. Comme la vie est triste! Je vous vois là-bas autour de la lampe.

Et pourtant il faut se faire à cette idée que nous n'avons plus de père, il faut l'envisager, en voir les conséquences.

Comment ai-je le courage de penser à autre chose qu'à ma douleur de fils, à la douleur de n'avoir pas revu papa et de ne pas savoir ce qu'il pensait de moi en s'en allant.

N'a-t-il pas laissé des instructions, des papiers, des lettres, avec la recommandation de me les faire parvenir? Est-il parti espérant en moi?

Oh? raconte-moi tout.

Oui, nous voilà onze orphelins.

Et moi qui me préparais à aller à Tarbes avant de partir pour l'Allemagne, vous apprendre que j'étais nommé, que je tenais mon avenir. J'étais si heureux vendredi et samedi, et là-bas mon père était mort, maintenant je vois l'enterrement.

Et toi, pauvre Marie, si tu avais entendu chez ma tante — toutes les larmes étaient pour toi. — Tu es capable de tomber malade de chagrin, tu es si bonne, tu souffres pour tous. Et moi je te voyais, tu n'as probablement ni mangé, ni dormi de tous ces jours. Vois-tu, je suis prêt à tous les dévouements, à toutes les abnégations ; mais, avant tout, mon but est ton bonheur à toi, je ne veux songer qu'à cela, je rendrai mes frères et sœurs heureux, mais pour toi ce sera de l'adoration, de la vénération, et si tu mourais je mourrais.

Ainsi, soigne-toi ! si tu ne veux pas me rendre malheureux, me décourager dans mes dévouements, aie du courage.

Vois-tu, je vais être logé, nourri au palais, j'aurai un domestique ; à la moindre chose j'aurais là un grand médecin ; j'aurai 9.000 fr. par an. Je prends pour moi seul Charlot et Adrien. Je serai heureux et vous le serez.

Les premières semaines de douleur passées, nous songerons au positif, le terrible positif. Mais je me sens et du cœur et des forces, va. Remercie la cousine de sa lettre. Je n'ai pas besoin de dire tout ce que j'attends de leur part de dévouement, d'elle et de Pascal. Ma tante est encore trop abattue pour songer fermement. A-t-on écrit à Emile.

Je serre la main à ce brave cœur d'Ernest.

Ma chère Marie, réponds-moi vite, mais peut-

être une lettre de toi est-elle déjà en chemin, donne-moi bien des détails.

Je vous écrirai de nouveau demain. Je n'ai pas mangé depuis hier au soir et tout est fermé. Je suis bien triste. Mais du courage, du courage — il faut se raidir, et regarder la vie en face.

Je vous embrasse tous.

JULES.

III

Nov. 81, mardi matin.

Ma chère Marie,

Je n'ai pas encore reçu de lettre de toi.

Avez-vous écrit à Emile ? sait-il ?

Ma pauvre Marie, comme je m'ennuie, moi qui dois avoir le plus de courage ! J'ai si peur que tu ne sois tombée malade de tout cela. Ecris-moi, écris-moi. Si tu savais quelle journée je passe ! dire que je ne reverrai plus mon père !

Quels projets ont Pascal et la cousine, et Ernest ? Qu'allons-nous faire ? Comment allons-nous vivre ? Tu sais que je ne sais rien des affaires de papa. J'ai entendu nommer M. Carbonnel, mais je n'en sais pas davantage. Comment va-t-on s'arranger ? qu'on m'écrive.

Oh! n'aie pas peur, ce n'est pas le courage qui me manque. S'il ne s'agit que de gagner de l'argent. J'en gagnerai, tu le vois déjà, et ma vie entière ne sera qu'un dévouement, à mes frères et sœurs. Je ferai tout, tout. Mais s'il est une chose dont je sois absolument incapable, c'est de prendre connaissance de notre situation pécuniaire et de l'administrer. Et qui le fera, Pascal? ma tante? Charles?...

Ma chère Marie, écris-moi, donne-moi des détails sur les derniers jours et derniers moments de notre père. Dis-moi comment tu vas. Comment sont les enfants.

Comme je voudrais être à Tarbes! je me ronge de rester à Paris, et de ne pouvoir rien et de ne rien savoir. Ecris-moi!

Comment vivez-vous en ce moment-ci? Qui est à la maison? Quels sont les projets de Pascal et de la cousine. Ecris-moi, dis-moi tout, confie-moi tout. Il faut que je sache tout. Ah! pourquoi n'ai-je pas encore une lettre de toi. Que signifie tout cela? Ah! si tu tombais malade!

Je n'ai pas encore reçu d'Allemagne l'ordre de partir. J'ai probablement encore huit ou dix jours. Et je ne puis aller à Tarbes encore, il faut que j'attende. Ecris-moi.

Ma pauvre Marie, console-toi, résigne-toi, soigne-toi. Tu le vois, j'ai des protections, je vais gagner largement ma vie, je vais m'occuper de

Charles et d'Adrien. Et avant longtemps nous vivrons ensemble, et je te ferai une existence heureuse, si du moins il en peut être une pour toi. Soigne-toi surtout ! Je t'ai dit que si tu mourais, je ne te survivrai pas, rien ne me retiendrait, ni l'avenir de mes autres frères et sœurs, ni mes ambitions, rien.

Comme je voudrais être à Tarbes !

J'ai tant peur que la mort de notre père ne t'ai donné un coup. Je veux espérer que le soignant à chaque heure, tu devais être peut-être préparée à cette fin. Soigne-toi. Je te rendrai heureuse, non seulement en te comblant de tout, mais encore en rendant heureux mes frères et sœurs.

Mais écris-moi, écris-moi. Comment se fait-il que je n'aie pas une lettre de toi.

Combien de jours faut-il que je passe encore dans ces angoisses ?

Ecris-moi, écris-moi une lettre chaque jour, et je t'écrirai chaque jour d'ici à mon départ. Adieu, soigne-toi, et espère, tout ce que tu pourras espérer je le réaliserai.

Je t'embrasse,

JULES.

IV

Coblentz, Décembre 81, mercredi, minuit.

Ma chère Marie,

Enfin je respire, et puis songer à la foule de lettres qu'on attend de moi là-bas, en France. Et c'est à toi que j'écris la première.

Je suis arrivé hier au soir mardi à Coblentz (ici) à onze heures. J'aurais pu t'envoyer une dépêche, penses-tu. Ah ! oui, une dépêche, quand j'ai passé une nuit et une journée où le cœur me battait à se rompre.

Mais tout s'est très bien passé. Voici :

Commençons par le commencement.

Après un voyage confortable en première, rembourré, avec glaces, et chauffé, pris du café au lait à huit heures le matin à Paris avec Emile, puis déjeuné à la frontière belge (onze heures) et dîné à Cologne (huit heures). J'arrive à Coblentz à onze de la nuit. A la gare m'attendait une sorte de carrosse antique au cocher grave. Un valet de pied s'incline devant moi et m'ouvre la portière. Je monte : on entre au château. Des allées interminables, avec, çà et là, des sentinelles au casque pointu et d'innombrables reverbères, on arrive à un perron. Je

descends devant une porte, un grand diable galonné s'incline et m'ouvre. C'est mon appartement, — mon domestique et sa femme m'attendaient, allumant un grand feu, disposant mon dîner.

Voici mon appartement de Coblentz : une antichambre, puis un grand cabinet de travail très haut de plafond, à gauche une commode avec une glace et des bougies, deux grandes fenêtres, — au fond mon bureau avec tout préparé pour écrire, un bel encrier, une lampe d'un système très compliqué et que je n'ai pas encore compris, un grand fauteuil, un crachoir, une chancelière, etc... A droite un canapé-lit, une grande table recouverte d'un tapis, deux fauteuils, huit chaises rembourrées, et sur la table, dans un plateau d'argent, un dîner, des viandes froides, une assiette dorée avec des petits-fours, une théière, un sucrier avec pince d'argent, etc...

Puis ma chambre à *coucher*, où l'on avait aussi allumé du feu et où j'ai trouvé ma malle, une toilette, etc... Les domestiques me souhaitent le bonsoir et me quittent.

Je me chauffe, je dîne mélancoliquement, le cœur gros et du bout des dents ; puis ces dîners somptueux sont si fades à mon estomac qui a déjà broyé pas mal de vache enragée !

Tout dort. Je n'entends que le tic-tac de la pendule. Je me demande si tout çà n'est pas un rêve.

J'écarte mon rideau, je vois, éclairée de mille lumières, la longue façade du château, et les sentinelles graves qui se promènent le fusil sur l'épaule.

J'entre dans ma chambre à coucher où brûlent de fines bougies dans des bougeoirs d'argent.

J'arrange un peu ma malle, puis je me couche. Ah ! le bon lit avec des draps fins comme de la soie, et un édredon bleu ! J'essaie de rappeler mes esprits, et de bien voir les choses, mais fatigué, je m'endors, en songeant qu'à cette heure-là, tu songeais dans ton lit à tout ce qui arrive à ton pauvre Jules (ma chère Marie, tu ne m'as pas dit ce que tu pensais de ceci).

A huit heures, je m'éveille, la femme de chambre m'apporte sur un plateau tout l'appareil qui accompagne un café au lait avec plusieurs sortes de petits pains minuscules. Je fais ma toilette, je mets mon habit, ma cravate blanche, mes bottines vernies, mes gants, mon claque, etc...

Un valet, à mollets superbes, m'apporte sur un plateau une lettre. C'est une visite pour dix heures. En attendant je regarde dans la cour du château les gardes faire l'exercice à cheval.

A dix heures, visite du secrétaire de la maison de la Reine. On va me présenter à sa Majesté vers onze heures.

Comme le cœur me bat ! Représente-toi ton pauvre Jules !

A onze heures je monte. Je traverse des corridors pleins de portraits, de glaces, avec des rangées de sentinelles en armes. J'arrive dans une antichambre qui est un véritable jardin de plantes exotiques. On me présente à la comtesse Hacke, une bonne et maternelle dame (la première dame d'honneur). Elle a su la mort de papa, etc.., elle me parle très affectueusement, elle me montre par la fenêtre le Rhin qui coule dans le brouillard, elle me dit de ne pas m'intimider.

Deux valets s'avancent, on m'introduit !

C'a été comme un éblouissement. Ah ! mon Dieu. L'Impératrice était là ! elle s'est levée, m'a souhaité la bienvenue, m'a questionné sur ma carrière, m'a plaint longuement de la mort de notre père, m'a demandé qui soignerait mes jeunes frères et sœurs, que je lui en donne des nouvelles, et cela si sincère ! j'étais confondu. Je m'en suis bien tiré, en répondant très simplement. Puis : « Comtesse Hacke, faites visiter la galerie à M. Laforgue ». La comtesse Hacke me faisait visiter, elle est aimable, elle m'a dit que j'aille lui rendre visite, etc...

Enfin ! je suis redescendu chez moi. On m'a apporté à déjeuner — des choses innombrables et fines —, mais je n'ai faim qu'en France. J'aurai tâté de bien des cuisines !

J'ai été me promener ; rien que des boutiques allemandes.

En rentrant, je trouve des lettres : une invitation à dîner avec le docteur Nelken, médecin de la Reine, et une invitation à aller lire à huit heures et demie chez la Reine ! Pour la seconde fois, représente-toi ton pauvre Jules ! Pour la seconde fois, le cœur me bat ! me bat !...

A six heures, je change de chemise (je te prie de croire que celle que j'avais mise le matin, était encore propre !) Un valet me conduit chez le docteur. Je vois un vieux monsieur, charmant, qui me serre la main, me débarrasse de mon pardessus, me fait asseoir, me parle français. Je lui parle de quantité de livres de médecine célèbres que j'ai lu dans mes années de travail humble aux bibliothèques de Paris. Cela l'attendrit, il me sert lui-même, trouve que je ne mange pas assez ; (j'ai renoncé à compter les plats). Demain la cour part pour Berlin à neuf heures du matin. Nous serons dans le même wagon — à Berlin nous nous verrons tous les jours, nous irons ensemble à l'opéra ; il jure de me faire apprendre tout à fait l'allemand. Ah ! le brave homme de médecin ! (l'hiver dernier, quand j'avais mes palpitations, je ne me doutais pas). A huit heures je rentre, on me sert du thé, le cœur me bat ! Dans une demi-heure, je lirai à la reine ! Il pleut à verse, toutes les heures on vient entretenir mon calorifère — un grand calorifère carré qui monte jusqu'au plafond. En habit, j'arpente ma chambre. Enfin !

Vois-moi de grâce, montant les larges escaliers blancs !

A huit heures et demie, un valet vient me chercher. Je suis en habit. Je traverse d'innombrables corridors, entre des sentinelles, et j'entre ! Je ne suis pas tombé à la renverse.

Autour d'une table, deux princes, quatre jeunes princesses, la comtesse Hacke, l'impératrice en toilette. Les princes feuillettent des abums, les demoiselles brodent. L'Impératrice fait de l'aquarelle. Une place est vide, l'Impératrice me fait asseoir. Je suis entre la comtesse Hacke et l'une des princesses.

Je lis comme dans un rêve, tâchant d'assurer ma voix. Peu à peu, je reprends ma présence d'esprit, je songe à bien lire ; et bien m'en a pris ! ! ! ! !

J'arrive à un passage un peu leste ! ! la comtesse Hacke me regardait inquiète, ou du moins, je le devinais ; sans faire semblant de rien, j'ai sauté habilement le passage ! Sauvé, mon Dieu ! la comtesse seule à dû s'en apercevoir, j'ai deviné un regard de reconnaissance. J'en aurai vu de belles dans ma bizarre vie !

Puis l'Impératrice m'a demandé des détails sur les expositions de peinture à Paris, etc... je répondais avec assurance.

Puis on s'est levé, et, le cœur léger, je suis rentré dans mon bon cabinet de travail, avec un

bon feu et sur ma table, un souper auquel je n'ai pas encore touché (pâté, cuisse de poulet, petits fours) et je t'écris ! Il pleut — minuit, les fenêtres de la Reine sont éclairées.

Ah ! ma chère Marie, le plus fort est fait !

Je suis sauvé. Je vais me laisser vivre dans ces opulences. Je vais m'y habituer, m'assouplir, gâter mon estomac, soigner ma personne, et bûcher mes livres, mes chers livres, qui sont ma seule ambition en dépit de tout !

Ah ! çà mes amis ! Que pensez-vous de tout ceci ? Ma chère Marie, Emile a dû vous arriver ; il vous amènera bientôt à Paris.

Il aura une place : mes frères n'ont qu'à se laisser faire, je les caserai tous. Si Adrien avait six ans de plus, il serait dans quatre ans mon successeur. Le vois-tu en habit de cérémonie, lisant à Sa Majesté et sautant les passages lestes ?

Dis-lui de ma part d'être bien sage et de t'adorer.

Ma chère Marie, est-tu contente de moi ? Espères-tu ?

Je vous embrasse tous ainsi qu'Anastasie, l'oncle, Pascal, la cousine.

Ton Jules.

Je n'ose pas déchirer un bout de ma tapisserie dorée pour faire le pendant de celui de ma chambre, que je t'ai envoyé il y a deux mois.

Je me figure toujours avoir des valets galonnés autour de moi.

Ecrivez-moi : M. Jules Laforgue, près de S. M. l'Impératrice-Reine, Princessinen Palais, Berlin, Allemagne.

V

1882, Dimanche.

Ma chère Marie,

Encore dimanche. Je crois que je pars demain soir. Donc envoie-moi lettres chez Henri ou à Bade, ou plutôt attends — je t'écrirai le premier, aussitôt arrivé là-bas.

Je viens de chez Bourget où il y avait des tas de gens. *L'Irréparable* paraît au mois de février. T'ennuies-tu toujours outre mesure ? j'espère que non. Tu arriveras à te faire une raison avec le sentiment même que la providence (!) nous a fait encore la part bonne.

Depuis trois jours, averses torrentielles et inépuisables, je rentre trempé. Je passe mes journées ou à peu près à la bibliothèque et le soir chez Henry. Voilà qu'on vient m'interrompre ! je te récrirai demain matin à la hâte ; dis à Emile de me renvoyer les deux numéros de la N[lle] Revue laissée par Père.

Quant à la pipe, je l'enverrai demain. Je l'ai retardée parce que je voulais aller la prendre en dehors de Paris, à Levallois-Perret.

Je t'embrasse tendrement. J'espère que m'adores toujours. J'espère que la présente te trouvera de même !

Adieu, je te récrirai demain. Travaille, soigne-toi. Espère, ne te fais pas de mauvais sang.

Ton éternel Jules.

VI

Septembre, 83.

Ma chère Marie,

J'ai reçu ton autre lettre. Misérable, va ! enfin, je te pardonne.

Il est midi — devine ce que je viens de perpétrer, de commettre ? Je viens de déjeuner sans doute.

Mais avant ça. Devine ? J'ai été... non, je n'oserai jamais. J'ai été... poser chez un photographe. O mânes de Flaubert, veuillez me pardonner ! — oui, c'est fait... dans six jours peut-être tu recevras un exemplaire de ma face. Tai-je dit que j'avais été voir Delcassé et que j'avais dîné avec lui, et qu'il

a publié une brochure politique intitulée Hervé... où allons-nous ?

Je n'ai pas revu Bourget. Charlot t'a-t-il encore répondu ? Tous ces jours-ci je suis pris par Riemer qui a ses congés de la Toussaint.

Hier encore, nous avons été ensemble à la gare de Lyon chercher Rieffel qui, après avoir séjourné à Constantinople, a parcouru l'Italie. C'est un singulier individu.

Tu sais comme on s'ennuie les jours de fètes : Tous ces gens endimanchés. Puis, on ne sait où aller, et impossible de passer l'après-midi chez soi seul.

Hier Riemer et moi avons été à vêpres à Notre-Dame. C'était l'archevêque qui officiait.

Riemer a fait des calembourgs. Il a des habits neufs — et comme il était cynique, je lui disais qu'il était un satyre. Oui, a-t-il répondu, un satyre, mais nippé (ménippée). Revu aussi Soula et Pérès.

Que c'est embêtant de rester ainsi à Paris dans le provisoire ! Je n'ai pas encore été voir Ephrussi.

Vous autres, vous venez de dîner. C'est l'heure ou mylord monte, puis fuite [?] aux jappements de Sarah. — Parle-moi de tes leçons chez Madame Labastre. Sais-tu la *Marche funèbre* ?

Les titres [?] — Si j'étais près de toi, je te ferais maintenant mourir sous les charmilles. — Te souviens-tu de nos dernières promenades au Massez ? Etait-ce assez navrant !

Naturellement je n'ai pas été chez ma tante ; dis à Emile qu'il peut m'envoyer ici le *Saint Antoine*. J'y tiens beaucoup, et je te demande à toi de faire ton possible pour qu'il l'envoie.

J'ai encore une lettre à écrire en Allemagne.

Je t'embrasse. — Adieu. — Ne t'ennuie pas trop, et joue en pensant à moi *La dernière pensée*.

JULES.

VII

Strasbourg, lundi.

Ma chère Marie,

Je viens de dîner dans un hôtel, quelconque, où je n'ai entendu parler que français. Je suis à Strasbourg (je t'écris dans un café plein de soleil). Je n'avais rien à faire à Bade aujourd'hui.

En trois heures et demie de chemin de fer on est à Strasbourg, et je suis venu.

Je suis extrêmement heureux de passer ma journée ici. Que d'observations ! Tu sais que Strasbourg fait partie de l'empire allemand depuis le traité de Francfort qui a terminé la guerre de 1870, donc que d'observations !

On se croirait en France. — Les enseignes sont en français, etc... On entend partout parler notre douce langue, excepté, hélas ! par les petits enfants

qui jouent dans les ruisseaux, chose qui m'a touché au cœur. Au lieu de marchands de cigares que l'on voit partout en Allemagne, c'est encore ici le *bureau de tabac* avec sa lanterne rouge — et la cathédrale (si célèbre, tu le sais); un quidam s'offrait comme guide et comme je déclinais ses services en français, il m'a offert l'image que je t'envoie ici. Il m'a confié, avec des larmes dans la voix, qu'il était un ancien commissionnaire et je me suis fendu d'un franc.

En entrant dans la ville sur le seuil d'une boutique un enfant pleurait. Une jeune bonne est venue et lui a dit : « Pourquoi que tu pleures, René ! » Tu ne peux te figurer combien cette simple phrase m'est allée au cœur ; le bon moyen de maintenir le patriotisme dans le cœur des français est de les faire voyager.

On voit partout des gibus et des pieds peu élégants, c'est la France. — Puis les cigarettes et les cheveux et la barbe noirs ou du moins châtains.

J'ai devant moi deux journaux d'Alsace. La feuille est divisée en deux, la moitié en allemand, la moitié en français. Mais je n'ai qu'à regarder sur la place des troupiers à lourdes bottes et à casques pointus, ils font l'exercice.

Je t'embrasse.

Adieu. Ecris-moi — le 28 de ce mois nous partons pour Berlin.

JULES.

VIII

Bade, lundi, 84.

Ma chère Marie,

Reçu ta lettre il y a plusieurs jours. Je t'avoue, *mea culpa*, *mea culpa*.

Et ton portrait, qui est toujours devant moi.

Enfin, voilà un vrai portrait. Les photographes établis sont des imposteurs fallacieux. Tu es très bien. Je te vois au naturel. Envoie-m'en encore un autre, bientôt. Ça ne coûte rien à Émile.

Pour le mériter, d'ailleurs, je t'envoie une poignée de vers prises dans le tas (si, toutefois, cet envoi ne va pas à l'encontre de mon but). Des tas d'affaires m'ont empêché de te répondre.

Il fait une chaleur accablante, à canoniser le pôle arctique. Je lis, je fume, je travaille, je vagabonde par la forêt noire. Mais les paysages d'ici, bien qu'uniques au monde, m'écœurent, ils sont plus beaux que nature, çà a l'air fait d'après les tableaux de Gustave Doré. Vraiment. — Puis, j'ai voulu te recopier quelques vers. Ne les perds pas. Je n'en ai qu'une copie. Ils te paraîtront peut-être bizarres. Mais j'ai abandonné mon idéal de la rue Berthollet, mes poèmes philosophiques.

Je trouve stupide de faire la grosse voix et de jouer de l'éloquence. Aujourd'hui que je suis plus sceptique et que je m'emballe moins aisément et que, d'autre part, je possède ma langue d'une façon plus minutieuse, plus clownesque, j'écris de petits poèmes de fantaisie, n'ayant qu'un but : faire de l'original à tout prix. J'ai la *ferme intention* de publier un tout petit volume (jolie édition), luxe typographique, écrin digne de mes bijoux littéraires ! titre : *Quelques complaintes de la vie.* Avec cette épigraphe tirée des *Aveux* :

Et devant la présence épouvantable, à mort,
Je pense qu'aucun but ne vaut aucun effort.

J'ai déjà une vingtaine de ces complaintes. Encore une douzaine et je porte mon manuscrit je sais où.

J'y regrette une chose — certains vers naturalistes y échappés et nécessaires. J'ai perdu de mon enthousiasme, mes naturalismes, comme poète seulement (pour le roman c'est autre chose), (le milieu dans lequel je vis, n'est d'ailleurs, pour rien dans ce retour). La vie est grossière, c'est vrai — mais pour Dieu ! quand il s'agit de poésie, soyons distingués comme des œillets ; disons tout, tout (ce sont en effet surtout les saletés de la vie qui doivent mettre une mélancolie humoristique dans nos vers), mais disons les choses d'une façon raffinée. Une

poésie ne doit pas être une description exacte (comme une page de roman), mais noyée de rêve.

(Je me souviens à ce propos d'une définition que me donnait Bourget : La poésie doit être à la vie, ce qu'un concert de parfums est à un parterre de fleurs), voilà mon idéal. Pour le moment du moins. Car la destinée d'un artiste est de s'enthousiasmer et se dégoûter d'idéaux successifs. Cet idéal, mes complaintes n'y répondent pas assez encore à mon gré, et je les retoucherai, je les noierai un peu plus.

En voilà assez. Lis-les, et dis-moi ton avis (tu connais d'ailleurs, déjà, ma complainte des montres). Et envoie-moi une autre photographie.

Qu'Emile photographie aussi un des enfants et me l'envoie. J'en serai aux anges. Je crois de plus en plus que mes congés commenceront un peu plus tôt cette année-ci. — Où irons-nous ?

Dis à Emile s'il se souvient de nos soirs au Français. Paul Renez est venu jouer à Bade. — A-t-il le catalogue du salon ? Dis-lui qu'on parle beaucoup du tableau de Rochegrosse et de celui d'Aman Jean.

Tu trouveras peut-être cette lettre un peu sèche. Laisse-moi la compenser par un bon baiser. (Rappelle-moi au souvenir des enfants.)

JULES.

Pardon pour les livres non envoyés. Tu les liras plus tard.

IX

Berlin, mercredi.

Ma chère Marie,

Je t'écris en trempant ma plume dans une encre desséchée, — car voilà trois jours que je n'y ai pas touché, — car voilà trois jours que je ne passe guère à la maison. Je ne sais comment commencer, il faut que je te dise tout cela pêle-mêle.

T'ai-je parlé cet hiver, dans mes lettres, d'une jeune Anglaise avec qui j'avais pris quelques leçons de prononciation? Eh bien, en bloc, c'est avant-hier au soir que je me suis déclaré, et qu'elle a dit oui, et que nous sommes fiancés.

Depuis avant-hier ma vie ne m'appartient plus seul, et je sens toute la grandeur de cette idée. — Mais aussi depuis avant-hier je suis, et près d'elle et quand je suis seul, dans un état d'énervement heureux que je n'aurais jamais imaginé. (Je ne l'ai pas encore embrassée, — hier, j'étais assis près d'elle en voiture, dans la soirée, et en la regardant l'idée m'est venue que je pourrai caresser ses cheveux, — et j'en ai eu le vertige, et je n'en suis pas encore là — loin de là.)

Mais il faut que je te raconte tout, car je n'ai

que toi, et un de ses premiers mots après que je me suis déclaré a été pour que je t'écrive tout de suite. Elle, de son côté, elle écrit à son frère favori.

Je t'ai dit qu'elle est anglaise. Elle a beaucoup de sœurs mariées ou non, et des frères (un avocat à Folkestone, un autre pasteur dans la nouvelle Zélande, un autre officier dans le Zoulouland, etc.). Sa mère est morte, il y a quatre ans. Son père se remaria contre le gré de ses enfants qui tous le quittèrent.

Elle, elle vint en Suisse dans un pensionnat (elle y a appris très bien le français), puis elle est venue ici à Berlin où elle est depuis deux ans, — vivant moitié de ce qu'elle reçoit de son père moitié de ce que lui rapportent ses leçons. C'est dans la seconde semaine de janvier que je suis venu chez elle prendre des leçons. — Je suis le seul homme à qui elle en ait donné (je lui étais recommandé par une amie) et le seul par conséquent qui venait chez elle. Dès les premières fois — sans connaître son caractère — j'ai senti que ou bien je lui demanderai de passer sa vie avec moi, ou bien je n'avais qu'à m'en aller et sûr d'être pour longtemps tourmenté et incapable de travailler.

Tu me comprends, nos leçons se bornaient à des lectures anglaises, et bonjour et au revoir. Elle étudiait la peinture et peu à peu je lui ai apporté

des gravures et puis des livres, et puis mes billets d'opéra.

Tout cela très simplement, sans même la poignée de main si naturelle pourtant chez les Anglais. Nos premières conversations — en dehors de la leçon — furent la peinture, à propos d'une exposition d'ici sur laquelle je lui apportais un article de moi dans la Gazette. Et chaque soir je rentrais chez moi et restais chez moi, malheureux comme tout et plus malheureux chaque fois. Je sais que beaucoup de femmes ne dédaignent pas les déclarations soudaines. Mais pour rien au monde je n'aurais dit un mot, et ne l'aurais jamais regardée en face avant de me connaître patiemment des mois et des mois comme un garçon bon, délicat, et loyal. Un jour, au mois d'avril, je ne sais comment, en causant peinture, je lui ai proposé de visiter ensemble le Musée. Elle a rougi, baissé la tête, et n'a pas répondu.

Rentré à la maison, comme un fou, je lui écrivis une lettre d'excuses, lui jurant que j'avais cru faire une chose très simple, et à la leçon suivante très simplement elle me proposa elle-même cette visite. Ce fut naturellement une occasion de causer, et je la raccompagnai chez elle. Et, tu t'en doutes, après ce musée ce fut un autre musée. Puis souvent quand je lui donnais mon billet d'opéra, je réservais ma place à côté et nous causions, et je la raccompa-

gnais et je me faisais connaître. Cela alla ainsi sans un mot de plus jusqu'au quinze mai.

Je partis pour Bade, puis Paris, Coblentz, Babelsberg. Je suis à Berlin depuis le premier septembre et nous sommes aujourd'hui le huit. Nos courses aux musées et à l'opéra, et la raccompagner ensuite, recommencèrent. Je devais partir incessamment. Nous nous étions promis de nous écrire en bons amis. Et chaque fois, sous divers prétextes, je retardais mon départ. Et avant-hier en la raccompagnant, je lui ai tout dit — je ne lui ai pas dit, « je vous aime ». Je lui ai balbutié des tas de choses que je ne me rappelle plus. (C'était le long du bois, figure-toi par exemple comme à Passy où à Neuilly.) Je lui ai demandé si elle me connaissait, elle m'a dit que oui.

Je lui ai demandé, avec des tas de circonlocutions, si elle voudrait passer sa vie avec moi (je me rappelle ma voix étranglée et mes larmes dans les yeux) et ne lui ai pas donné le temps de me répondre, je me suis lancé dans des protestations. Elle a dit oui avec un regard extraordinaire.

Je ne lui ai pas laissé dire qu'elle m'aimait mais qu'elle eut confiance en mon dévouement... etc., etc... je ne me rappelle plus. Je la raccompagnai et nous nous donnâmes une solide poignée de main sans trop nous regarder en face.

Je t'ai annoncé que je quittais l'Impératrice.

De toutes façons il le fallait — Ou bien miss Leah Lee (prononce Lia Li — toujours les initiales de maman, de notre nom et de celui de ton mari, comme tu vois) me disait non et je ne pouvais plus rester ici, — ou bien elle me disait oui et alors il fallait de même rentrer à Paris et conquérir vite ma place pour nous marier au plus tôt.

Or, je ne puis la laisser à Berlin. Elle tousse un peu et ne doit pas passer un autre hiver ici.

Et puis je serais trop jaloux, et puis cela est impossible.

Voici ce qui a été arrangé. Je pars demain soir pour la Belgique, je vais chez les Isaye, comme je te l'ai dit, et, ce que je ne puis plus faire ici, je vais travailler mon livre sur Berlin, dont *l'Illustration* m'a déjà demandé des chapitres (si ce livre est bien lancé, quel rêve! nous nous marierons tout de suite et nous irons vous voir, serait-ce en plein mois de janvier, pourvu que je ne meure pas de bonheur). Je vais donc en Belgique ; elle, reste ici et met ordre à ses dernières leçons. — Cela jusqu'au premier octobre.

Le premier octobre je reviens à Cologne où je l'attends à la gare ; elle arrivera vers huit heures du matin. Nous passons la journée à Cologne et, le même soir, par l'express de dix heures, nous partons pour Paris. Aussitôt arrivés (dix heures du matin),

je l'accompagne dans une pension tenue par une vieille dame anglaise où elle sera avec d'autres jeunes filles, rue Denfert-Rochereau (pas loin de la rue Berthollet, comme tu vois). Elle demeurera là et y prendra ses repas. Elle donnera peut-être une leçon par jour et dans la maison même, — elle peut occuper un peu ses journées. De mon côté je me mettrai à l'œuvre. Le soir, j'irai la chercher et nous sortirons un peu ensemble. Dans la journée, quand j'aurai un moment, je lui ferai visiter les musées, etc... (elle a déjà passé, en 1878, deux semaines à Paris avec deux de ses frères qui demeuraient à Asnières pour étudier le français) et alors nous nous marierons au plus tôt.

Que te dire de plus? j'emporte en Belgique sa photographie. Je ne puis te l'envoyer encore. C'est un petit personnage impossible à décrire. Elle est grande comme toi et comme moi, mais très maigre et très anglaise, très anglaise surtout, avec ses cheveux châtains à reflets roux, d'un roux dont tu ne peux te douter et que je n'aurais jamais soupçonné avant de la voir, un teint mat, un cou délicat, et des yeux... oh ! ses yeux tu les verras ! J'ai été longtemps sans pouvoir les fixer un peu. Mais tu verras, figure-toi seulement une figure de bébé avec un sourire malicieux et de grands yeux (couleur goudron) toujours étonnés, et une petite voix et un drôle de petit accent en parlant français avec

des manières si distinguées et si délicates, mélange de timidité naturelle et de jolie franchise (songe qu'elle vit seule et libre depuis deux ans et qu'elle a voyagé seule — chose naturelle aux Anglaises et qui ne tire pas plus à conséquence). Elle sait sa langue et l'allemand et le français, — Elle est instruite comme toutes les jeunes filles avec, en plus, ce qu'on peut acquérir en voyage ainsi et en apprenant deux langues étrangères, et ce qu'elle a retenu de nos interminables conversations depuis avril.

Je lui ai raconté de notre famille. Je lui ai surtout parlé de toi. Elle adore la carrière que j'ai choisie et en a confiance en moi.

Je t'écris de cette éternelle chambre de Princessinen Palais où je ne reviendrai plus. J'ai sa photographie sous mes yeux en t'écrivant. Je la regarde, nous sommes restés ensemble hier au soir jusqu'à onze heures ; je lui ai tenu la main, je regarde son portrait et ne puis me figurer que c'est une *réalité*. J'irai la chercher ce soir, à cinq heures et demie, au sortir d'une de ses leçons. Et demain elle m'accompagnera à la gare.

Et le premier octobre je la retrouverai à Cologne, oh! si nous pouvions nous marier en janvier, et aller vous surprendre ! J'oublie, par acquit de conscience, de te dire qu'elle n'a aucune espèce de dot, et que tout ce qu'elle aura désormais, elle

le tiendra de moi seul. Elle est protestante, mais ne pratique pas. Il lui est indifférent d'aller à l'église ou de ne pas y aller. — Tu sais comment se font beaucoup de mariages anglais : on se prend par la main, on va avec quatre témoins chez le pasteur d'en face, on signe, et cela dispense même du mariage civil. Nous nous marierons simplement, elle en simple toilette, nous donnerons rendez-vous à quatre témoins un beau matin à la mairie. On signera. Nous remercierons les témoins. Ce sera un samedi, je la raccompagnerai chez elle, le lendemain dimanche, nous irons nous perdre dans un coin pendant une grande messe avec orgue à la Madeleine ou à Notre-Dame, nous nous figurerons que tout cet orgue sera pour nous. Cette émotion nécessaire adoucira ce qu'a de sec la simple formalité d'union devant le code, et nous nous sentirons bel et bien mariés pour la vie. Et alors nous partirons et elle sera ma petite Leah à moi pour la vie.

Je ne sais au juste l'âge qu'elle a, le même que toi, je pense. Comme il me tarde que tu la voies !

Je ne l'appelle pas par son prénom encore, je l'appelle toujours « petit personnage ». Elle ne s'ennuiera jamais avec moi, je me le promets bien.

Pour parler encore mariage, je vais assister en Belgique à celui d'Eugène Ysaye, ce violoniste dont je t'ai souvent parlé (ne pas confondre avec mon

ami très intime son frère cadet, le pianiste Théophile Ysaye).

Ma chère Marie, écris-moi une bonne lettre de sœur, et dis-moi que tu es contente de moi.

Je reste toujours ton bon frère et le parrain de la *demoiselle*.

Écris-moi. Je t'ai donné mon adresse chez Ysaye, à Arlon, Belgique.

Emile, t'ai-je dit, fait ses vingt-huit jours.

Je lui ai envoyé quelque chose.

Au revoir, raconte tout à ton mari.

Au revoir.

JULES.

Écris-moi que tu es contente.

J'enveloppe ma lettre de papier, parce que l'enveloppe est transparente.

Monsieur Jules Laforgue a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Miss Leah Lee.

X

Londres, 31 décembre 1886.
26 Janvier 1887.

Ma chère Marie

Excuse-moi si j'ai tant tardé à t'écrire.

Il y a eu tant de choses ! Après trois jours pas-

sés à l'installation ici (8, rue de Commaille) le 30 au soir je suis parti pour Londres. J'y suis arrivé le matin à six heures et demie. A dix heures, je me suis trouvé avec Leah, nous avons été à une heure seuls dans une petite église protestante où un pasteur nous a mariés en un quart d'heure, sans messe et pour 25 francs. Sans papiers (c'est en rentrant à Paris que j'ai trouvé l'extrait mortuaire que tu m'envoyais et qui m'était inutile, comme nous étions parvenus à nous en passer). Nous avons passé trois jours à Londres et une heure à Douvres. J'avais toujours mon rhume, vieux de trois mois. En rentrant à Paris, j'ai dû voir un médecin qui m'a embêté et dont je ne suis parvenu à me débarrasser qu'au bout d'une semaine — et je tousse encore tristement. Voilà pour mes doléances (qui sont en même temps l'excuse au retard de cette lettre). Quant à mes non-doléances, elles, elles sont absolues.

Nous avons une installation incomplète mais très amusante, des chambres avec du soleil, etc., de l'argent tout juste. Je porte des articles çà et là. (Il faut bien mille francs par mois pour être heureux modestement en ménage à Paris). Nous en dépensons quinze par jour. Heureusement, le petit personnage que j'ai épousé est d'une vraie santé de maigre, toujours gaie et fantaisiste. Il est neuf heures. C'est l'heure où les amis qui veulent me voir et ont égard à ma difficulté de me déplacer moi-même

en ces commencements viennent sonner. — Il ne viendra probablement personne.

Nous avons un bon feu, une belle lampe, du bon thé dans le service que l'Impératrice m'avait donné.

Et toi, comment vas-tu ? et la petite fille ?

Et les affaires de ton mari ? J'espère que tout va à peu près bien.

Je vois à peine Emile, qui, par une sotte timidité, ne vient pas à la maison. — Les affaires de la tante sont bien mal. Ils ont dû mettre leurs bijoux au Mont-de-Piété.

Je suis encore trop malade et épuisé par la fièvre des trois derniers mois pour pouvoir bien travailler et surtout faire toutes les courses que je devrais faire. Mais bientôt je serai en voie et en bonne voie.

Donne-moi de tes nouvelles. Tu sais bien que toi, ton ménage et tes affaires sont ceux au monde auxquels je m'intéresse le plus. — Donne-moi de vos nouvelles, je t'en prie. Mes bonnes amitiés dévouées à ton mari. Je t'envoie tard, tard, un faire-part inutile pour toi. Eût-il fallu en envoyer à Tarbes ?

Ton Jules.
8, rue de Commaille.

XI

Dimanche, Juillet 1887.

Ma chère Marie,

Triste dimanche, sans forces, au coin du feu.

Il y a deux semaines j'ai eu un redoublement de maladie. Mes amis se sont émus. Bourget m'a adressé avec les recommandations les plus particulières à une sommité médicale, le Dr Robin. J'ai été ausculté, percuté aussi soigneusement qu'on peut l'être. Ce serait trop long à raconter.

Le résultat de tout cela est qu'il ne m'est pas permis de rester à Paris que jusqu'au commencement d'octobre. — J'ai un poumon *menacé*. — De toutes façons *je ne puis songer de quatre ou cinq ans à passer l'hiver à Paris*. Donc à tout prix, dès la fin de septembre, je quitterai Paris. Mes amis vont tout faire pour moi. Trouver une place suffisante à Pau est assez improbable — mais à Alger ce sera beaucoup plus facile.

Il est donc assez probable que dès octobre nous serons à Alger.

Ma bonne Marie, je n'ai guère de force dans la main pour t'écrire. J'avais abusé de pilules d'opium qui me coupaient la toux.

Mon estomac en a été très malade, j'ai passé

une bonne semaine sans dormir ni manger. De là ma faiblesse. Je commence à me remettre, c'est-à-dire à dormir et manger un peu.

Ces trois mois de fièvre, ces journées au lit, ces quintes de toux, tout cela m'a assommé comme une pauvre bête, il me semble que depuis quatre mois je ne me suis pas réveillé.

Je n'ai pas pour deux sous d'idées, et cependant je publie des articles et c'est pour mon talent que mes amis s'intéressent à moi. Il y a longtemps que tu ne sais plus rien de mes affaires littéraires. Ce serait trop long à détailler, mais sache d'un mot que j'ai le droit d'être fier ; il n'y a pas un littérateur de ma génération à qui on promette un pareil avenir. Tu dois penser qu'il n'y a pas beaucoup de littérateurs qui s'entendent dire « vous avez du génie » Hélas ! qu'il me tarde d'être guéri et d'être installé dans un endroit où je puisse respirer sans souffrance ! Tu ne m'écris pas. Fait-il doux à Tarbes ? Comment vas-tu et as-tu été cet hiver ? Et ton mari et ton enfant.

Tu serais bien bonne de m'écrire quelques lignes.

Je t'embrasse.

Bien des choses et une poignée de main à ton mari. Vous recevrez l'argent dès que je pourrai sortir et attraper quelque supplément d'argent.

Ton Jules,

8, rue de Commaille.

XII

Juillet 2, Août 2, 87
Paris, Mardi.

Ma chère Marie,

Une lettre de toi et une bonne lettre, tu ne saurais croire le plaisir que tu m'as fait.

Mais, en vérité, et tout d'abord, tu es effrayante avec ces maternités successives ! Il me semble que si Leah était dans cet état, je vivrais dans des angoisses continuelles.

Et que de soucis ! une semaine a passé depuis ta lettre, j'espère qu'elle aura été décisive en bien pour Juliette.

Ma chère Marie, t'ai-je bien expliqué comme je suis malade ? Te souviens-tu des quintes de toux et des oppressions de papa ? Eh bien, j'en suis là, avec ces quintes, une moitié invariablement de la nuit. Mais comme je te l'ai dit je suis, soins et remèdes gratis, entre les mains d'un des grands médecins de Paris ; et, depuis un mois qu'il me soigne, je guéris rapidement, j'ai encore jusqu'à septembre. Pendant tout ce mois je n'ai mis les pieds dehors que pour ma consultation.

Ah ! si papa, deux mois avant d'aller à Tarbes s'était mis entre les mains d'un pareil médecin, au

lieu de se soigner d'après des livres de hasard, cela lui aurait coûté deux cents francs et il vivrait encore, j'en suis sûr.

Tu me dis que tu attendais notre visite : tu es bien bonne. Mais ne t'ai-je pas dit que je devais rester en traitement jusqu'en fin septembre chez le D[r] et puis quitter Paris. ? Ne t'ai-je pas dit que je quittais absolument Paris en septembre et que de trois quatre ans je n'y pouvais passer l'hiver ? Ce déplacement, comme tu penses est une grosse question, il faut qu'en arrivant à l'endroit dit, une place m'y attende.

Je ne puis sortir, faire les démarches, naturellement. Mais tu n'as pas idée des amitiés, des dévouements que m'amènent les petites choses que je publie. La moindre page a du succès, et je n'ai pas un ennemi, chose rare si tu savais ? Donc un ami, journaliste, qui a pour moi une admiration exagérée, colporte cela, s'occupe de me trouver quelque chose à Alger. Mais le plus probable est que nous irons en Egypte, au Caire, par Bourget qui pourrait me placer au consulat comme traducteur. Tu ne sais pas tout ce que Bourget a fait pour moi, c'est par lui que le D[r] Robin me soigna et si particulièrement et gratis et me fournit de la pharmacie de son hôpital. C'est aussi par lui, — mais il est si simple — que j'ai vécu à moitié tout ce mois, le reste me venant d'articles arriérés.

J'ai un livre qui, si je puis le publier assez tôt, nous permettra, en quittant Paris, d'aller vous voir. Leah aimerait bien te voir. Elle te plaira, moi elle m'étonne toujours. C'est un si drôle de personnage ! Inutile de te dire que j'ai tous les caprices — on me soigne toujours avec un bon sourire et de grands yeux.

Je ne t'ai parlé que de moi, et pourtant ta vie, ton ménage doit être seul un monde de préoccupations.

Remercie ton mari de sa bonne confiance. Pouvais-je prévoir les choses ? Ah ! si je pouvais travailler comme tout le monde ! mais l'opium de mes pilules me tient engourdi deux après-midi sur trois. Je voudrais bien savoir ce qu'est devenu Charles. — Ma chère Marie, je t'embrasse et te souhaite une douce délivrance et un garçon.

JULES.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

PENSÉES ET PARADOXES

PAYSAGES ET IMPRESSIONS

SUR LA FEMME

APHORISMES ET RÉFLEXIONS

IMPRESSIONS

DRAGÉES

Menues dragées au camphre

Dragées grises

FRAGMENTS DE NOUVELLES

PIERROT FUMISTE

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE

CRITIQUE D'ART

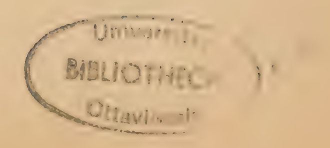
L'IMPRESSIONNISME



NOTES D'ESTHÉTIQUE

Un Carnet de notes

TROISIÈME PARTIE



ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le vingt octobre mil neuf cent trois

PAR

L'IMPRIMERIE GARNIER

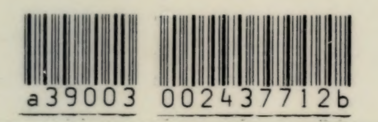
A CHARTRES

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE


a39003 002437712b

